

## **Subversion du genre dans Les Liaisons dangereuses de Pierre Choderlos de Laclos Les études de genre au service du roman libertin du XVIIIe siècle**

**Auteur :** Lavigne, Romane

**Promoteur(s) :** Demoulin, Laurent

**Faculté :** Faculté de Philosophie et Lettres

**Diplôme :** Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

**Année académique :** 2021-2022

**URI/URL :** <http://hdl.handle.net/2268.2/15717>

---

### *Avertissement à l'attention des usagers :*

*Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.*

*Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.*

---



Faculté de Philosophie et Lettres

Département de Langues et littératures françaises et romanes

**Subversion du genre dans *Les Liaisons dangereuses* de  
Pierre Choderlos de Laclos**

Les études de genre au service du roman libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle

Mémoire réalisé par Romane Lavigne, en vue de l'obtention du Master en  
langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité  
spécialisée en analyse et création de savoirs critiques

Travail réalisé sous la direction de Laurent Demoulin

Lecteurs : Daniel Delbrassine, Françoise Tilkin

Année académique 2021-2022



## **Remerciements**

Mes premières pensées vont directement à mon promoteur, M. Laurent Demoulin, sans qui ce mémoire n'aurait pas pu être réalisé. Il fait partie de ces personnes qui comprennent les gens anxieux, et a toujours pris le temps de me rassurer quand cela était nécessaire. Il m'a été permis, grâce à ses conseils et remarques avisées, d'élever ce travail au rang de petite fierté personnelle.

Je tiens également à remercier tous ceux qui, bien que non concernés par ce travail, ont pris la peine d'en discuter avec moi, de m'inspirer et de me conseiller : Anna, lors de ces longues sessions téléphoniques, Diego, qui, ayant affronté la même épreuve que moi l'année précédente, a pu comprendre ma situation mieux que quiconque, Sacha, qui n'a pas hésité à m'écouter attentivement lire des dizaines de pages dont je doutais de la qualité, Juliette et Clara pour ces bons moments et Benjamin, avec qui il était sain de parler de nos avancées respectives. Finalement, Hugo, qui me rappelle constamment depuis deux ans que je suis capable de réaliser n'importe quoi.



## Introduction

Traiter des *Liaisons dangereuses* n'est pas une chose originale en soi. Nombreuses sont les personnes qui se sont, au cours des siècles, penchées sur cette œuvre fascinante. Les analyses critiques foisonnent et, parmi elles, certaines se sont presque élevées au rang de référence pour ce roman libertin. Nous pensons notamment à l'ouvrage de Laurent Versini, *Laclos et la tradition*<sup>1</sup>, qui le rattache à la « traditions du roman, bien sûr, roman d'analyse, roman sentimental, roman libertin aussi, tradition du théâtre, tradition du classicisme, de l'honnêteté en particulier, tradition de pensée et tradition d'écriture<sup>2</sup>. » Un travail riche, abordant une multitude de thématiques, qui fournit toutes les informations essentielles nécessaires à qui voudrait se lancer dans une analyse de ce roman fard de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il n'y a qu'à voir toutes les annotations et commentaires que l'on retrouve sur les exemplaires disponibles en bibliothèque pour se rendre compte des centres d'intérêt de chaque personne. S'intéresser aux *Liaisons dangereuses*, c'est effectivement s'intéresser au libertinage (et aux nombreux aspects qui constituent ce statut), mais c'est aussi potentiellement s'intéresser au roman épistolaire, aux figures que représentent tous les personnages, aux relations que l'on peut faire avec d'autres auteurs d'époque ou non, ...

Il nous est possible de nous étendre encore longtemps sur les diverses opportunités que nous offre ce roman, mais il convient de nous arrêter ici, l'objectif de cette introduction n'étant pas de rédiger un état de l'art complet sur tous les travaux qui ont été réalisés sur Laclos. Ce que nous retenons c'est que les *Liaisons* font parties de ces œuvres qui semblent proposer des interprétations multiples, presque infinies. On pourrait nous rétorquer que cela est le cas pour n'importe quelle œuvre et que, finalement, tout n'est qu'une question de point de vue : une œuvre qui paraît avoir épuisé tout son potentiel peut faire l'objet d'un renouveau grâce à l'œil avisé d'un jeune critique. Dans le cas des *Liaisons*, c'est donc notre jugement personnel qui parle et l'attachement que nous portons à ce roman, que nous avons eu plusieurs fois l'occasion de lire lors de notre parcours universitaire. Fallait-il encore, pour se pencher sur ce dernier, endosser le rôle du critique qui allait pouvoir, en s'aidant des travaux déjà réalisés, réussir à trouver une approche qui

---

<sup>1</sup> VERSINI, Laurent, *Laclos et la tradition. Essai sur les sources et la technique des LIAISONS DANGEREUSES*, Paris, Librairie Klincksieck, 1968, 792 p.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 9.

ne serait ne fut-ce qu'un peu originale. Nous avons donc décidé de prendre en quelque sorte le pendant des ouvrages comme celui de Versini et de réaliser un travail qui sortirait de ce cadre plus « traditionnel » en utilisant une approche qui nous découvriions alors : les études de genre.

Les études de genre ont commencé à prendre de l'ampleur il y a quelques années seulement, d'abord aux États-Unis, et puis dans le monde francophone. Elles représentent un concept qui a permis d'élargir le champ d'analyse dans de nombreux domaines mais aussi de discuter, comme mentionné dans *Les théories en études de genre*<sup>3</sup> de Éléonore Lépinard et Marylène Lieber, « des différences et des inégalités sociales entre les femmes et les hommes<sup>4</sup>. » En effet, les études de genre se veulent pluridisciplinaires, interdisciplinaires même, parce que le sujet qu'elles traitent touchent toutes les sphères de l'activité humaine. Elles viennent « rompre avec la pensée naturaliste qui assigne les femmes et les hommes à des rôles sociaux spécifiques en raison de leurs prétendues caractéristiques biologiques et reproductives<sup>5</sup>. » Il s'agit d'un champs d'étude en pleine évolution qui connaît un développement important, ce qui ne peut que personnellement nous réjouir. En témoigne l'augmentation, ces quelques dix dernières années, de travaux et mémoires s'aidant des études de genre. Nous nous sommes d'ailleurs inspirée de quelques-uns de ces mémoires pour développer nos propres analyses. Les autres sources utilisées pour ce travail sont, pour la plupart, très récentes. Nous utilisons effectivement des ouvrages qui remontent aux années 90 à nos jours. L'objectif de ce mémoire en appliquant les études de genre aux *Liaisons* est donc le suivant : utiliser ce domaine d'étude comme outil de compréhension de la représentation de l'amour, de la sexualité et, plus largement, des relations qu'entretiennent les différents personnages du roman, qu'ils soient libertins ou non. Nous souhaitons donc étudier la manière dont les personnages se comportent en rapport avec la norme genrée de leur époque, mais aussi utiliser des théories récentes en étude de genre pour repenser la manière dont ils interagissent les uns avec les autres. Avant de nous lancer dans nos analyses, il convient néanmoins de faire quelques remarques préalables.

---

<sup>3</sup> LÉPINARD, Éléonore, LIEBER, Marylène, *Les théories en études de genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2020, 127 p.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>5</sup> *Ibid.*

Tout d'abord, comme nous venons de le mentionner, les études de genre représentent un domaine large et il existe donc :

[...] *des théories* en études de genre, différentes façons de conceptualiser le genre, car celui-ci façonne aussi bien l'économie, les corps, les identités, le biologique que le social. Chaque théorisation du genre propose, implicitement ou explicitement, une conception de l'identité, du sujet, du pouvoir, des rapports sociaux et de leurs possibles transformations. Chaque façon de théoriser le genre met l'accent sur certaines dimensions plutôt que sur d'autres : le travail ou la sexualité, le corps ou les représentations sociales, les interactions sociales ou les normes.

Ce mémoire, nous le voyons comme une lecture d'ensemble des *Liaisons*, aidée par les différentes théories des études de genre. Dans cette optique, nous avons décidé de ne pas suivre un courant en particulier, mais de nous aider des œuvres qui nous semblaient être les plus adéquates pour les différents thèmes abordés dans les trois chapitres. Nous expliquons donc pourquoi nous utilisons ces ouvrages en particulier, et en quoi ils sont à même de venir enrichir nos observations.

Ensuite, faire une relecture d'une œuvre de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en utilisant des outils contemporains comporte un risque d'anachronisme, risque que nous essayons à tout prix d'éviter. Il ne s'agit pas de faire rentrer les différents personnages dans les cadres des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, mais de nous aider de ces théories pour mieux comprendre certains comportements, réactions ou manières de penser que les protagonistes peuvent avoir. Nos réflexions nous poussent néanmoins, dans certains cas, à approcher l'anachronisme, auquel cas nous insistons sur la dimension hypothétique de nos analyses.

Enfin, en plus des ouvrages plus récents, nous utilisons également des ouvrages de l'époque ou traitant du XVIII<sup>e</sup>, très importants pour saisir le contexte dans lequel a été écrit le roman et les mœurs dans lesquelles évoluent les personnages. L'*Émile* de Rousseau s'est avéré très utile pour la rédaction de tous nos chapitres, et est donc particulièrement récurrent dans nos analyses. L'objectif visé n'est néanmoins pas de rapprocher Laclos lui-même de Rousseau. D'ailleurs ce mémoire ne s'intéresse pas à la manière dont Laclos envisageait les *Liaisons*, mais considère son œuvre d'un point de vue interne, indépendamment de toute pensée à laquelle il pouvait se rattacher.





## Chapitre I : Merteuil et Valmont

Merteuil et Valmont sont les premiers personnages sur lesquels nous allons nous concentrer dans ce travail. Il nous a semblé évident de commencer par analyser ce couple. Il représente, en effet, le binôme le plus emblématique et le plus important des *Liaisons dangereuses*. C'est avec eux que toutes les intrigues du roman se mettent en place. La Marquise, souhaitant se venger d'un ancien amant qui l'a quittée pour une autre, demande au Vicomte de séduire celle qui lui a été promise comme épouse. Valmont refuse, préférant tenter de séduire une proie qu'il considère comme beaucoup plus intéressante : la Présidente de Tourvel. Merteuil décide tout de même de mener à bien sa vengeance en se rapprochant elle-même de la jeune fille et en la manipulant pour qu'elle tombe dans les bras du Chevalier Danceny. Elle propose néanmoins à Valmont de s'offrir à lui s'il parvient à charmer la dévote Tourvel et à lui fournir la preuve écrite de leur union. C'est à la suite de ce pari que les personnages se retrouvent liés, les intrigues entremêlées et que l'histoire des *Liaisons* démarre. L'importance accordées aux deux amants ne diminue pas au fil du roman, bien au contraire : ils nous livrent une quantité de lettres contenant de nombreux discours et réflexions. C'est grâce à plusieurs de ces lettres que nous avons pu mettre en évidence quelques points essentiels de leur relation, que nous allons aborder dans ce premier chapitre.

La première notion à laquelle nous allons nous intéresser est celle de hiérarchie. Nous tenterons de déterminer quel est le système hiérarchique établi entre les deux personnages et comment ce dernier se construit et se réalise. Nous reviendrons ensuite sur un phénomène qui découle directement de ce rapport hiérarchique : le regard négatif que Merteuil porte sur la relation entre Valmont et Tourvel. Nous en dégagerons les éléments clés et tenterons de comprendre quelles en sont les conséquences. Nous mentionnerons enfin les caractéristiques des hommes et des femmes évoquées tout au long du roman par les deux libertins afin de mettre en avant la vision que ceux-ci ont des deux sexes. C'est grâce à ces exposés que nous pourrions enfin envisager le statut particulier dont bénéficie Merteuil aux yeux de Valmont, comprendre pourquoi il lui est accordé et les conséquences que cela implique.

## 1. La hiérarchie entre Merteuil et Valmont

La Marquise et le Vicomte sont dotés d'une caractéristique que les autres personnages des *Liaisons* n'ont pas : ce sont des libertins. Envisager Merteuil et Valmont non pas seulement comme un homme et une femme, mais comme un couple de libertins nous permettra de mettre en lumière des spécificités que l'on ne retrouve pas chez les autres personnages et de mieux comprendre d'où vient la dynamique qui régit ce binôme. Puisque leur relation est profondément marquée par ce facteur, il convient donc de revenir sur ce que sont les libertins au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur les mœurs que ces derniers adoptent en ce qui concerne les relations amoureuses et charnelles. Pour ce faire, nous nous sommes basée sur les dires de Crébillon Fils, auteur libertin du XVIII<sup>e</sup> qui a le premier tenté de définir de ce qu'était un libertin de son époque. Même si cette définition est antérieure à l'œuvre de Laclos, elle nous semble tout de même pertinente et peut servir de base à notre analyse.

[...] est libertin l'homme qui se sert de l'amour pour assurer le triomphe de sa fantaisie aux dépens de sa partenaire, qui érige l'inconstance en principe et qui, ne cherchant que le plaisir de ses sens et la satisfaction de sa vanité, n'accorde rien au sentiment dans l'entreprise de la conquête amoureuse. Obsédé par ce qu'en dira le public, il joue un jeu mondain, dont les règles s'appellent bienséances et usages<sup>6</sup>.

Il nous est possible d'affirmer, grâce à cette définition, que Merteuil et Valmont sont conformes à la représentation du libertin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ils possèdent en effet bien une morale qui diffère de celle des personnes de l'époque et leur objectif est effectivement de satisfaire leurs désirs aux dépens de la personne qu'ils auront choisi comme victime. Que ce soit Merteuil qui utilise la jeune Cécile pour mener à bien sa vengeance ou Valmont qui tourmente la Présidente dans le but de la séduire, les deux comparses n'ont que faire de ce que pourrait ressentir la personne qu'ils ont en face d'eux. L'intérêt qu'ils portent à leur image est importante, même si celle-ci ne se traduit pas de la même manière pour les deux amants. Nous y reviendrons dans la suite de ce mémoire.

Une chose est néanmoins frappante dans cet extrait : la définition de Crébillon ne concerne que les hommes libertins. Ici, les femmes sont avant tout perçues comme

---

<sup>6</sup> Les libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle, in *Universalis* [en ligne] URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/libertins/2-les-libertins-du-xviiiie-siecle/>

victimes des libertins, sentimentales et en recherche uniquement de relations stables. La littérature du XVIII<sup>e</sup> connaît pourtant son lot de libertines ; l'auteur lui-même en a brossé le portrait dans *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*<sup>7</sup> avec le personnage de Meilcour. Ce rejet des femmes hors de la définition du libertinage est éclairante sur un point : la place qu'occupaient alors les femmes dans ce milieu. Comme le mentionne Anne Marie Jaton dans *Libertinage féminin, libertinage dangereux*<sup>8</sup>, « La "vraie" libertine est d'ailleurs rare dans la littérature française : qu'on parcourt le roman avant Lamiel de Stendhal, on n'y trouve guère de figure qui atteigne, dans le mal et la libération agressive, les sommets rejoints par la Marquise<sup>9</sup>. » Elle explique que quelques femmes étaient présentes dans cet univers, mais qu'elles n'avaient cependant pas le même statut que leurs homologues masculins. Alors que l'on considérait le désir des hommes comme résultant d'une volonté propre, celui des femmes ne leur donnait qu'une image de dévergondée. De la même manière, si le rôle d'éducateur était bien vu chez les hommes, celui qu'endossait les femmes était considéré comme antisocial. À comportement égal, les libertins et libertines ne recevaient pas le même jugement de la part de la société. Le peu de femmes qui convoitaient ce statut devaient, par conséquent, redoubler d'efforts pour l'obtenir. Un statut perçu comme « l'ombre inquiétante du libertinage masculin : plus solitaire, plus audacieux, [...] intuitivement ressenti comme plus dangereux<sup>10</sup> ».

Maintenant que nous avons envisagé la situation particulière dans laquelle se trouvent nos deux amants, nous pouvons revenir à la relation qu'ils entretiennent. Joan Wallach Scott, une historienne qui s'est beaucoup intéressée à la question de la femme dans l'histoire avec une perspective de genre, a écrit en 1986 l'article : « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique »<sup>11</sup>. Même si celui-ci ne traite pas directement de la littérature, il reste utile pour comprendre ce que le genre en tant qu'outil d'analyse peut apporter à une étude de l'histoire et donc des œuvres qui la composent. Selon Scott, lorsque nous procédons de la sorte, il est important d'« analyser dans son contexte le

---

<sup>7</sup> CRÉBILLON ( Jolyot de), Claude-Prosper, *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*, G-F Flammarion, 1985, 302 p.

<sup>8</sup>JATON, Anne-Marie, *Libertinage féminin, libertinage dangereux*, in *Laclos et le libertinage, 1782-1982 : actes du colloque du bicentenaire des "Liaisons dangereuses"*, 1983, pp. 151 à 162.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> SCOTT, J.W., « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », in *De l'utilité du genre*, 1986, Paris, Fayard, « À venir », 2012, pp. 125 à 153.

mode opératoire de toute opposition binaire, en renversant et en déplaçant sa construction hiérarchique plutôt que de l'accepter comme vraie ou allant de soi, ou bien étant dans la nature des choses<sup>12</sup>. » Le couple que forme Merteuil et Valmont est donc tout à fait adéquat pour ce genre d'étude puisqu'il représente bien une opposition binaire de laquelle se dégage une hiérarchie que nous allons commenter ici. Il nous paraît d'ailleurs intéressant de comparer leur relation à celle d'autres personnages non libertins, toujours en utilisant les études de genre comme outil d'analyse, et afin de voir si ce statut de libertin change quelque chose ou non dans le fonctionnement de ces binômes.

La hiérarchie établie entre la Marquise et le Vicomte apparaît dès les premières lettres de leur correspondance. Ces lettres sont décisives puisque c'est grâce à elles que nous comprenons dans quel genre de dynamique se situent les deux anciens amants. Nous pouvons déjà dégager de ces échanges les différents moyens mis en place par les deux libertins pour établir et conserver une hiérarchie qui leur semble adéquate. Dans cette partie de notre travail, nous aborderons donc essentiellement les quelques missives qui entament la correspondance entre les deux libertins. Dans sa toute première lettre, Merteuil utilise d'abord un ton suppliant pour demander à son ami de revenir auprès d'elle car elle a besoin de son aide. Cela ne dure cependant pas puisqu'elle utilise ensuite des expressions qui dévoilent le fait qu'elle est persuadée d'avoir l'ascendant sur Valmont et que celui-ci n'a donc pas d'autre choix que d'exécuter ses ordres, « trop honoré de mon choix, vous devriez revenir, avec empressement<sup>13</sup> » avant de terminer sa lettre par exiger de lui qu'il vienne chez elle le lendemain pour sept heures. Avec cette première lettre, on comprend que Merteuil possède une certaine autorité sur Valmont, que les quelques remarques destinées à charmer, et surtout convaincre, son ami ne parviennent pas à dissimuler. Merteuil ne demande pas réellement un service à Valmont mais lui intime l'ordre de séduire la jeune Cécile, ce à quoi il s'agirait de ne pas désobéir. Elle le dit d'ailleurs elle-même quelques lettres plus loin, après avoir essuyé le refus de Valmont que c'est pour un bien bel objet qu'il refuse de lui obéir<sup>14</sup>. Jusqu'à présent, nous n'avons que la lettre de Merteuil et ne pouvons donc pas affirmer avec certitude que cette dernière

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>13</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Éditions Gallimard, Collection Folio classique, 1972, p. 33.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 41.

a le dessus par rapport à Valmont. Néanmoins, ce premier contact nous permet de comprendre qu'elle aurait (ou aurait déjà eu) une certaine autorité sur le Vicomte, puisque si elle n'en n'avait possédée aucune, elle ne se permettrait peut-être pas de lui donner des ordres de la sorte.

La réponse de Valmont est quelque peu contradictoire. Il semblerait, dans un premier temps, que ce dernier accepte la hiérarchie établie et se rabaisse lui-même face à la Marquise. Il se présente en effet comme ayant été son « esclave » qui, en tant que libertin, ne peut rivaliser avec ses talents : « Je connais votre zèle, votre ardente ferveur ; et si ce Dieu-là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un Saint de village<sup>15</sup>. » Valmont se diminue et reconnaît l'autorité de Merteuil, certes, mais cela ne semble concerner que le cadre libertin. En outre, s'il se définit comme étant son esclave, le terme renvoie à l'époque où les deux étaient amants. De la même manière, les louanges qu'il fait à Merteuil se réfèrent à ses « œuvres » de libertine. Notons de plus que les premières phrases de cette lettre, si elles présentent la Marquise comme supérieure à Valmont, ne manquent pas d'ironie, un trait caractéristique du personnage que l'on retrouve tout au long du roman. Ce genre de tournure, qui occupe d'ailleurs une place importante dans le langage galant, courtois préromantique, fait de l'amant l'esclave de sa dame. Le Vicomte sait que Merteuil ne lui demande pas un service, mais lui ordonne plutôt de séduire Cécile et ce dernier lui écrit : « vos ordres sont charmants, votre façon de les donner est plus aimable encore<sup>16</sup> ». Il se permet donc de décliner sa proposition, en utilisant l'ironie, ce que l'on n'imaginerait pas d'une personne complètement sous le joug d'une autre. Merteuil aurait le dessus sur Valmont seulement dans un cadre sexuel, dans un cadre libertin qui ne s'applique donc pas à toutes les situations.

La Marquise, manifestement peu habituée à ce que son ami lui désobéisse, est immédiatement piquée au vif par son refus. Puisqu'elle est une amie « généreuse et sensible », elle pardonne à cet insolent qui lui tient tête. Elle prend donc encore de haut son ancien amant en le renvoyant au statut de fou et se remet ainsi dans une position de pouvoir en affirmant la sagesse et la bienveillance dont elle fait preuve en comparaison. Cette technique sera réitérée plusieurs fois dans le roman, notamment dans la lettre XX

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 37.

où elle lui dit : « Allons, je vous fais grâce : vous écrivez tant de folies, qu'il faut bien que je vous pardonne<sup>17</sup> ». C'est également dans cette lettre que Merteuil lance son défi à Valmont : s'offrir à lui s'il réussit à lui fournir la preuve écrite qu'il a bien été intime avec la Présidente de Tourvel. De cette manière, Valmont ne chercherait pas à séduire Tourvel parce qu'elle représente un intérêt, du moins un défi, pour le libertin, mais parce qu'il pourrait avoir Merteuil comme prix bien plus prestigieux à la clé. Cette dernière réussit donc à se mettre dans une position qui la rend désirable et accessible seulement au prix de nombreux efforts.

Un autre élément clé dans la relation entre les deux personnages est la confiance qu'ils ont l'un envers l'autre. Tzvetan Todorov consacre une partie de son article « Les catégories du récit littéraire »<sup>18</sup> aux personnages et aux rapports qu'ils entretiennent entre eux. Selon lui, si l'étude des personnes pose encore un problème au moment où il écrit son article, il est néanmoins possible de retrouver une catégorie relativement bien étudiée : le personnage qui se caractérise par les rapports qu'il entretient avec les autres. Il évoque le cas du drame dans lequel tout personnage se définit entièrement par ses rapports aux autres, rapports qui représentent donc les éléments qui composent l'œuvre. C'est à partir de ce type de récit que E. Souriau a tiré un premier modèle des rapports entre personnages, repris par la suite par A.-J. Greimas. Parce que *Les Liaisons dangereuses* s'apparente beaucoup au genre du drame, Todorov propose dans son article d'y appliquer le modèle de Greimas. Cette grille d'analyse se compose de cinq éléments dont le premier, les prédicats de base (les personnages), est celui qui nous intéresse ici. Ce prédicat de base s'appuie, entre autres, sur l'axe de la communication qui repose lui-même sur le principe de la confiance. Todorov reprend l'exemple de Merteuil et Valmont pour qui le rapport de confiance représente l'élément majeur de la relation qu'ils entretiennent. Cependant, cette confiance peut s'avérer piégeuse pour les deux libertins puisque c'est généralement l'opposé de celle-ci, la divulgation, qui s'accomplit. Ainsi, « le danger de se faire connaître par les gens détermine une grande partie des actes de presque tous les personnages<sup>19</sup>. » La confiance est donc le ciment de la relation entre les deux libertins et Merteuil, qui en est consciente, en profite. Lorsque les agissements

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>18</sup> TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraire », in *Communications*, n°8, 1966. Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit., pp. 125 à 151.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 134.

de Valmont ne sont pas conformes à ses attentes, elle menace de retirer la confiance qu'elle lui porte, exposant de cette manière Valmont à des conséquences qui pourraient s'avérer désastreuses pour lui.

La Marquise n'exécute cependant pas sa menace et ne peut s'empêcher de réécrire à son ami lorsque celui-ci tarde à lui répondre. C'est du moins ce que nous apprenons quelques lettres plus loin : « Vous finissez votre Lettre par me demander si le chevalier est mort. Je ne réponds pas, et vous ne vous en inquiétez pas davantage<sup>20</sup>. » Merteuil essaie de se faire désirer mais cela ne fonctionne pas puisqu'elle ne reçoit pas de réaction de la part de son ancien amant. Lorsqu'elle s'en rend compte, elle s'empresse d'écrire à nouveau au Vicomte et de lui raconter en détail les dernières nouvelles concernant le Chevalier Belleruche, avec lequel elle a une aventure. Ce comportement démontre que la Marquise a besoin de se confier à Valmont. Elle ne l'avoue cependant pas et le cache par des critiques à l'encontre du libertin sur l'attention qu'il porte à la Présidente : « Me boudez-vous, Vicomte ? ou bien êtes-vous mort ou, ce qui y ressemblerait beaucoup, ne vivez-vous plus que pour votre Présidente ?<sup>21</sup> » Cette lettre lui permet également d'exposer ses victoires et de narguer le libertin. Parler de Belleruche est une excellente manière de susciter la jalousie du Vicomte et de provoquer une réaction chez son ami. Valmont se montre en effet agacé, non pas parce que la Marquise s'est trouvée un partenaire supplémentaire (puisque les libertins n'éprouvent guère de difficulté à cumuler les conquêtes), mais parce qu'elle se donne entièrement à lui. En réduisant le nombre de relation à un seul homme, le libertin pense que son amie a trouvé un amant qui puisse l'égaliser et ne peut supporter l'idée de se faire évincer par quelqu'un d'autre.

À ce stade du roman, les personnages n'ont échangé que quelques lettres (nous sommes à la dixième), mais il nous est déjà possible de dégager une tendance très caractéristique des deux libertins : l'espèce de joute qui se joue constamment entre eux. Les analyses que nous venons de réaliser nous permettent de mettre en évidence le fait que Merteuil est celle qui use le plus souvent de techniques et de ruse pour reprendre l'avantage sur Valmont, ou du moins se donner de l'importance. Ce dernier ne semble, quant à lui, pas user de ce genre de stratagèmes et déploie seulement son ironie pour contrer les remarques que lui fait la Marquise. Valmont n'a, en réalité, pas à agir de la

---

<sup>20</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 51.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 50.



même manière qu'elle sachant sans doute que ses menaces seront sans conséquence ou alors qu'il pourra toujours se venger en usant des secrets qu'il a à propos de la libertine afin de ruiner sa réputation. L'affaire dont il se soucie déjà le plus dans ces premières lettres (et durant tout le roman) est d'obtenir les faveurs de Tourvel. Merteuil se retrouve ainsi reléguée au second plan malgré le fait qu'elle ait essayé de faire de sa personne un prix, un trophée à mériter.

## **2. Le regard posé par Merteuil sur Tourvel**

Puisque Valmont a refusé d'exécuter le plan de Merteuil à cause de Tourvel et que la Marquise se retrouve de cette manière cantonnée en deuxième place, il semble intéressant de nous pencher sur la relation entre la libertine et la dévote. Nous ne pourrions cependant examiner que le point de vue de la Marquise sur la Présidente et non sa réciproque, les deux femmes n'étant jamais en contact dans le roman.

Merteuil reproche à son ami de vouloir conquérir Tourvel. Le fait qu'elle le provoque est assez normal, elle le surpasse effectivement dans le domaine libertin et profite de sa position pour le narguer. Néanmoins, l'attitude qu'elle adopte dépasse le cadre la taquinerie et rentre dans celui de la brimade. Pourtant, si nous reprenons la définition de Crébillon Fils, elle n'aurait aucune raison de le faire. En effet, l'attitude du Vicomte est tout à fait conforme aux mœurs des libertins. Conquérir la Présidente de Tourvel représenterait l'apogée de ses conquêtes et des plans qu'il a pu former jusqu'alors. Il reprend même presque mot pour mot ceux de Crébillon Fils qui mettait l'accent sur la satisfaction de la vanité et des sens des libertins en disant que s'il y parvient, il aura « autant de gloire que de plaisir<sup>22</sup>. » D'ailleurs, il annonce ce qu'il pense être le but des libertins dès sa première lettre : « conquérir est notre destin ; il faut le suivre<sup>23</sup> ». En tant que libertine elle-même, elle devrait encourager son ami à conquérir la prude Tourvel ou du moins approuver son plan. Pourtant, elle ne le fait pas et ce pour plusieurs raisons.

Nous l'avons déjà évoqué plus haut : Merteuil dénonce l'insolence rare dont fait preuve son ami et se vexe que ce dernier ne lui obéisse pas. Elle qui constituait jusqu'alors une priorité pour Valmont ne l'est plus et elle s'en offusque. Nous pouvons cependant aller plus loin que cette observation et affirmer que si elle réagit de la sorte, ce n'est pas

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 37.

seulement parce que Valmont se rebelle mais aussi à cause du déclencheur même de cette désobéissance. Dans les premières lettres qu'elle envoie au Vicomte, Merteuil raille complètement la Présidente. Elle critique la jeune femme autant au niveau de son physique (« Qu'est-ce donc que cette femme ? Des traits réguliers si vous voulez, mais sans grâce : toujours mise à faire rire !<sup>24</sup> ») que de sa personnalité (« votre prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance<sup>25</sup> »). De plus, le fait que Valmont se soit mis en tête de posséder cette femme n'a selon elle rien de remarquable puisque le rival à vaincre n'est autre que son mari. Ce dernier représente un obstacle facile, ce qui apporterait encore plus de honte à Valmont s'il venait à échouer. Nous ressentons tout de suite avec les lettres de la libertine que son attitude envers Tourvel est totalement hostile, ce qui se confirmera tout au long du roman dans les lettres où il est question de la dévote. Ces critiques nous amènent à nous demander pourquoi la Marquise éprouve tant de haine envers cette dernière. Pourquoi cette femme en particulier provoque une telle aversion chez la libertine alors que Valmont a déjà eu plusieurs conquêtes (celle pour qui Gercourt a laissé tomber Merteuil, pour n'en citer qu'une) et aura des relations avec d'autres femmes dans la suite du roman (Émilie, par exemple) ? L'article du psychanalyste Philippe Valon nous apporte une partie de réponse. Celui-ci traite de la question du destin subi par Merteuil et revient, entre autres, sur la relation qu'elle entretient avec la Présidente. Valon écrit que :

[Merteuil] rejette l'idée que l'amour soit porté à un autre que soi, car elle est incapable d'imaginer que cet autre humain posséderait ce qui lui manque, et de l'aimer pour cette illusion. Sans illusion, point d'amour. Mais tout cela n'empêche pas l'amour d'exister, et elle aime tant Valmont qu'elle perd toute sa prudence. De cruelle, elle va devenir vengeresse et tuer Mme de Tourvel par jalousie, et non seulement, comme elle le croit, par cruauté<sup>26</sup>.

Cette explication nous semble en partie juste. Merteuil rejette bien l'idée d'amour et juge dès ses premières lettres les sentiments qu'elle pense que le Vicomte éprouve pour la Présidente, sentiments qu'il niera dans un premier temps. Là où notre opinion diverge avec celle du psychanalyste est que, selon nous, Merteuil ne méprise pas la Présidente

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>26</sup> VALON, Philippe, « La Marquise de Merteuil : l'échec d'une sublimation ? », in *Revue française de psychanalyse*, 2005/5, vol. 69, p. 1633.

parce que c'est une « femme qui aime, qui s'autorise à connaître ses sentiments<sup>27</sup> ». Merteuil jalouse bien la Présidente parce qu'elle est devenue le nouvel intérêt du Vicomte mais elle n'est, selon nous, pas jalouse des sentiments que Tourvel s'autorise à avoir puisqu'elle les juge si durement lorsqu'il est question de Valmont. La libertine ne voit effectivement pas le plan de conquête de son ami comme un simple défi mais comme un caprice d'homme amoureux. Valmont évoque dans la lettre VI le fait que Tourvel doit se donner à lui et cette remarque fait immédiatement réagir la Marquise qui proclame : « Mais, pour qu'elle finisse par se donner, le vrai moyen est de commencer par la prendre. Que cette ridicule distinction est bien un vrai déraisonnement de l'amour ! Je dis amour ; car vous êtes amoureux<sup>28</sup>. »

La question a également été étudiée par Tristan Florenne dans son article « Figures de l'amour dans les *Liaisons dangereuses* »<sup>29</sup> dans lequel il analyse les discours rhétoriques des différents personnages du roman pour dégager ce qui selon lui constitue la leçon à retenir des *Liaisons*. Pour lui, la rhétorique est inhérente à l'amour et chaque amour possède sa propre rhétorique. Ainsi, les lettres envoyées par les personnages ne font pas toutes appel à la même rhétorique : les libertins usent de la rhétorique libertine tandis que les autres utilisent celle de la passion. Se dresse alors deux types de personnages unis dans un rapport de subordination : Valmont et Merteuil (les libertins) qui prennent l'initiative des actions et les autres qui n'agissent que par réaction. La rhétorique utilisée par les libertins sert à séduire mais elle constitue aussi un art de bien dire où le badinage se déploie. Parmi les figures qui caractérisent ce badinage, Florenne évoque l'ironie qui constitue la figure préférée de Valmont et que nous avons déjà mentionnée. Ce qui est intéressant avec les personnages de Valmont et de Merteuil c'est qu'ils utilisent tous les deux la rhétorique libertine jusqu'à ce que Valmont, épris de la Présidente, change cette rhétorique pour celle de la passion. Selon Florenne, ce changement s'opère dans la lettre CXXV, lorsque le Vicomte déclare à son amie : « [...] et il faut tout avouer, je pensais ce que je disais<sup>30</sup>. » En effet, la rhétorique du libertinage se fonde avant tout sur la dissociation du désir et de la parole, ce que Valmont ne respecte

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 1633.

<sup>28</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 50.

<sup>29</sup> FLORENNE, Tristan, « Les figures de l'amour dans les *Liaisons dangereuses* », in *Littérature*, n°60, 1986. Corps empêché, corps énoncé, pp. 48 à 55.

<sup>30</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 362.

plus en ayant avoué à Tourvel ses sentiments. Si nous suivons la logique de l'auteur, alors la lettre VI représente déjà les prémices d'un changement dans le discours de Valmont et indique à la Marquise les sentiments que ce dernier porte à la Présidente.

Étudier le regard que Merteuil pose sur la Présidente est donc important pour comprendre pourquoi elle est si réfractaire au défi que s'est lancé son ami. Ce qui ressort de cette analyse, c'est que la Marquise ne s'oppose pas au plan de son complice, mais à la cible visée par ce dernier et à l'amour que le Vicomte lui porte. Réagir de la sorte est, en réalité, une autre manière pour la libertine d'asseoir sa supériorité dans le cadre libertin. Protester contre les plans de son ami, c'est protester contre l'amour passion que les libertins ne peuvent pas se permettre de ressentir. Cet incident ne mettra cependant pas à mal la réputation que Valmont a dans le monde des libertins, ce qui serait propre à faire réagir Merteuil avec autant d'animosité. Elle qui, comme Jatton l'expliquait, doit redoubler d'effort au quotidien pour conserver son statut de libertine.

### **3. Une représentation des deux sexes**

Le XVIII<sup>e</sup> siècle est extrêmement intéressant à étudier en ce qui concerne la représentation des sexes, puisqu'il connaît un véritable tournant dans la manière de les envisager. Dans son article, « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au XVIII<sup>e</sup> siècle (vers 1650-vers 1850) »<sup>31</sup>, Karen Harvey se demande si le XVIII<sup>e</sup> peut être considéré comme le siècle du sexe. Pour répondre à cette question, elle se penche sur plusieurs travaux qui abordent le renversement qui s'opère à l'époque. Avant le XVIII<sup>e</sup>, on parlait d'un « modèle unisexe » où femmes et hommes étaient perçus sur un modèle vertical, hiérarchique, avec un corps d'un même type qui possédait des variantes. Après le XVIII<sup>e</sup>, la conception change et l'on passe du « modèle unisexe » à un « modèle des deux sexes » où femmes et hommes furent placés horizontalement avec des corps que l'on considérait comme distincts. La société considère donc qu'il existe deux sexes et que ces derniers sont apparents et inégaux. Merteuil et Valmont ne font pas exception puisqu'ils insistent également sur la scission qui existe entre les hommes et les femmes. En effet, la correspondance qu'ils entretiennent leur permet de se raconter l'avancée de leur plan respectif, mais aussi de pouvoir se livrer sur leur vécu, leurs expériences

---

<sup>31</sup> HARVEY, Karen, « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650-1850) », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°31, pp. 207 à 238, mis en ligne le 31 mai 2010.

personnelles, leur vision de la société et par conséquent sur ce qu'ils pensent des deux sexes qu'ils incarnent. Ils tiennent également ce genre de discours à d'autres personnages du roman, comme à leurs victimes Cécile et Danceny. Il ne paraît cependant pas pertinent d'intégrer ces discours à notre analyse puisque tout ce que peuvent dire les libertins aux deux jeunes gens sert à les manipuler et ne reflète donc pas ce qu'ils pensent réellement. La manière dont les deux libertins conçoivent les différences entre les hommes et les femmes nous rappelle d'ailleurs la notion de « faire le genre » utilisée par Candace West et Don van H. Zimmerman dans leur article sobrement intitulé « Faire le genre »<sup>32</sup> :

Faire le genre signifie créer des différences entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes, des différences qui ne sont ni naturelles ni essentielles ou encore biologiques. Une fois que les différences ont été produites, elles sont mobilisées pour en faire valoir la « naturalité » du genre<sup>33</sup>.

Si cette définition a été donnée il y a seulement quelques années, nous constatons qu'elle est tout à fait applicable au contexte du XVIII<sup>e</sup> où l'on attribuait également aux hommes et aux femmes des caractéristiques non naturelles pour ainsi créer des différences entre les deux. Nous remarquons ce phénomène dans les *Liaisons* et pouvons analyser le profil des hommes et des femmes que Merteuil et Valmont dressent tout au long du roman et auxquels ils assignent spontanément des fonctions et des aspects qui, bien que non naturels, semblent pourtant immuables aux deux sexes. Dès la deuxième lettre que le Vicomte envoie à Merteuil, il écrit : « il n'est donc point de femme qui abuse de l'emprise qu'elle a su prendre<sup>34</sup> ! ». En utilisant une troisième personne qui exprime une généralité et en appliquant sa constatation à toutes les femmes sans distinction, la réflexion de Valmont en devient presque une vérité générale. Cette phrase ne fait pas exception dans le roman, on en retrouve de nombreux autres exemples que nous allons étudier dans le point suivant.

Avant cela, il convient de rappeler que « genre » est un terme polysémique qui, bien que maintenant utilisé de manière récurrente dans différentes disciplines, n'est pas toujours employé avec le même sens<sup>35</sup>. Aujourd'hui, « genre » peut vouloir exprimer

---

<sup>32</sup> WEST, Candace, ZIMMERMAN, Don van H., « Faire le genre », in *Nouvelles Questions féministes*, vol. 28, n°3, 2009 (1987), pp. 34 à 61

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>34</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 42.

<sup>35</sup> BERENI, L., CHAUVIN, S., JAUNAIT A., REVILLARD, A., *Introduction aux études de genre*, De Boeck Supérieur, 3<sup>e</sup> édition, 2020, 431 p.

l'ensemble des pratiques codées, non naturelles donc, qui ferait d'une femme une femme ou d'un homme un homme. Le mot peut également renvoyer à un critère de discrimination entre les deux sexes, à la frontière entre ces derniers. Nous trouvons plus pertinent pour ce travail d'utiliser le genre comme la première définition que nous avons évoquée, c'est-à-dire comme un ensemble de pratiques codées. De plus, la notion de « genre » est anachronique dans le contexte des *Liaisons*, ainsi nous serons amenée à utiliser fréquemment le mot « sexe », comme le font les personnages, pour envisager le genre. Nous tenterons néanmoins d'éviter toute confusion entre « sexe » et « genre » et resterons le plus clair possible.

### **3.1. La représentation des hommes et de femmes par Valmont**

La première chose que nous remarquons dans le discours de Valmont tout au long du roman est que la majorité des descriptions qu'il fournit concerne les femmes. On retrouve bien quelques mentions de son propre sexe, mais celles-ci sont minimales en comparaison. Ce phénomène ne semble pas très étonnant lorsque l'on connaît le caractère du personnage. Valmont est avant tout un libertin et son but est par conséquent de satisfaire ses plaisirs. Pour ce faire, il emploie toutes les ruses afin d'obtenir ce qu'il désire des femmes. Toujours prêt à élaborer des plans pour arriver à ses fins, il ne peut cependant pas mettre en place ceux-ci sans connaître un minimum la proie qu'il a en face de lui. Pour ce qui est de Tourvel, par exemple, ce sont les connaissances du profil de la dévote et de l'épouse qu'il va devoir mobiliser. En résulte au fil des pages un portrait de femmes dévouées à Dieu et à leur mari qui, de la bouche du Vicomte, fait presque figure de savoir encyclopédique. Ses jugements ne sont cependant pas infaillibles et il s'en rend lui-même compte quelques fois avec étonnement lorsque Tourvel met elle aussi en place un stratagème pour en savoir plus sur cet homme en lequel elle n'a au départ pas confiance : « Ainsi donc la plus modeste de toute ose encore risquer des choses qu'à peine nous oserions nous permettre ! Je jure bien...<sup>36</sup> » Valmont ne tarde cependant jamais à assimiler ces découvertes et à les réutiliser par la suite en en parlant en termes tout aussi généraux. Le comportement de la Présidente ne l'étonne plus lorsqu'il écrit à Merteuil que « toute sage qu'elle est, elle a ses petites ruses comme une autre.<sup>37</sup> »

---

<sup>36</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 60.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 83.

Dans l'esprit de Valmont, même dévote et mariée, Tourvel reste une femme comme une autre. Elle s'intègre donc dans les représentations plus générales que le Vicomte donne du sexe opposé. Il nous a été possible d'en brosser le portrait après avoir relevé tous les passages du roman où le libertin cite leurs caractéristiques. Les femmes sont, avant tout, perçues comme des victimes, ce qui n'a rien d'étonnant dans le contexte libertin où la volonté de dominer l'autre est prégnante. D'ailleurs, les métaphores de la guerre et de la conquête font entièrement partie de cet univers, ce à quoi Valmont ne fait pas exception. Dans la lettre IV, il évoque le fait que « les femmes se défendent si mal<sup>38</sup> ! » et tout le ravissement que cela lui apporte. Ce statut l'amène à penser qu'il peut faire ce qu'il veut de ses victimes une fois que celles-ci sont tombées dans son piège, « j'aurais le droit d'en disposer à ma fantaisie<sup>39</sup> ». Selon Valmont, les femmes ont tendance à se faire avoir car elles sont naïves, uniquement guidées par le plaisir de séduire les hommes et par les rivalités intra-féminines :

[...] la célébrité de l'Amant, le plaisir de l'avoir enlevé à une rivale, la crainte de se le voir enlever à son tour, occupent les femmes presque tout entières : nous entrons bien, plus ou moins, pour quelque chose dans l'espèce de bonheur dont elles jouissent ; mais il tient plus aux circonstances qu'à la personne. Il leur vient par nous, et non de nous<sup>40</sup>.

En agissant de la sorte, elles en viennent à se croire amoureuses, ce qui les font fatalement tomber dans le piège que l'homme (ici libertin) leur tend. Valmont en donne un exemple lorsqu'il évoque le cas de Prévan et explique que :

Il est peu de femmes qui se sauvent alors du piège d'y répondre parce que toutes ayant des prétentions à la finesse, aucune ne veut perdre l'occasion d'en montrer. Or, vous savez assez que femme qui consent à parler d'amour finit bientôt par en prendre, ou au moins à se conduire comme si elle en avait<sup>41</sup>.

Ce manque de réflexion dont font preuve les femmes les amènent à se laisser emporter par leurs sentiments, qu'ils soient négatifs ou positifs.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 379.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 193.

[...] mais nulle femme n'a mieux que la Vicomtesse ce talent, commun à toutes, de mettre de l'humeur à la place de la raison et de n'être jamais si difficile à apaiser que quand elle a tort<sup>42</sup>.

Si elles se laissent facilement avoir, les femmes ne sont cependant pas totalement ingénues et peuvent faire preuve d'une certaine ruse. C'est d'ailleurs le terme que Valmont emploie le plus souvent pour qualifier les actes de Tourvel ou pour mentionner les répliques que celle-ci met en œuvre face à lui. Il n'empêche que, malgré cette « ruse féminine<sup>43</sup> », les hommes parviennent à prendre le dessus sur les femmes en employant leurs propres méthodes, « l'autorité illusoire que nous avons l'air de laisser prendre aux femmes, est un piège qu'elles évitent le plus difficilement<sup>44</sup>. » Il ne faut cependant pas veiller à ce que cela aille trop loin car, comme nous l'avons souligné précédemment, Valmont est certain que toutes les femmes abusent du pouvoir qu'elles arrivent à obtenir. L'autorité donnée aux femmes ne doit donc être que factice et toute dérive est réprimée.

Dans les rares cas où Valmont s'intéresse aux lieux communs de son propre sexe, il le dépeint comme ayant l'étoffe d'un conquérant. Il regrette même que l'éducation des garçons ne soit pas agrémentée des capacités de filous qui lui seraient bien utiles pour mettre en place ses stratagèmes<sup>45</sup>. Le caractère typiquement féminin que nous venons de décrire est donc complémentaire au caractère masculin puisque les défauts qu'ont ces dernières permettent aux hommes d'arriver à réaliser ce pour quoi ils sont faits : les conquérir.

### **3.2. La représentation des hommes et des femmes par Merteuil**

Comme Valmont, Merteuil dresse avant tout dans ses lettres le portrait des femmes. Les quelques mentions claires qu'elle fait du sexe masculin exposent surtout des caractéristiques opposées à celles des femmes qui montrent bien que ces dernières ne sont pas façonnées de la même manière que les hommes. En réalité, les aspects féminins et masculins qu'elle dépeint tout au long du roman ne servent qu'à creuser l'écart qui existe entre les deux sexes. Nous avons déjà vu un exemple de ce phénomène lorsqu'elle disait à Valmont que « tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.182.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 120.



nous sépare ». Elle est d'ailleurs persuadée que la Nature est responsable de cette distinction et lui déclare dans une autre lettre que « si la Nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute<sup>46</sup> », adhérant ainsi à la vision naturaliste de l'époque. La lettre LXXXI, même si on n'y retrouve pas d'évocation directe du sexe masculin, se montre cependant utile pour comprendre l'écart qui existe entre les deux sexes et les inégalités qui en découlent. C'est dans cette fameuse lettre qu'elle explique au Vicomte la conduite qu'elle s'est imposée pour sa propre vie et comment celle-ci l'amène à se distinguer des autres femmes dont elle brosse le portrait. Il pourrait sembler inutile d'y revenir tant cette lettre a déjà fait l'objet d'une série de commentaires. Cependant, ignorer un élément aussi crucial serait regrettable pour l'analyse de nos personnages. Les observations que nous y ferons seront d'ailleurs utiles dans la suite de notre travail pour expliquer ce qui amène le Vicomte à considérer son amie de manière si ambiguë.

« Que vos craintes me causent de pitié ! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous<sup>47</sup> ! » Voilà comment s'ouvre cette lettre aux allures pamphlétaires dans laquelle la Marquise expose pour la première fois à Valmont son histoire et les principes qu'elle en a tirés. Il s'agit là d'une réponse cinglante à la dernière missive que lui a envoyée le Vicomte et dans laquelle il invite la libertine à faire preuve de plus de prudence dans l'assouvissement de ses désirs. La remarque déplaît à Merteuil, sans doute sait-elle mieux que Valmont ce qu'elle peut s'autoriser à faire dans ce monde de libertin et la manière dont elle doit agir. Après tout, c'est elle qui doit affronter le monde en tant que femme et les conseils de Valmont semblent déplacés dans ce contexte. De plus, le Vicomte ne lui prodigue pas un conseil sur n'importe quel aspect de sa vie, mais sur ses plaisirs de libertine : le seul domaine où Merteuil peut se démarquer et prendre l'avantage sur son ami. Valmont a touché un point sensible et la réaction vive et cinglante de la Marquise est compréhensible. Il est temps pour elle de rappeler qui elle est et comment elle fonctionne, ce que le sexe orgueilleux de Valmont semble avoir oublié l'espace d'un instant. Dans cette lettre, Merteuil explique elle-même en quoi elle est différente des autres. Ces « autres », ce sont celles qu'elle désigne comme les femmes à *sentiments* :

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 400.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 213.

Ah ! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à *sentiments* ; dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête ; qui, n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'Amant ; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire ; et, vraies superstitieuses, ont pour le Prêtre le respect et la foi qui n'est dû qu'à la Divinité<sup>48</sup>.

Une catégorie dans laquelle Tourvel figure certainement aux yeux de la Marquise. Certes, elle ne l'évoque jamais clairement, mais les moqueries qui lui sont adressées à cause de l'amour qu'elle ressent pour Valmont nous permettent de l'affirmer. De plus, la description qu'elle fait de ces femmes est sans équivoque et ressemble beaucoup à Tourvel. Il nous suffit de nous pencher sur une lettre que la Présidente envoie à la fin du roman à son amie Mme de Rosemonde, lorsque son amour pour le Vicomte est à son paroxysme, pour comprendre qu'elle remplit tous les critères. Tout d'abord, en évoquant l'amour qu'elle éprouve pour le Vicomte, Tourvel anticipe les propos que la vieille dame pourrait lui tenir et lui écrit : « Vous allez croire que c'est là *une de ces idées chimériques dont l'amour ne manque jamais d'abuser notre imagination*<sup>49</sup> ». Des propos qu'elle ne tient pas elle-même, mais qui s'appliquent tout de même à son cas puisqu'elle ne s'aperçoit pas que le libertin la manipule de nombreuses fois pour son plaisir. Ensuite, elle est elle-même consciente de se bercer potentiellement d'illusions, mais préfère jouir du bonheur que Valmont lui procure : « Qui sait si nous n'étions pas nés l'un pour l'autre ! si ce bonheur ne m'était pas réservé, d'être nécessaire au sien ! Ah ! si c'est une illusion, que je meure donc avant qu'elle finisse<sup>50</sup>. » Enfin, en confondant l'amour qu'elle ressent pour Valmont avec ce dernier, la Présidente nie complètement les défauts qu'il possède, et que tout le monde sait qu'il a comme nous pouvons le voir dans les extraits suivants : « Ah ! si vous le connaissez comme moi ! je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite<sup>51</sup> » et « Oui, c'est ce sentiment délicieux qui ennoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte, et le rend vraiment digne d'une âme tendre et généreuse, telle

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 377.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

que celle de Valmont<sup>52</sup>. » Cette comparaison permet également de motiver les propos tenus précédemment sur la répulsion que Merteuil éprouve envers la Présidente.

Cette dernière caractéristique est d'ailleurs ce que la Marquise reproche le plus à ces femmes. À cause de cela, elles en viennent à penser que l'Amant est l'unique personne qui serait capable de leur prodiguer du plaisir. En tant que libertine, la Marquise ne conçoit évidemment pas la chose de la même manière et reçoit du plaisir des différents amants qu'elle fréquente. Faire la différence entre les hommes et la jouissance qu'elle en tire lui permet de ne pas s'attacher à eux et de continuer à vivre une vie plus libre. Une vie libérée, certes, mais qui n'est cependant pas sans contrainte. Comme nous l'avons évoqué précédemment, même une femme libertine doit rester servile de la société dans laquelle elle se trouve et qui, de facto, ne lui laissera jamais autant de liberté qu'un homme. Rajoutons à cela que la Marquise ne se délecte pas simplement des relations qu'elle entretient avec les hommes, mais aussi de la manière dont elle peut se jouer d'eux. C'est le cas avec Gercourt qui a été autrefois son amant et dont elle prend le plus grand plaisir à se venger tout au long du roman. Merteuil n'a donc rien « en commun avec ces femmes inconsidérées » qui vouent un véritable culte à l'homme aimé et ne pourraient jamais se permettre de lui faire du tort.

Merteuil ne se contente pas d'évoquer les mœurs qu'elle déteste, et par conséquent le jugement qu'elle porte sur les personnes qui les adoptent. Elle retrace également son parcours de vie qui est assez éclairant pour comprendre ce que la société a exigé d'elle et ce qu'elle exige toujours d'une certaine manière. La qualité qui a véritablement façonné la Marquise a été sa curiosité. Depuis sa prime jeunesse, elle éprouve l'envie de comprendre et de connaître ce qui l'entoure. Malheureusement, ce désir est bien vite réprimé, jugé peu adéquat pour la jeune fille. Elle n'abandonne pas ce trait considéré comme masculin, bien au contraire, mais doit désormais apprendre à le dissimuler et à revêtir constamment un air naïf qui n'est pas le sien. Elle ne manque cependant pas de ressource pour s'instruire et feint d'avoir fait « tout ce que font les femmes<sup>53</sup> » auprès de son confesseur pour étudier la réaction de ce dernier. Elle comprend à la manière dont il la réprimande que ces « choses » doivent provoquer un immense plaisir. Sa pensée et la maîtrise de sa physionomie lui servent également d'armes pour survivre. À ce stade de sa

---

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 218.

vie, elle n'en est pas encore à pouvoir explorer l'amour et ses plaisirs, mais cela ne tarde pas puisque la jeune fille est bien vite mariée. Ce mariage est une occasion comme une autre de goûter à ce qu'elle ne connaissait pas encore, mais c'est seulement avec la mort de son mari que commencera pour elle la vraie liberté.

Elle complète son éducation par les livres et en tire la leçon suivante : il existe trois grands secteurs (faire, paraître et penser) qu'elle se doit de maîtriser. Ce « paraître » renvoie tant à son image physique que morale. La coquetterie reste une caractéristique importante pour arriver à feindre l'amour. L'amour existe donc bien dans le vocabulaire de la libertine mais ce dernier est feint et si elle en parle et s'en réjouit, c'est uniquement parce qu'elle a réussi à l'imiter brillamment et à l'engendrer chez ses victimes. Ses propos sont tout à fait conformes à la définition de Crébillon Fils pour qui l'objectif du libertin est la conquête amoureuse et non les sentiments éprouvés. En ce qui concerne l'envers morale de ce secteur, il ne semble pas étonnant que ce dernier soit une grande source de préoccupation pour la Marquise qui ne représente qu'un seul des nombreux exemples à travers les *Liaisons* de femme qui doit surveiller avec la plus grande des attentions l'image qu'elle véhicule. Tous les personnages féminins présents dans le roman doivent avoir un « paraître » irréprochable. Merteuil a bien dû se compromettre quelques fois pour arriver à ses fins, mais cela ne l'a pas empêchée de regagner les faveurs de ses paires et d'ainsi pouvoir jouir de son statut de libertine dans le privé et de femme respectable dans la sphère publique. Elle mentionne dans cette lettre tout le soin qu'elle doit apporter pour ne pas se faire prendre et afficher une image irréprochable : « Ces précautions et celle de ne jamais écrire, de ne délivrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvaient paraître excessives, et n'ont jamais paru suffisantes<sup>54</sup>. » Elle est consciente qu'il n'en est pas de même pour les hommes qui ne sont pas concernés par ce genre de préoccupations. Elle fait part de cette réflexion à Valmont quelques lettres plus loin :

Comment voulez-vous que je supporte l'idée accablante d'encourir votre indignation, et surtout que je ne succombe pas à la crainte de votre vengeance ? d'autant que, comme vous savez, si vous me faisiez une noirceur, il me serait impossible de vous la rendre. J'aurais beau parler, votre existence n'en serait ni moins brillante, ni moins paisible<sup>55</sup>.

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 423.

Valmont s'en sortirait bien mieux que la Marquise, même si elle faisait tout pour assombrir sa notoriété. Nous comprenons également grâce au discours de Mme de Volanges que Valmont peut toujours jouir d'un statut élevé malgré les frasques que tout le monde sait qu'il a faites. C'est cependant la première fois que nous voyons Merteuil exprimer clairement son point de vue à son ami, moment qui renvoie à l'infériorité à laquelle les femmes doivent faire face (surtout les libertines). Moment de faiblesse avouée donc, non sans une certaine rancœur et un sentiment d'injustice. On pourrait mettre en relation cet épisode avec celui de Prévan, mentionné dans l'article de Todorov. Dans ce dernier, il explique que le récit peut revêtir plusieurs aspects selon la relation qui existe entre le personnage et le narrateur. Parmi ces aspects, on retrouve celui de l'être et du paraître où deux histoires sont présentées sous des éclairages différents. C'est le cas de l'histoire entre Merteuil et Prévan dont elle donne deux versions : « l'une de ce qu'elle est, l'autre, de ce qu'elle doit paraître aux yeux des gens<sup>56</sup>. » Elle a bien réussi à ternir l'image du libertin, mais il a fallu élaborer une mise en scène pour qu'il soit accusé de viol et que les gens la croient. Le discours que nous tient la Marquise nous fait très vite réaliser qu'un tel stratagème n'aurait pas été nécessaire à quiconque aurait voulu discréditer la libertine. Les quelques lettres des *Liaisons* où Merteuil révèle sa manière de penser sont suffisamment incriminantes, en témoignage la fin du roman. Elle possède pourtant des informations sur Valmont, mais elle est consciente que ces dernières ne parviendraient pas à vaincre le Vicomte si elle le voulait. Merteuil se retrouve donc complètement coincée dans une relation où elle sait que, quoiqu'elle fasse, Valmont pourrait toujours avoir le dessus sur elle en un tour de main.

Lors de nos recherches pour ce travail, nous avons trouvé un mémoire écrit en 2010 par Marina C. Gérard, une étudiante de l'Université du Québec. Son travail<sup>57</sup>, portant sur les transgressions que l'on retrouve dans plusieurs aspects des *Liaisons*, se compose de trois chapitres dont deux nous ont été utiles pour nos propres analyses, puisque certains des sujets qu'elle considère rejoignent ceux qui nous intéressent ici. Dans le premier chapitre, elle revient sur les valeurs sociales en vigueur au XVIII<sup>e</sup> siècle et sur l'insubordination que les deux libertins commettent face à la mentalité et aux coutumes

---

<sup>56</sup> TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraire », *Op. cit.*, p. 143.

<sup>57</sup> GÉRARD, Marina C., *Les Liaisons dangereuses de Laclos, roman de la transgression*, Université du Québec à Montréal, 2010, 92 p.

de l'époque. Elle envisage donc la question de la place de la femme et évoque également toutes les difficultés que Merteuil doit endurer pour conserver son image auprès de l'opinion publique (p. 31-32) tout en continuant ses activités de libertine en secret. Pour l'aider à comprendre quelle était la place de la femme par rapport aux différents concepts qu'elle aborde, elle s'est aidée des *gender studies*, mais aussi de l'ouvrage de Jaton, que nous avons déjà cité précédemment. En se basant sur ses lectures, Gérard explique que :

[...] cette dernière [Merteuil] se doit de préserver les apparences plus que Valmont, et ce au risque de se voir bannie de la société. Tandis que le libertinage masculin est une pratique tacitement acceptée, davantage pour la classe aristocratique que pour la classe bourgeoise, le libertinage féminin, lui, n'existe pas ; du moins pas officiellement. Si un homme qui accumule les conquêtes féminines mérite le titre glorificateur de Dom Juan, une femme qui multiplie les amants a pour sa part toutes les chances d'être traitée en femme mauvaise, voire comme une prostituée<sup>58</sup>.

Le Vicomte ne répondra jamais à la lettre de la Marquise et n'évoquera pas les sujets qui y ont été abordés, ce qui prouve le peu de considération qu'il a pour ce genre de choses. La lettre devrait, au contraire, l'aider à mieux comprendre les femmes car elle révèle un certain nombre de choses à leur sujet qu'il pourrait utiliser par la suite. En tout cas, il ne semble pas juger ce savoir utile. Un savoir qui n'est pas sans rappeler les idées exprimées par Rousseau dans son *Émile*<sup>59</sup>. En effet, dans son ouvrage, le philosophe mentionne tout le soin que les femmes doivent apporter à leur apparence et leur comportement. Le discours qu'il tient ressemble presque mot pour mot à ce que la Marquise explique dans sa lettre, comme si elle avait directement tiré cet enseignement de lui. Il n'aurait d'ailleurs pas été étonnant que Merteuil, qui s'est beaucoup nourrie de ce qu'elle lisait, soit tombée sur cet ouvrage.

[...] les femmes, tant pour elles que pour leurs enfants, sont à la merci des jugements des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent ; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles ; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, et il n'est pas possible que celle qui consent à passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, pp. 31 à 32.

<sup>59</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 2009, 848 p.

même, et peut braver le jugement public ; mais la femme en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes<sup>60</sup>.

## **4. Merteuil et le rapport au genre**

### **4.1. Performer le genre masculin et féminin**

Nous entrons ici dans une partie très importante, tant au niveau de son contenu que des quelques pages qu'elle occupera dans ce chapitre. Notre objectif, dans cette partie, est de montrer que le genre revêt un aspect très particulier chez Merteuil, et que cet aspect va grandement impacter, définir même, la relation qu'elle entretient avec le Vicomte. La lettre LXXXI se termine par le refus de Merteuil de se conformer :

Mais de prétendre que je me sois donné tant de soins pour ne pas en retirer de fruits ; qu'après m'être autant élevée au-dessus des autres femmes par mes travaux pénibles, je consente à ramper comme elles dans ma marche, entre l'imprudence et la timidité ; que surtout je pusse redouter un homme au point de ne plus vouloir mon salut dans la fuite ? Non, Vicomte ; jamais. Il faut vaincre ou périr<sup>61</sup>.

Avec ces quelques lignes, nous comprenons que tous les efforts mis en place par la Marquise n'ont qu'un seul but : se différencier des autres femmes. La Marquise ne souhaiterait donc pas seulement s'opposer à ces « femmes à sentiments » qu'elle évoquait plus tôt, mais se démarquer de son sexe tout entier. Elle le dit d'ailleurs clairement quelques lettres plus loin lorsqu'elle écrit à Valmont : « Écoutez, et ne me confondez plus avec les autres femmes<sup>62</sup>. » Nous retrouvons ici l'une des caractéristiques principales de la libertine : elle se considère comme différente, supérieure même par rapport aux femmes qui l'entourent. En plus de ne pas vouloir être associée aux autres femmes, nous remarquons que la Marquise, tout au long du roman, performe le genre masculin. En effet, le comportement de la Marquise laisse penser à plusieurs reprises qu'elle reprend et fait sienne toute une série de pratiques masculines stéréotypées. Tout d'abord, le fait qu'elle fasse partie d'un monde conventionnellement associé aux hommes, et très peu accessible

---

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 526.

<sup>61</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 224.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 233.

aux femmes, qu'est le milieu libertin. Même si le fait d'être une femme dans ce monde rend sa condition différente de celle des hommes qui l'entourent (en témoigne le soin extrême qu'elle doit prêter à son image), elle possède tout de même des attributs libertins typiquement masculins. Prenons l'exemple, dans la lettre X, de la mention de la petite maison dans laquelle elle fait venir le chevalier Belleruche. Ce lieu de débauche est généralement possédé par des hommes comme c'est le cas dans le roman de Jean-François de Bastide, *La Petite Maison*<sup>63</sup>. Dans cette œuvre, le libertin Trémicour utilise les effets stylistiques de sa résidence secondaire pour séduire la belle Mélite. Merteuil, si elle n'utilise pas exactement des mêmes procédés, se sert bien de sa maison pour charmer le Chevalier. Elle lui confie la clé de sa demeure en lui révélant « Je ne l'ai eue que pour vous<sup>64</sup> » afin de lui montrer toute l'importance qu'elle porte à sa relation avec lui, mais aussi pour s'assurer que la détention d'un tel lieu n'éveille pas de soupçon chez son amant, « C'est par cette adresse que j'ai prévenu les réflexions qu'aurait pu lui faire naître la propriété, toujours suspecte, d'une petite maison<sup>65</sup>. » Ensuite, la ruse et la curiosité qu'elle a érigé en principe dans la lettre LXXXI sont également des caractéristiques supposées masculines, qu'elle essaie pourtant de développer le plus possible tout au long de sa vie. Enfin, et c'est là le point qui nous intéresse avant tout, sa volonté de respecter la définition du libertin. Le libertinage n'est pas masculin, mais la répartition genrée conventionnelle fait que seuls les hommes y ont généralement droit. Le simple fait qu'elle réussisse à être libertine, qu'elle puisse intégrer un monde d'homme témoigne de ses capacités à endosser un rôle plus typiquement masculin. Mais en plus de cela, elle tient à respecter scrupuleusement les lois tacites de cet univers, démontrant de cette manière à Valmont tout son mérite. Merteuil est néanmoins loin d'être stupide et elle est consciente que son sexe la force, de toute manière, à devoir réaliser plus d'efforts pour obtenir le même respect que ses compères libertins.

Dans un de ses ouvrages, *Beauté fatale*<sup>66</sup>, Mona Chollet revient sur ce qui, dans diverses industries (comme celle de la beauté, de la mode ou du cinéma), permet de maintenir une logique sexiste dans la sphère culturelle. Elle revient sur le phénomène de

---

<sup>63</sup> BASTIDE (de), Jean-François, *La Petite Maison*, Édition Gallimard, Collection Folio Classique, 1995, 217 p.

<sup>64</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 54.

<sup>65</sup> *Ibid.*

<sup>66</sup> CHOLLET, Mona, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Éditions La Découverte, Paris, 2012, 293 p.



l'anorexie qui semble, à l'époque où elle rédige son livre, toucher de plus en plus de femmes, et tente de lui trouver une explication. Elle expose donc une théorie très intéressante qu'il nous est possible de mettre en relation avec l'attitude de la Marquise dans les *Liaisons*. Elle explique en effet que, lorsque la division des rôles sexués était plus nette, comme dans les années 50, la mode était aux « créatures pulpeuses », mais à l'inverse :

[...] lorsque les femmes s'aventurent sur des terrains jusque-là masculins et occupent une grande place dans la vie sociale, elles semblent devoir compenser le déséquilibre ainsi créé en restreignant la place que leur corps occupe dans l'espace<sup>67</sup>.

Cet excès de minceur serait dû notamment au désir de « gommer autant que possible toute caractéristique féminine<sup>68</sup> », comme une tentative de renvoyer l'image d'un homme dans un domaine jusque-là réservé aux hommes. Nous remarquons que les mécanismes employés par Merteuil sont forts semblables : elle essaie de se conformer au mieux aux caractéristiques masculines dans le monde des libertins, mais d'agir et de soigner son apparence comme une femme le devrait en société, là où, effectivement, la division sexuée est fort marquée. Cette double personnalité qu'elle doit arborer tous les jours dans sa vie lui confère néanmoins un avantage : elle sait performer le genre masculin, comme le genre féminin. Puisqu'elle a dû feindre toute sa vie d'être comme les femmes qui l'entourent en société, elle a appris leurs manières de faire par cœur. Elle sait donc les imiter et, quand il le faut, utiliser ce savoir pour leur nuire. Dans l'une de ses lettres, elle adresse ces paroles à Valmont :

Je dis un mot, et vous vous retrouvez auprès d'elle. Vous voulez vous venger d'une femme qui vous nuit ; je vous marque l'endroit où vous devez frapper et la livre à votre discrétion. Enfin, pour écarter de la lice un concurrent redoutable, c'est encore moi que vous invoquez, et je vous exauce. En vérité, si vous ne passez pas votre vie à me remercier, c'est que vous êtes un ingrat<sup>69</sup>.

Elle n'hésite pas à indiquer au Vicomte la manière dont il doit s'y prendre pour blesser Tourvel et lui rappelle par la même occasion que ses connaissances en matière de femmes sont supérieures aux siennes, alors que ce dernier clame constamment si bien les

---

<sup>67</sup> Ibid., pp. 149 à 150.

<sup>68</sup> Ibid., p. 148.

<sup>69</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 233.

connaître. Il était déjà cocasse de voir Valmont exposer tout son savoir à une femme ; mais cela l'est encore plus lorsque nous comprenons qu'il n'a pas seulement une femme en face de lui, mais quelqu'un qui a étudié avec minutie son sexe pour mieux s'en différencier. Dans tous les cas, l'expérience que possède la Marquise à propos de son propre sexe lui confère selon elle un avantage que son ami aurait tort de ne pas reconnaître. La libertine n'expose pas seulement ses connaissances, elle les utilise également pour tromper le Vicomte. Elle lui enverra, plus loin dans le roman, une petite histoire qu'elle dit connaître à propos de deux amants. Ce dernier, trouvant le modèle épistolaire « original et propre à faire de l'effet<sup>70</sup> », l'a tout simplement copié dans une lettre qu'il a envoyée à la Présidente. Il espérait sans doute que cela ait des impacts positifs sur sa relation. C'était sans compter sur la malice de la Marquise qui savait fort bien que le libertin reprendrait ce passage et que celui-ci n'aurait pas l'effet escompté. Elle trahit pour la première fois le Vicomte. Lui qui prétendait si bien connaître les femmes est finalement tombé dans le piège mis en place par Merteuil.

J'avoue de bonne foi que ce triomphe me flatte plus que tous ceux que j'ai pu obtenir jusqu'à présent. Vous allez trouver peut-être que j'évalue bien haut cette femme, que naguère j'appréciais si peu ; point du tout : mais c'est que ce n'est pas sur elle que j'ai remporté cet avantage ; c'est sur vous : voilà le plaisant et ce qui est vraiment délicieux<sup>71</sup>.

Nous avons relevé le fait que Valmont avait totalement nié la lettre LXXXI. Qu'il décide d'utiliser cet extrait pour arriver à ses fins peut dès lors sembler contradictoire, mais s'explique par la capacité de la Marquise à anticiper les réactions d'autrui. Lorsqu'elle écrit la lettre LXXXI, elle réagit à un commentaire fait par le libertin et s'exprime donc à cœur ouvert sans prendre en compte l'effet qu'elle aurait sur lui. En revanche, en écrivant cette petite histoire, la Marquise avait pour but de tromper le Vicomte et a, dès lors, anticipé à la fois la réaction que la Présidente aurait en la lisant et le fait que Valmont la reprendrait à son compte. C'est donc deux comportements, l'un masculin, l'autre féminin, qu'elle arrive à comprendre et à imiter avec brio. Son succès la fait littéralement jubiler :

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, pp. 399 à 400.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 406.

Ah ! croyez-moi Vicomte, quand une femme frappe dans le cœur d'une autre, elle manque rarement de trouver l'endroit sensible, et la blessure est incurable. Tandis que je frappais celle-ci, ou plutôt que je dirigeais vos coups, je n'ai pas oublié que cette femme était ma rivale, que vous l'aviez trouvée un moment préférable à moi, et qu'enfin, vous m'aviez placée au-dessous d'elle<sup>72</sup>.

#### **4.2. Rejet de la féminité ou des « femmes à sentiments » ?**

Il convient néanmoins de se demander si, en agissant de cette manière dans le milieu libertin, Merteuil rejette définitivement son sexe pour s'associer au masculin. La Marquise aurait-elle adopté la répartition genrée de l'époque, qui associerait les sentiments aux femmes et une vie sexuelle plus libérée aux hommes, se prenant donc pour un homme et méprisant les femmes ? En réalité, bien qu'elle veuille se différencier de son sexe et qu'elle endosse un rôle plus traditionnellement masculin avec plus de rigueur que son amant, la Marquise ne se considère jamais autrement que comme une femme. Certes, elle se décrit comme une figure particulière, mais une figure particulière qui appartient toujours au sexe féminin, malgré la répugnance qu'elle éprouve envers les autres femmes qui en font également partie. D'ailleurs, nous pourrions considérer que, lorsque la libertine dit vouloir se différencier des autres femmes, elle désignait plus particulièrement les « femmes à sentiments » qui représentent l'image plus normée de ce que devaient être les femmes au XVIII<sup>e</sup>. En suivant ce raisonnement, Merteuil ne mépriserait donc pas les femmes en soi, en tant qu'essence féminine, mais seulement celles qui respectent la convention qui les opprime. La libertine explique dans sa fameuse lettre LXXXI que le comportement adopté par ces femmes est dû aux mœurs qui leurs sont imposées par la société. Des principes qu'elle décrit comme « donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude<sup>73</sup> », ce qui n'est pas anodin. Utiliser le mot « hasard » est plutôt révélateur du non-sens dont fait preuve la société lorsqu'il s'agit de traiter les femmes. Quant aux expressions « reçu sans examen et par habitude », elles montrent bien le manque de réflexion de ces dernières quand il s'agit de remettre en cause les principes insensés qui leur sont inculqués. Une manière de voir les choses qui s'oppose au naturalisme qu'elle exprimait précédemment, qui jugerait donc la société coupable et non la Nature. À travers les femmes qui les suivent, ce sont les dictas qui leur sont imposés

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 407.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 217.

que la libertine condamne. De cette manière, elle remettrait en cause la répartition genrée de l'époque, revendiquant, en tant que femme, le droit à une sexualité plus libérée et se créant une féminité sortant des carcans de l'époque. De plus, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, la Marquise souhaite faire de Cécile sa disciple. Voir en quelqu'un des qualités qui l'amènent à vouloir lui transmettre son savoir représente pour nous la preuve que Merteuil ne considère pas être un cas unique, et que d'autres femmes pourraient tout à fait correspondre à l'image qu'elle se fait de la féminité. Elles sont certes rares, en témoigne le peu de considération qu'elle a pour toutes les autres femmes du roman à l'exception, comme nous le verrons, de Cécile et Rosemonde, mais elles existent bien.

Pour aller plus loin dans notre réflexion et nous aider à mieux comprendre le rapport que Merteuil entretient avec son sexe, nous pouvons nous aider d'un concept qui n'existe pas encore à l'époque, bien qu'il en existe déjà des traces : le féminisme. L'objectif ici n'est évidemment pas de tenir des propos anachroniques et d'intégrer le personnage dans un contexte complètement différent, qui n'est pas le sien. D'ailleurs, associer Merteuil à un courant féministe est problématique puisque, si nous reprenons les différentes périodes de ce mouvement, nous nous rendons compte que Merteuil fait à la fois partie de tous, tout en rejetant les principes qui en font les bases. Néanmoins, revenir sur les différentes vagues féministes du XX<sup>e</sup> et observer le rapport que chacune entretenait avec le sexe féminin, peut nous aider à mieux comprendre la manière de penser de la Marquise. Revenons, dans un premier temps, à la première vague féministe. Durant cette période, les femmes ont cherché à gagner les mêmes droits que les hommes, à pouvoir faire la même chose que ces derniers. Pour reprendre les mots que Johanna Dagorn utilise dans son article, « Les trois vagues féministes – une construction sociale ancrée dans une histoire »<sup>74</sup>, nous pourrions parler d'un « féminisme de l'égalité<sup>75</sup> ». La Marquise endosse bien des caractéristiques associées aux hommes, tout en restant femme (comme nous venons de le voir), mais elle méprise tout de même les autres femmes soumises aux carcans de genre sans chercher à faire quoique ce soit pour elles. De la même manière, elle veut effectivement prendre Cécile sous son aile et considère le fait de faire d'elle une

---

<sup>74</sup> DAGORN, Johanna, « Les trois vagues féministes – une construction sociale ancrée dans une histoire », in *Diversité : ville école intégration*, CNDP, 2011, 8 p.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 2.

libertine, mais elle finit par la délaisser. En ce qui concerne la deuxième vague féministe, on assiste à l'époque à un « différentialisme féministe » qui « Mettant les différences entre le masculin et le féminin au cœur de la pensée, [...] propose une vision gynocentrée de la société afin d'enrayer la domination masculine et d'obtenir " l'égalité dans la différence" en développant la féminité<sup>76</sup>. » Certes, la lettre LXXXI de Merteuil peut être considérée comme l'expression d'une nouvelle féminité, mais c'est une féminité qui n'accepte pas d'autres réalités que celle qu'elle s'est inventée. La Marquise est aux antipodes de cette notion selon laquelle « il est merveilleux d'être une femme », puisqu'elle considère si pauvrement son propre sexe et n'accepte aucunement les caractéristiques qu'on lui associe généralement.

L'analyse que nous proposons ici est évidemment partielle. Considérer les différents mouvements féministes et les mettre en relation avec le personnage de Merteuil est un sujet à part entière, sur lequel d'autres personnes se sont déjà penchées. Selon nous, la libertine n'est pas féministe : malgré son émancipation, elle reste méchante, perverse, vengeresse et n'hésite pas à nuire à d'autres femmes pour satisfaire son propre plaisir. Plus qu'une révolutionnaire, Merteuil est une femme révoltée par le rôle imposé aux femmes de son époque, une femme qui est dans un état de transgression personnelle. Toutefois, ce rapport compliqué et ambigu que la Marquise entretient avec son propre sexe et les qualités que ce dernier doit posséder pour être jugé convenable dans la société reste extrêmement intéressant. Ce qui nous est, en réalité, utile pour appréhender le personnage de Merteuil est la troisième vague de féminisme, celle dans laquelle nous sommes actuellement et qui trouve son origine dans les années 90. Dans son article, Dagorn mentionne l'hétérogénéité de mouvement et explique que :

Ces féminismes pluriels ont tout de même un idéal commun : celui de la disparition des rapports de pouvoirs institués par les normes de genre. La prise en compte des formes multiples d'inégalités d'accès aux droits des femmes et de l'impossible réduction des « femmes » à un groupe homogène est bien l'enjeu de cette troisième vague<sup>77</sup>.

Parmi les féministes que l'on retrouve dans ce mouvement, Judith Butler fait office de figure de proue. Sa pensée « s'appuie sur la théorie de la déconstruction pour

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 6.

conceptualiser sa démarche féministe. Elle refuse ainsi toute identité stable et affirme que la notion de genre est trouble et génère un trouble dans le genre<sup>78</sup>. » À la lecture de ce passage, les théories de Butler nous semblent beaucoup plus en adéquation avec ce que représente le personnage de Merteuil. Nous nous sommes donc penchée sur un de ses livres, *Trouble dans le genre*<sup>79</sup>, dans lequel la philosophe nous invite, comme le dit la quatrième de couverture « à penser le trouble qui perturbe le genre pour définir une politique féministe sans le fondement d'une identité stable. » À travers sa lecture de plusieurs philosophes et féministes, Butler tente donc de penser le sexe, le genre et la sexualité en inventant de nouvelles formations du sujet. Dans les *Liaisons*, Merteuil est sans doute le personnage qui correspond le mieux à ce « manque d'identité stable ». En effet, la libertine brise complètement les codes, mais l'on ne sait dire avec exactitude si elle adopte ou non la répartition genrée de l'époque. Tout ce que nous pouvons affirmer grâce à nos analyses est qu'elle rejette la conception de la femme telle qu'elle est à son époque : être une « femme à sentiments », mariée, fidèle à son époux, s'occupant de lui et de ses enfants, très peu pour elle. Nous pourrions d'ailleurs mettre en relation ces principes avec une idée exprimée par Butler dans son livre au sujet de ce qui devrait définir une femme.

Vu l'insistance précipitée avec laquelle on table sur un sujet stable du féminisme où les « femmes » sont prises pour une catégorie cohérente et homogène, on ne s'étonnera pas que l'adhésion à la catégorie suscite de nombreuses résistances<sup>80</sup>.

En rejetant la seule manière qu'elle avait de pouvoir exister à l'époque, les seules caractéristiques qui faisaient d'elle une femme aux yeux de la société pour pouvoir vivre en accord avec les règles qu'elle s'était dictée, il est plutôt cohérent que la libertine en vienne à rejeter toutes les femmes qui suivent donc ces principes et qui constituent une majorité. Merteuil reste pourtant une femme, ce qui est assez logique puisqu'elle se comporte comme tel en société pour que l'on ne découvre pas son identité libertine et subit donc les mêmes rapports de force qu'il existe entre les hommes et les femmes. Butler s'est d'ailleurs interrogée sur ces rapports de force et elle en est venue à se demander si

---

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte Poche, Routledge, 2006, 294 p.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 64.

le pouvoir exercé par le sujet masculin sur ce qu'elle appelle l' « Autre » féminin ne s'exerçait pas justement en produisant un cadre de pensée binaire sur le genre : « quelle configuration de pouvoir construit le sujet et l'Autre, ce rapport binaire entre les “hommes” et les “femmes”, ainsi que la stabilité interne de ces termes<sup>81</sup> ? » Elle explique que :

Supposer que le genre est un système binaire revient toujours à admettre le rapport mimétique entre le genre et le sexe où le genre est le parfait reflet du sexe, que le sexe en constitue du moins la limite<sup>82</sup>.

#### **4.3. Paradoxe de la relation entre Merteuil et Valmont**

Dans le début de notre mémoire, nous avons analysé les deux sexes (et le genre donc) de manière binaire, parce que cette binarité introduisait une hiérarchie et un rapport de force qu'il était intéressant de mettre en avant, mais aussi parce que c'est de cette manière que se « définissent » les personnages de Merteuil et Valmont, comme nous l'avons vu dans nos précédentes analyses. Néanmoins, les analyses plus poussées sur le genre de la libertine que nous venons de réaliser nous amènent à penser que la binarité de genre amène parfois certains problèmes. Un parfait exemple de ce que nous avançons ici est la manière dont Valmont perçoit la Marquise, et qui ne peut se comprendre qu'avec cette analyse préalable qui démontre toute l'ambiguïté de genre dont fait preuve la libertine. En réalité, les deux performances de genre que parvient à réaliser la libertine amènent une contradiction dans la relation qu'elle entretient avec Valmont. À certains moments, le Vicomte semble considérer son amie comme une exception à son sexe. C'est, en tout cas, ce que nous laisse penser l'extrait suivant :

Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal ! nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amènent naturellement à vos pieds<sup>83</sup>.

La lecture de ce passage nous éclaire en effet sur la raison pour laquelle Valmont traite son amie différemment des autres femmes. Les défauts auxquels il fait référence s'appliquent à des femmes qui ne sont pas libertines ; en tant que libertine, la Marquise ne correspond donc pas au portrait que le Vicomte brosse ici, ce qui la distingue

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>83</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 39.

directement des femmes dont il est question. En voulant sortir de la condition dans laquelle la société met les femmes à l'époque, Merteuil parvient à s'éloigner de son stéréotype de genre et ce qui lui permet de vivre une relation avec le libertin, relation dans laquelle elle peut en plus espérer prendre le dessus à certains moments. Néanmoins, c'est également ce trait de sa personnalité qui fait qu'elle ne pourra jamais réellement être avec lui (dans les limites de ce que le statut de libertin offre comme possibilité de « couple », qui n'est évidemment pas une relation monogame classique) ou monopoliser complètement son attention. Nous allons expliquer ici pourquoi.

Nous avons vu précédemment qu'il utilisait des formulations générales pour dépeindre le caractère de Merteuil. En s'adressant directement à elle mais en se référant à toutes les femmes, il la place au même niveau que les autres. En réalité, le libertin n'hésite pas à rabaisser Merteuil à son statut de femme lorsqu'elle fait ou dit quelque chose que ne lui convient pas, comme c'était le cas dans la lettre VI. La libertine, bien qu'excellant dans son art et se distinguant clairement des « femmes à sentiments », est toujours considérée par Valmont de la même manière que les autres femmes. Elle reste prisonnière de son sexe, qui ne lui permettra jamais d'atteindre un statut plus élevé. Il nous faut, de plus, revenir sur la dynamique de défi dans laquelle se trouvent les deux comparses durant une grande partie du roman. À partir du moment où une relation sexuelle avec Merteuil est mise en jeu, la Marquise ne représente plus seulement pour Valmont une libertine qui se distingue de la masse, mais un potentiel trophée à côté duquel il ne peut pas passer. Elle devient donc une sorte de récompense dont le libertin pourra jouir, tout comme il jouit des autres femmes qu'il a pour proie. Valmont apprécie Merteuil parce qu'elle s'éloigne de son stéréotype de genre et est une libertine, mais il ne peut s'empêcher de la réduire à son sexe et de la voir comme une femme comme les autres. Enfin, dire que Valmont la considère comme les autres femmes n'est pas tout à fait correct non plus puisque la Marquise s'éloigne tout de même de son stéréotype de genre. Elle ne peut pas leurrer le libertin comme elle réussit à leurrer les non libertins qui l'entourent et même si elle parvient à feindre les qualités typiquement féminines valorisées par la société de l'époque lorsqu'elle doit cacher sa véritable identité, Valmont sait qu'elle ne les possède pas réellement et qu'elle n'agit donc pas de la bonne manière. Valmont apprécie lui aussi, tout comme les hommes non libertins, ce genre de



caractéristiques, en témoigne sa relation avec la Présidente de Tourvel. Le fait que Merteuil ne les possèdent pas représente donc un frein pour lui.

En résumer, toute l'ambiguïté qui caractérise la relation qu'ont les deux libertins réside dans le fait que Valmont considère Merteuil comme une sorte de « non-femme » lorsqu'elle parvient à endosser les qualités des libertins. Cependant, les qualités généralement masculines qu'elle possède ne font pas de la Marquise un homme aux yeux de Valmont. Il la traite toujours comme les autres femmes, et non comme son égal. Les brefs moments où le libertin réalise qu'elle est bien une femme sont ceux où elle laisse paraître des défauts qu'il considère comme typiquement féminins, donc directement opposés aux caractéristiques masculines. Comme l'explique Butler, « C'est ainsi que l'on est son genre pour autant que l'on ne soit pas du genre opposé, une formulation qui a pour condition nécessaire le genre et qui le réduit à une modalité binaire<sup>84</sup>. »

## **5. L'amour de Valmont, « homme à sentiments »**

Après nous être longuement intéressée au cas de Merteuil, et pour terminer ce chapitre, nous souhaitons revenir un instant sur un évènement qui marque un tournant dans la relation qu'entretiennent les deux libertins : le désir de vengeance de Merteuil. Nous avons évoqué qu'au début du roman, Merteuil ressentait une certaine haine envers Tourvel, ou du moins c'est ce qu'elle exprimait. Nos analyses nous ont cependant conduit à penser que c'était l'amour que le Vicomte portait à la Présidente qui engendrait cette haine, et non Tourvel elle-même, malgré les remarques qu'elle a pu faire à son sujet. En agissant comme elle le fait dans la lettre CXLV, la Marquise cherche à faire mal à en tant qu'elle est aimée par le Vicomte et au libertin lui-même. La hiérarchie imposée aux deux femmes par le Vicomte, qui priorise la dévote, est très importante pour la Marquise qui la ressent comme une trahison. Outrée d'avoir été placée en dessous de la dévote, il était crucial pour elle d'agir. Ce faisant, elle a « remporté l'avantage<sup>85</sup> ». Tout étonné qu'il est d'avoir été trahi par la Marquise, Valmont ne se rend pas compte que cette dernière l'avait mis en garde dans sa fameuse lettre LXXXI : « n'avez-vous pas dû en conclure que, née

---

<sup>84</sup> BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Op. cit., p. 92.

<sup>85</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 406.

pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ?<sup>86</sup> »

Les représailles que la Marquise inflige au Vicomte semblent à première vue contradictoires. Rappelons-le, c'est elle qui a initialement lancé la promesse à Valmont de se donner à lui s'il séduisait la Présidente. Pourquoi alors faire échouer les chances du Vicomte et s'en réjouir ? Plus qu'un simple comportement de mauvaise perdante, l'explication se trouve dans le comportement de Valmont. Selon nous, lorsque l'enjeu a été lancé par la libertine au début du roman, cette dernière commençait déjà à soupçonner le libertin de développer des sentiments pour Tourvel. Valmont niait cependant les propos de la Marquise et assurait ne vouloir retirer de cette liaison que la gloire que la conquête d'une dévote mariée lui conférerait. Il n'empêche que Valmont choisit finalement de s'intéresser plus à Tourvel qu'à Merteuil justement parce qu'elle respecte les caractéristiques de « femmes à sentiments » que la libertine ne possède pas. Nous avons expliqué précédemment que Merteuil a donc décidé, pour se mettre en valeur, de créer un défi qui la positionnerait au-dessus de la Présidente, se plaçant ainsi en trophée que Valmont voudrait à tout prix réussir à remporter. Seulement, au fil du roman, les doutes de Merteuil concernant l'amour que Valmont porte à Tourvel se transforment en certitude. En effet, comme nous l'avons vu, selon théorie de Florenne, le lettre CXXV marque un tournant pour Merteuil qui se rend pleinement compte, grâce au discours de Valmont, que ce dernier possède bien des sentiments pour la Présidente. Sa tactique ne fonctionne dès lors plus, puisque Valmont devient uniquement motivé par sa dévote et non par la relation qu'il pourrait avoir avec son ancienne amante. Il ne reste donc plus à Merteuil qu'une solution : mettre à terre son adversaire et redorer son blason. Pour ce faire, elle mobilise les connaissances qu'elle possède sur les femmes, accumulées au fil des années, et pousse le Vicomte à envoyer une lettre qui met à mal sa relation avec Mme de Tourvel.

[...] ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé, ce que je pense encore, c'est que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente ; non pas, à la vérité, de l'amour bien pur et tendre, mais de celui que vous pouvez avoir ; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agréments ou les qualités qu'elle n'a pas ; qui la place dans une classe à part, et met toutes les autres en second ordre<sup>87</sup>

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 398.

Effectivement, si Valmont éprouve de l'amour pour la Présidente, celui-ci diffère d'un amour plus classique. Il n'en est cependant pas moins inconcevable pour la Marquise puisqu'il s'agit, de toute manière, d'un écart à la norme libertine que le Vicomte devrait respecter à la lettre. Merteuil lui rappelle qu'il n'est « ni l'Amant ni l'ami d'une femme ; mais toujours son tyran ou son esclave<sup>88</sup>. » Le fait que le Vicomte se comporte comme l'esclave de Tourvel lui fait revêtir l'image, non pas d'une « femme à sentiments », mais d'un « homme à sentiments », ce que la Marquise ne peut que désapprouver. Nous pourrions émettre l'hypothèse selon laquelle, ce qui est insupportable pour Merteuil est de voir que, même en performant le genre masculin, elle sera toujours considérée comme une femme, alors que le Vicomte peut se permettre d'endosser les caractéristiques typiquement assimilées aux femmes tout en conservant son statut d'homme. Ce qui, pour Merteuil, la rabaisse au rang de « femme comme les autres », n'a aucun impact pour Valmont. Avancer cette hypothèse reviendrait cependant à avouer que, d'une certaine manière, la Marquise voudrait pouvoir posséder les caractéristiques rattachées aux femmes sans en subir les conséquences. Or, nous avons vu précédemment que ce n'était pas le cas.

Selon nous, il faut plutôt se concentrer sur le statut que la libertine aimerait acquérir, et non celui avec lequel on la force à correspondre. Ce qui déplaît réellement à Merteuil est que Valmont sort des carcans de genre. Mais pourquoi sortir des carcans de genre serait punissable pour Valmont, alors que nous venons d'expliquer que la Marquise faisait la même chose ? Le Vicomte provoque la colère de la Marquise parce qu'il pourrait simplement se contenter d'endosser des caractéristiques typiquement masculines (plus valorisées aux yeux de Merteuil), mais qu'il se borne à sortir de son carcan de genre pour rentrer dans un autre duquel la libertine tente désespérément de sortir. Valmont peut, en sa qualité d'homme, endosser des caractéristiques typiquement masculines sans pour autant connaître la fureur de ceux qui l'entourent et qui vont donc le juger : il pourrait vivre une vie dont Merteuil rêve, mais ne le fait pourtant pas et c'est ce qui énerve profondément la Marquise. De là provient toute la contrariété qu'elle éprouve lorsque le Vicomte se permet de faire des écarts, de se défaire des règles qui gouvernent leur monde libertin sans que cela n'affecte sa réputation le moins du monde.

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 398.

Finalement, les deux libertins restent un homme et une femme qui sont soumis à la même hiérarchie que les non libertins. La différence notable entre les deux personnages est que la Marquise ne peut se permettre de posséder une féminité qui diffère de ce que la société attend d'elle et que, même si elle adoptait cette fameuse féminité, elle resterait subordonnée aux hommes. Quant au Vicomte, il peut revêtir des aspects typiquement féminins sans pour autant que cela ne perturbe la hiérarchie mise en place.



## **Chapitre II : Les libertins et leurs « disciples »**

Si nous venons de voir que la relation entre la Marquise et le Vicomte est très importante pour tenter de cerner le personnage, il en existe deux autres qu'il ne faut pas négliger : celle que Merteuil entretient avec Cécile de Volanges et celle qu'elle noue avec le Chevalier Danceny. En effet, puisque la Marquise se distingue des autres femmes et des hommes, il convient d'étudier la manière dont elle se comporte avec ceux qu'elle prendra en charge durant une grande partie du roman. En nous basant sur les analyses que nous venons de faire du personnage, nous pourrions voir comment la libertine considère les jeunes gens et déterminer si nous sommes face à une relation classique entre un libertin et une victime, ou si nous pouvons déceler des éléments qui complexifient et nuancent le rapport qu'elle entretient avec eux. Il nous sera, de plus, possible de comparer ces relations et de vérifier s'il existe une différence de traitement lorsqu'il s'agit d'une fille ou d'un garçon. De cette manière, nous pourrions nous demander si la Marquise applique bien les principes qu'elle dit suivre assidument et si elle traite les deux jeunes en fonction de la manière dont elle considère les deux sexes, et dont nous venons de faire l'exposé. Toujours dans l'optique exprimée par Scott, nous pourrions étudier la hiérarchie qui se dégage de ce couple et relever les caractéristiques qui leur sont propres.

Un autre point que nous mettrons en évidence dans ce chapitre est la relation que les deux jeunes gens entretiennent avec Valmont. Il s'avère nécessaire de prendre en compte ces relations pour comprendre celles que Danceny et Cécile ont chacun de leur côté avec Merteuil. En effet, les deux libertins « s'échangent » leurs disciples à un certain moment. Un moment qui correspond (nous le verrons) à un changement de la représentation que les libertins ont de leurs victimes. Commenter les liens entre le Vicomte et les deux jeunes amoureux permettra également de nourrir notre analyse précédente sur la relation que ce dernier a avec la Marquise. Ce chapitre ne se structurera cependant pas de la même manière que le précédent. Parce que la relation que Merteuil, et Valmont dans une moindre mesure, entretiennent avec les deux adolescents évolue de manière graduelle au fil du roman, nos analyses présenteront un ordre plus chronologique, qui prendra tout de même en compte et mettra en avant les éléments particuliers qui caractérisent cette relation. Nous nous pencherons donc sur les liens qui unissent Merteuil à Cécile durant toute l'intrigue, avant de reprendre depuis le début avec Danceny.

## 1. Cécile et les libertins

### 1.1. Amour et désamour d'une potentielle libertine

Dès le début du roman, Cécile apparaît aux yeux de Merteuil comme un merveilleux outil pour mener à bien sa vengeance contre Gercourt. Elle se rapproche donc de la jeune fille dans le but de la manipuler et de la faire tomber dans les bras de Danceny afin qu'elle ne soit plus pure pour son mariage. Grâce à la correspondance que les deux femmes entretiennent et aux rares entrevues qu'elles arrivent à avoir seule, la libertine lui fournit de nombreux conseils sur la manière de se tenir et d'agir, sous prétexte de parfaire son éducation en société. Nous remarquons que l'attitude que la Marquise adopte envers Cécile est d'abord, même si on ne peut aller jusqu'à la qualifier de bienveillante, assez flatteuse. Selon nous, ces flatteries sont dues à un certain attachement qu'elle a pour Cécile. Se mêle évidemment à cette affection timide l'enthousiasme que la libertine éprouve en découvrant celle qu'elle compte transformer en outil de vengeance. L'article de John Pappas, « Le Moralisme des Liaisons dangereuses »<sup>89</sup>, nous permet néanmoins de mettre en avant un aspect de Merteuil qu'il décrit comme ayant souvent été mis de côté par la critique : sa sensibilité. En effet, il écrit qu'« On a trop souvent insisté sur le côté cérébral de la Marquise, oubliant qu'elle avoue elle-même une sensibilité dont elle se défie et qu'elle avait résolu de cacher dès son mariage afin de se montrer impassible (LXXXI)<sup>90</sup>. » Pour prouver que cette sensibilité se laisse percevoir dans les agissements de la Marquise, Pappas reprend la relation qu'elle entretient avec Valmont et qui, selon lui, reflète bien ce trait de caractère même si « dans sa propre vie elle cherche à étouffer ce sentiment dangereux craignant d'en devenir victime en y cédant<sup>91</sup>. » Si Merteuil se comporte de cette manière avec Valmont, il n'y aurait pas de raison pour laquelle ce trait de caractère réprimé ne referait pas surface avec des personnes comme Mlle de Volanges par exemple. D'autant plus que la libertine ne complimente pas Cécile directement, mais parle de son engouement à quelqu'un en qui elle a alors entièrement confiance.

Lorsqu'elle la décrit à Valmont dans le but que celui-ci la charme, elle vante sa beauté et la fraîcheur que lui confère son jeune âge. Cette dernière est néanmoins

---

<sup>89</sup> PAPPAS, John, « Le moralisme des Liaisons dangereuses », in *Dix-huitième Siècle*, n°2, 1970, pp. 265 à 296.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 274.

inexpérimentée et se comporte de manière gauche en société. La jeune fille se rend compte elle-même de la maladresse dont elle fait preuve dans la première lettre qu'elle envoie à sa première confidente, son amie de couvent Sophie : « Comme tu vas te moquer de la pauvre Cécile<sup>92</sup> ! » L'adolescente s'adresse à son amie avec un ton léger et guilleret qui démontre toute la niaiserie dont elle fait preuve à son entrée dans le monde. Les premières lettres qu'elle envoie à Sophie sont d'ailleurs presque entièrement consacrées au récit des maladresses dont elle fait preuve. Ces quelques missives suffisent à caractériser le personnage et nous prenons rapidement conscience du fait que son comportement est idéal pour Merteuil qui va pouvoir la manipuler avec la plus grande des facilités. Cécile possède néanmoins certaines caractéristiques qui laissent penser à la Marquise qu'elle pourrait avoir plus à offrir à l'avenir : « un certain regard langoureux qui promet beaucoup en vérité<sup>93</sup> ». Ce détail n'est pas anodin ; il fait en effet référence au paraître physique si importante pour Merteuil. Ce trait est exposé comme une qualité qui pourrait s'avérer utile à Cécile en tant que libertine. Un coup d'œil suffit à la Marquise pour cerner la jeune fille et comprendre que, malgré sa gaucherie, elle pourrait peut-être un jour faire partie du même monde qu'elle. Elle n'en est cependant pas encore à vouloir la prendre sous son aile et essaie simplement de convaincre son ami en lui vantant ses charmes.

Mlle de Volanges est convaincue que l'attitude de Merteuil envers elle relève de l'amitié et elle la considère, avec Danceny, comme la seule personne aimable. La place que la Marquise occupe dans la vie de Cécile devient marquante presque instantanément et elle se réjouit de cet amour qu'elle pense recevoir d'elle (« C'est qu'elle m'aime tant<sup>94</sup> ! »). Dans la lettre XIV, elle explique à Sophie à quel point le fait de ne pas pouvoir se rendre à l'Opéra avec la Marquise représente une grande peine pour elle. Elle devait, à la place, rester au chevet de sa mère malade. Elle décrit la situation dans laquelle elle se trouve comme ceci : « Je ne sais pas très bien ce que c'était. Je devais aller à l'Opéra avec Mme de Merteuil ; le Chevalier Danceny devait y être aussi. Tu sais bien que ce sont les deux personnes que j'aime le mieux<sup>95</sup>. » Elle-même se retrouve désarçonnée par les sentiments qu'elle éprouve pour la libertine qu'elle connaît depuis seulement une dizaine

---

<sup>92</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 32.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>95</sup> *Ibid.*



de jours. Certes, ne pas pouvoir voir le Chevalier Danceny est aussi une des causes de ce chagrin, mais notons qu'elle cite en premier lieu le nom de la Marquise, mettant ainsi l'emphasis sur elle. De la même manière, c'est essentiellement de l'arrivée de Merteuil plus tard dans la journée dont la jeune fille se réjouit, alors même qu'elle vient accompagnée du Chevalier. Songeant à cette soirée, elle ressent l'envie de prendre soin de sa toilette et se rappelle une réflexion prononcée par Mère Perpétue : « on devient coquette dès qu'on est dans le monde<sup>96</sup>. » C'est pourtant dans le but d'imiter Merteuil, peut-être encore inconsciemment, que l'adolescente fait tant d'effort pour soigner sa toilette ; elle prend la libertine comme un exemple de beauté qu'elle n'atteint pas encore, dont le rouge attire le regard de tous les hommes.

Si la naïveté de Cécile est un atout pour qui voudrait la manipuler, l'amour qu'elle commence à ressentir pour Danceny représente le prétexte parfait pour que Merteuil se rapproche d'elle. Cet amour, tout comme celui que la jeune fille porte à la Marquise, est presque instantané. Le Chevalier, qui lui apprend à jouer de la harpe, est décrit comme une personne dotée d'une grande amabilité dont les beaux traits rivalisent avec cette dernière. Ce qui lui donne son charme est la douceur qu'il possède. Cette première description est bien loin de correspondre à l'image de ce que doit être un homme véhiculée par Valmont : un séducteur qui se doit de conquérir les femmes. Danceny a un côté charmant que Valmont possède également. Cependant, l'image que les deux hommes renvoient n'est pas la même : Valmont utilise consciemment son charme pour séduire, alors que le caractère de Danceny est naturel et spontané. Le jeune homme affiche en réalité une image plus typiquement féminine qui ferait de lui le pendant masculin des « femmes à sentiments » dépeintes par la Marquise. Cet aspect sera développé dans la deuxième partie de ce chapitre, lorsque nous nous pencherons sur la relation entre le jeune homme et Merteuil. Les sentiments que lui porte le Chevalier troublent l'adolescente qui se met dans tous ses états après avoir simplement reçu une lettre de sa part. Cécile se rend compte des ennuis qu'elle pourrait avoir en répondant à Danceny et décide donc de s'abstenir. Elle ne le fait néanmoins pas de manière machinale et réfléchit au comportement contradictoire qu'elle adopte :

On nous recommande tant d'avoir bon cœur ! et puis on nous défend de suivre ce qu'il inspire, quand c'est pour un homme. Ça n'est pas juste non plus.

---

<sup>96</sup> *Ibid.*

Est-ce qu'un homme n'est pas notre prochain comme une femme, et encore plus ? car enfin n'a-t-on pas son père comme sa mère, son frère comme sa sœur ? il reste toujours le mari de plus<sup>97</sup>.

La jeune fille réalise, comme Merteuil quelques années auparavant, que certains principes qui lui sont dictés ne font pas sens. Dans cet extrait, elle se distingue des « femmes à sentiments » dépeintes par la Marquise, ce qui lui confère un atout supplémentaire qui ne serait pas sans déplaire à la libertine. Cette dernière ne sait évidemment pas que Cécile se fait ce genre de réflexions, mais le lecteur, au courant, ne peut voir là qu'une preuve du fait que l'adolescente pourrait devenir une disciple potentielle de Merteuil. Dans l'article déjà cité, Pappas fait le lien entre les réflexions de la jeune fille et la Marquise. Cependant, il fait la remarque suivante :

Cécile constate elle aussi qu'il y a un décalage entre ce qu'on lui a appris et ce que font les gens : "J'ai entendu Maman elle-même dire que Madame D... aimait M. M... et elle n'en parlait pas comme d'une chose qui serait mal" (XXVII). Mais elle n'a ni l'intelligence ni la volonté de la Marquise qui, en observant attentivement cette société hypocrite, s'est assuré « de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser et de ce qu'il fallait paraître » (LXXXI)<sup>98</sup>.

La peur reprend bien vite le dessus et la préoccupation principale de la jeune fille est avant toute chose de ne pas mal agir. L'inquiétude qu'elle ressent n'est pas similaire à celle qui traverse la libertine tout au long du roman, et qui consiste à soigner son apparence, mais concerne le jeune homme qu'elle convoite et auprès duquel elle ne voudrait pas avoir une image négative. Elle privilégie le bien-être de Danceny, à l'inverse de la Marquise qui n'a que faire des sentiments éprouvés par ses amants. La jeune fille ne semble cependant pas très bien comprendre pourquoi elle agit de la sorte et écrit, dans une lettre adressée à Sophie, qu'elle n'a pas réellement d'emprise sur ce qui se passe. Elle affirme même à son amie que rien n'est sa faute et que c'est Danceny qui la contraint à répondre à toutes ses lettres. À première vue, ce type de remarques semble confirmer ce que nous disions plus tôt sur la jeune fille: le refus d'endosser une quelconque faute serait le reflet du manque de maturité dont elle fait preuve. Pourtant, il nous est possible de trouver d'autres facteurs qui pourraient expliquer son comportement. Le premier

---

<sup>97</sup> *Ibid.* p. 63.

<sup>98</sup> PAPPAS, John, « Le moralisme des Liaisons dangereuses », *Op. cit.*, p. 272.

concerne directement le caractère de Danceny. Certes, le jeune homme se montre sentimental et fait les louanges de Cécile, mais derrière cette apparente douceur se cache un ordre qui ne laisse effectivement à l'adolescente pas d'autre choix que de lui répondre. Il considère les charmes de Cécile comme seuls responsables des sentiments qu'il éprouve et se dédouane totalement : « Eh ! pourquoi vous fâchez-vous d'un sentiment que vous avez fait naître<sup>99</sup> ? » L'adolescente, par sa simple présence, est la cause de tous les maux qui le bouleversent et sera responsable du malheureux sort qui l'attend si elle ne cède pas à sa requête : « Soyez donc l'arbitre de ma destinée. Par vous je vais être éternellement heureux ou malheureux. En quelles mains plus chères puis-je remettre un intérêt plus grand<sup>100</sup> ? ».

La seconde explication concerne une dimension importante du personnage de Cécile lui-même. Comme nous l'avons vu précédemment, la jeune fille sort à peine du couvent et découvre le monde qui l'entoure au fur et à mesure qu'elle vit de nouvelles expériences. Néanmoins, il serait normal que la jeune fille subisse forcément l'influence de la société dans laquelle elle évolue, société remplie de principes régissant l'éducation des jeunes filles. Quand elle dit à son amie qu'elle agit parfois d'une certaine manière sans en comprendre réellement la cause, il se pourrait donc que ce soit ce conditionnement insidieux qui agisse sur elle. Ses réactions, la manière dont elle gère ses relations avec les autres, ce qu'elle écrit dans ses lettres, en sont pour nous des indices. Pour étayer cette théorie, nous nous baserons, durant tout ce chapitre, sur un ouvrage que nous avons déjà utilisé et qui représente une des références en termes d'éducation au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'*Émile* de Rousseau. Il nous semble en effet intéressant de nous pencher sur le cinquième livre de son œuvre, dans lequel le philosophe expose ce qui, selon lui, devrait constituer l'éducation des femmes. Ce faisant, il nous sera permis de comprendre en quoi les enseignements préconisés pour les jeunes filles à l'époque ont pu impacter Cécile de Volanges et ainsi voir si elle respecte ou non les rôles genrés de l'époque. Les passages les plus intéressants pour notre travail se trouvent dans les premières pages du chapitre, alors que Rousseau explique en quoi la différence d'éducation entre les hommes et les femmes est importante. En effet, les hommes et les femmes possèdent un rôle qu'il leur faut remplir à cause de leur sexe :

---

<sup>99</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 64.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 65.

Sophie doit être femme comme Émile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espèce et de son sexe pour remplir sa place dans l'ordre physique et moral<sup>101</sup>.

Force est de constater que ce que Rousseau décrit en utilisant le mot « sexe » n'est autre chose que les rôles genrés qu'il assigne aux hommes et aux femmes. Sa remarque ne nous surprend d'ailleurs pas, puisque nous avons vu dans le premier chapitre que les hommes et les femmes, à l'époque, n'avaient pas la même valeur et ne remplissaient pas les mêmes rôles. Il est néanmoins important de mentionner le fait que cette remarque ouvre le livre, comme pour souligner directement l'importance de cette dichotomie et la place prépondérante qu'elle occupera dans ses théories. En témoignent les premières pages du chapitre, uniquement dédiées à expliquer ce qu'il a de commun, mais surtout de différent entre les hommes et les femmes : les deux sexes sont à considérer comme deux ensembles séparés qui ne sont pas soumis aux mêmes règles. Rousseau précise que ce « double point de vue » implique une série d'oppositions que le philosophe qualifie de merveilleuses<sup>102</sup>.

Face à la situation, à priori sans issue, dans laquelle se trouve Cécile, la seule personne capable de l'aider est Merteuil. Elle est persuadée qu'en lui racontant cette histoire, elle sera débarrassée de toute honte et qu'il faudra par la suite faire exactement ce qu'elle lui conseillera. La Marquise se fait donc amie, confidente mais aussi modèle à suivre et à écouter avec soin. La jeune fille doit néanmoins décider seule de ce qu'elle doit faire, puisqu'elle ne peut avertir la Marquise de sa situation ; elle répond donc à la lettre du Chevalier, poussée par l'envie de lui épargner un quelconque chagrin. Elle se montre tout de même prudente et demande au Chevalier de ne pas ébruiter cette affaire car cela pourrait lui causer du tort (« J'espère surtout que vous ne direz à personne que je vous ai écrit ; parce que sûrement on m'en blâmerait<sup>103</sup>. ») tout en craignant que Danceny ait une mauvaise image d'elle justement parce qu'elle a répondu à sa missive. Cécile se retrouve donc coincée entre deux contraintes, répondre à Danceny pour qu'il ne soit pas triste ou ne pas lui répondre pour conserver son image, toutes deux issues d'une même cause : le regard négatif que l'on pourrait poser sur elle. Cette histoire, et toute l'inquiétude qu'elle provoque chez Cécile, montre une nouvelle fois que la jeune fille

---

<sup>101</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Op. cit., p. 515.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 516.

<sup>103</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 68.

apprend un peu sur le tas quelle doit être sa place dans la société. Barbara Bonte souligne d'ailleurs dans son mémoire, *L'émancipation de la femme au cours de la Révolution française*<sup>104</sup>, que l'éducation des jeunes filles fait défaut à l'époque, « Après l'éducation conventuelle, la plupart des jeunes filles sont abandonnées à leur sort à l'introduction aux salons mondains<sup>105</sup>. » Ce que Bonte met ici en évidence c'est toute la contradiction de cette société, qui éduque moins les femmes, mais attend d'elle plus de choses. En effet, l'image qu'elles doivent renvoyer se doit d'être irréprochable, ce que nous avons déjà évoqué lorsque nous nous sommes intéressée à la Marquise de Merteuil. Bien que les hommes reçoivent une éducation plus poussée que celle des femmes (notamment au niveau scolaire), ils ne sont néanmoins pas autant observés par la société. Pire, ils se permettent même de juger les agissements des femmes. Le cas de Prévain en est un parfait exemple : alors que sa réputation n'échappe à personne et que des histoires circulent à son sujet (lettre LXXIX), il se permet de critiquer ouvertement la Marquise lors de dîners mondains. Un comportement en accord avec les mœurs de l'époque puisque, toujours dans son *Émile*, Rousseau notait que les femmes devaient apporter plus de soin à leur apparence, parce qu'elles étaient plus susceptibles d'être jugées :

De ces principes dérive avec la différence morale des sexes un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela<sup>106</sup>.

Le philosophe parle même d'un assujettissement des femmes face à ce regard critique que peuvent leur porter les hommes :

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugements des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugements<sup>107</sup>.

---

<sup>104</sup> BONTE, Barbara, *L'émancipation de la femme au cours de la Révolution française*, Université de Gand, 2015, 75 p.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>106</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, *Op. cit.*, pp. 521 à 522.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 534.

Rousseau observait déjà la contradiction mentionnée par Bonte. En effet, s'il est conscient que les femmes sont beaucoup plus soumises à l'opinion publique que les hommes, il est également conscient qu'il existe de vraies lacunes dans l'éducation des jeunes filles. À propos de la nécessité d'instruire les filles, il note :

S'ensuit-il qu'elle doive être élevée dans l'ignorance de toute chose, et bornée aux seules fonctions du ménage ? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne ? Se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société ? Pour mieux l'asservir l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connaître ? En fera-t-il un véritable automate ? Non, sans doute ; ainsi ne l'a pas dit la nature, qui donne aux femmes un esprit si agréable et si délié ; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connaissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure ; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque et pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir<sup>108</sup>.

Même si cet extrait, en le considérant avec notre regard contemporain, ne nous semble pas des plus féministes, il faut le considérer comme faisant partie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour l'époque, les dires de Rousseau représentent tout de même une véritable avancée et semblent, par rapport à l'éducation que reçoit Cécile dans le roman (ou plutôt celle qu'elle ne reçoit pas), assez émancipateurs. La jeune fille déclare : « Maman m'a consultée sur tout ; elle me traite beaucoup moins en pensionnaire que par le passé », en faisant référence aux dispositifs mis en place pour l'accommoder à une vie hors du Couvent comme une femme de chambre ou un cabinet. Néanmoins, pour ce qui est de connaître ne fut-ce que les plans que sa mère a en tête pour elle, Cécile se retrouve dans une ignorance totale. Ignorance qui marque même le début de ses premières lettres dans lesquelles elle écrit « je ne sais encore rien, ma bonne amie<sup>109</sup> » ou encore « Si je ne t'ai rien dit au sujet de mon mariage, c'est que je ne suis pas plus instruite que le premier jour<sup>110</sup>. » Certes, cela ne concerne que son mariage et non son éducation. Cependant, ses manières maladroitement et la façon constante qu'elle a de s'interroger sur ce qu'elle doit faire nous laissent penser qu'il n'y a pas que sur la question matrimoniale qu'elle n'est pas au courant de beaucoup de choses.

---

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 525.

<sup>109</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 35.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 45.

La passion que Merteuil éprouve pour la jeune fille va grandissante au fur et à mesure de leurs rencontres : « Je raffole de cet enfant : c'est une vraie passion. Ou je me trompe, ou elle deviendra une de nos femmes les plus à la mode<sup>111</sup>. » Elle souhaiterait éduquer Cécile et hésite à en faire son élève, mais elle ne peut se permettre de se compromettre si rapidement en affichant son visage de libertine à la jeune fille. Elle n'en est donc pas encore à la former, mais continue à la guider dans la mauvaise direction pour mener à bien sa vengeance. L'histoire que la jeune fille partage avec Danceny est un prétexte parfait pour agir en ce sens. La Marquise, ayant déjà obtenu la confiance totale de Cécile (nous l'avons vu plus haut), peut désormais se permettre de lui prodiguer les conseils les plus malhonnêtes. Surtout que l'adolescente, qui voit en elle plus qu'une confidente mais un véritable modèle, lui pose directement le genre de questions qui permettront à la Marquise de la berner. En effet, dans la lettre XXVII où elle lui confie la correspondance secrète qu'elle entretient avec Danceny, elle lui demande si « ce serait bien mal de lui répondre de temps en temps<sup>112</sup> ? » avant de lui poser des questions qui dépassent le cadre des ennuis qu'elle rencontre à ce moment dans sa relation avec Danceny :

Pendant que j'y suis, Madame, permettez-moi de vous faire encore une question : on m'a bien dit que c'était mal d'aimer quelqu'un ; mais pourquoi cela ? Ce qui me fait vous le demander, c'est que le Chevalier Danceny prétend que ce n'est pas mal du tout, et que presque tout le monde aime ; si cela était, je ne vois pas pourquoi je serais la seule à m'en empêcher ; ou bien est-ce que ce n'est un mal que pour les demoiselles<sup>113</sup> ?

À ce propos, nous ne saurons pas ce que lui a répondu la Marquise puisque nous n'avons écho de cette affaire que via une lettre que Cécile envoie à Sophie. Malgré tout, sur ce qui est de répondre à Danceny, il n'est pas étonnant de voir qu'elle lui a donné son feu vert. Nous apprenons également qu'elle lui a donné quelques livres pour parfaire son éducation et améliorer ses compétences à l'écrit. Nous ne savons pas exactement de quels livres il s'agit, mais nous devinons aisément le genre que cela peut-être lorsque Cécile écrit à son amie qu'elle ne peut montrer ces écrits à sa mère « parce que ça aurait l'air de trouver qu'elle a trop négligé mon éducation, et ça pourrait la fâcher. Oh ! je ne lui dirai

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>113</sup> *Ibid.*

rien<sup>114</sup> ! » Ce faisant, la libertine fournit à l'adolescente un complément d'informations qu'il lui serait peut-être difficile de donner en personne. Cependant, il est intéressant de noter que ces informations supplémentaires ne serviront pas directement à manipuler la jeune fille pour qu'elle se rapproche du Chevalier. En effet, cette dernière suit aveuglément les conseils que lui donne son modèle mais n'agit jamais de sa propre volonté. Nous pourrions justifier cela en disant que, en faisant parvenir des livres qui viendraient, sans qu'elle ne le sache, pervertir la jeune fille, elle serait dès lors plus apte à ne pas se comporter comme la société le voudrait mais comme Merteuil le lui conseille. Si cette hypothèse est pertinente, nous voyons également dans cet acte une manière pour la Marquise d'instruire l'adolescente en vue de potentiellement en faire une élève et non plus une victime. Rappelons-le, c'est par les livres que la libertine a pu parfaire tout son savoir : « il me restait bien quelques observations à faire. Je les fortifiai par la lecture<sup>115</sup>. » Un des extraits les plus intéressants à propos de l'ambition que Merteuil nourrit pour la jeune fille est sans doute celui que l'on retrouve dans la lettre XXXVIII. Dans cette dernière, elle tient Valmont au courant de l'avancée de son plan et en profite pour dépeindre, une nouvelle fois, les qualités que possède Cécile. Lorsque l'on compare l'évolution des descriptions que la libertine fait de la jeune fille, nous remarquons que ces dernières se font de plus en plus longues, détaillées et prennent une tournure que nous pourrions presque qualifier de sentimentale. Voyons ce que la libertine a à dire de sa victime dans un extrait, certes un peu long, mais indispensable pour comprendre les nuances que prend l'image que Merteuil se fait de Cécile et de la relation qu'elles entretiennent :

Savez-vous que vous avez perdu plus que vous ne le croyez, à ne pas vous charger de cet enfant ? elle est vraiment délicieuse ! cela n'a ni caractère ni principe ; jugez combien sa société sera douce et facile. Je ne crois pas qu'elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l'on peut parler ainsi, qui quelquefois m'étonne moi-même, et qui réussira d'autant mieux, que sa figure offre l'image de la candeur et de l'ingénuité. Elle est naturellement très caressante, et je m'en amuse quelques fois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable ; elle est alors d'autant plus plaisante, qu'elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle désire tant savoir. Il lui prend

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 220.



des impatiences tout à fait drôles ; elle rit, elle se dépîte, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante. En vérité, je suis presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé<sup>116</sup>.

La première chose que nous constatons dans cette description est que la Marquise emploie un lexique qui dénote le charme inconscient que possède la jeune fille. *Délicieuse, caressante, plaisante, réellement séduisante* nous font comprendre que Cécile n'est pas seulement attirante pour la gent masculine, mais également pour Merteuil elle-même. D'ailleurs la dernière phrase le confirme : elle deviendrait presque jalouse de ne pas être celle à qui ces charmes sont dédiés. À cela s'ajoute des reproches qui ne le sont pas vraiment en réalité. Nous pourrions croire que, lorsque Merteuil mentionne son manque de caractère, d'esprit et de finesse, sa tête qui se monte très facilement et toute son ignorance, elle ne fait qu'énumérer des défauts. Or, nous pensons que ce sont là des atouts qui pourraient lui permettre de réussir dans le monde, plus que des reproches. Ces qualités naissantes nécessitent néanmoins encore l'éducation particulière que Merteuil compte lui donner. Notons d'ailleurs qu'une qualité suit chacun de ces défauts, comme s'ils étaient une condition nécessaire à la formation de la jeune fille et aux atouts qu'elle possèdera donc. Les failles que Cécile a, loin d'être un fardeau à sa formation, lui permettront d'acquérir des qualités très appréciées des libertins. Sa société douce et facile, les sensations les plus vives qu'elle inspire et sa fausseté naturelle qui s'accompagne de l'image de la candeur et de l'ingénuité lui seront bien utiles pour arborer un paraître moral impeccable aux yeux de la société tout en étant libertine dans le privé. De plus, la petite se montre extrêmement curieuse et demande à Merteuil de l'instruire des choses du sexe, comme Merteuil l'explique en mimant les propos pudiques que tient la jeune fille : « elle ne sait rien, absolument rien, de ce qu'elle désire tant savoir <sup>117</sup>. » Cet aspect de sa personnalité est ce qui avait permis à Merteuil, en son temps, de s'éloigner de la condition des femmes ordinaires. C'est donc une caractéristique qui lui permettra de lui inculquer les préceptes qu'elle s'est façonnée dans sa vie avec beaucoup de facilités. Nous voyons donc ressortir de cet extrait une description charmante de la jeune fille qui ne sert pas seulement à expliquer à Valmont en quoi elle est une parfaite victime, mais en quoi elle est un matériau idéal que la libertine pourra modeler à son image. Les descriptions qu'elle

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, pp. 109 à 110.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 109.

fait évoluent donc de l'excitation de pouvoir mener à bien son plan, à l'excitation de pouvoir tirer de cette jeune fille plus que ce qu'elle ne pensait au départ. Si la Marquise dépeint Cécile de cette manière à Valmont, l'attitude qu'elle a envers elle ne change pas véritablement. En effet, elle explique par la suite comment elle a réussi à manipuler l'adolescente pour qu'elle se comporte de manière déplacée (sans le savoir évidemment) avec le Chevalier. Elle continue d'ailleurs de lui prodiguer des conseils qui ne sont pas conformes avec des actions de libertins et qui viennent donc s'opposer à l'éducation plus libertine qu'elle ne peut alors donner à la jeune fille de peur, à nouveau, de se compromettre trop tôt auprès d'elle : « Je l'ai pourtant beaucoup prêché sur la fidélité conjugale ; rien n'égale ma sévérité sur ce point. Par là, d'une part, je rétablis auprès d'elle ma réputation de vertu, que trop de condescendance pourrait détruire [...] »<sup>118</sup>.

Dans la lettre suivante que Merteuil envoie à Valmont, on constate que le discours qu'elle tient à propos de la jeune fille a changé. Il n'est plus question de faire ses louanges, mais de montrer à quel point son dernier comportement l'exaspère. L'adolescente, prise de remords à l'idée de correspondre avec Danceny, lui a écrit une lettre dans laquelle elle lui explique pourquoi cette affaire ne peut pas durer plus longtemps. Lorsque la Marquise en parle au Vicomte, on constate que son ton est moins cajoleur et beaucoup plus sec. Il est vrai qu'elle était déjà énervée par les agissements de Valmont qui l'ont obligée à faire plus d'efforts auprès des vieilles dames du salon dans lequel elle s'est rendue : « Il m'a fallu leur faire des cajoleries toute la soirée pour les apaiser : car il ne faut pas fâcher les vieilles femmes : ce sont elles qui font la réputation des jeunes »<sup>119</sup>. Nous décelons pourtant bien, au-delà de cet énervement contre Valmont, un agacement purement dirigé vers Cécile car celle-ci *a été à confesse*. Nous nous rendons compte que la manière qu'elle a de la nommer diffère et que la Marquise la qualifie plusieurs fois dans cette lettre de « petite fille » comme si le comportement naïf qu'elle a pu avoir auparavant n'était plus du tout synonyme de potentielle élève, mais de gaucherie insupportable. En réalité, c'est la première fois que Cécile agit sans avoir au préalable obtenu l'accord de Merteuil depuis qu'elle est devenue sa confidente et cette dernière n'a pas semblé aimer cette prise de liberté. D'ailleurs, parce qu'elle a vu ses plans changer brutalement, la libertine ne manque pas de se venger à sa façon en élevant quelques doutes dans la tête de Cécile en

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 139.

ce qui concerne la discrétion des confesseurs. Elle explique à Valmont : « je vous assure qu'elle paie à présent la peur qu'elle m'a faite, par celle qu'elle a que le sien n'aille tout dire à sa mère<sup>120</sup>. »

Cet évènement ne signe cependant pas encore un changement d'attitude complet, vis-à-vis de Cécile, un désintérêt pour sa personne. En effet, après avoir réparé la bêtise de sa pupille, la marquise se plaint de Danceny. Nous y reviendrons plus tard lorsque nous verrons plus en détail la relation qu'elle entretient avec le Chevalier. Il est de nouveau question pour la Marquise de faire les louanges de l'adolescente et de redonner non plus le rôle de libertine préparant sa vengeance, mais celui de mentor. Nous remarquons même dans l'extrait suivant que Merteuil aimerait que sa relation avec Cécile évolue et atteigne un nouveau stade : celui de véritable amie, celui de confidente. Dans le chapitre précédent, nous avons vu à quel point la confiance que se portent les personnages est essentielle et comment elle définit leurs relations. Il est également important de noter que Merteuil insiste elle-même sur la nécessité d'avoir une femme dans son entourage : nous savons en effet, grâce à nos précédentes observations, que la Marquise n'est pas contre l'idée de former une femme selon ses critères, et donc d'avoir une alliée à ses côtés. Qu'elle considère la petite Volanges pour remplir ce rôle de confidente alors même qu'elle n'est pas encore formée au libertinage atteste de toute la considération qu'elle lui porte :

Elle est vraiment aimable, cette chère petite ! Elle mériterait un autre Amant ; elle aura au moins une bonne amie, car je m'attache sincèrement à elle . Je lui ai promis de la former et je crois que je tiendrai parole. Je me suis souvent aperçue du besoin d'avoir une femme dans ma confiance, et j'aimerais mieux celle-là qu'une autre ; mais je ne puis rien en faire, tant qu'elle ne sera pas... ce qu'il faut qu'elle soit ; et c'est une raison de ne plus en vouloir à Danceny<sup>121</sup>.

Du côté de Cécile également, nous assistons, à ce stade du roman, à un changement, ou du moins une évolution. Une évolution tant dans son comportement, que dans la relation qu'elle entretient avec la Marquise. En effet, dans la lettre LV, elle raconte à Sophie que la situation avec Danceny est revenue au point de départ. Ce faisant, elle lui adresse un discours presque condescendant sur l'amour et explique à son amie pourquoi

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 147.

elle ne peut pas comprendre sa situation, elle qui n'a jamais vécu ce genre de relation : « je voudrais que tu aimasses aussi quelqu'un ; ce ne serait pas seulement pour que tu m'entendisses mieux, et que tu me grondasses moins ; car c'est aussi que tu serais plus heureuse, ou, pour mieux dire, tu commencerais seulement alors à le devenir<sup>122</sup>. » Nous constatons que l'expérience (de la vie, de la société, et donc celle qu'elle est en train de vivre avec Danceny) revêt un aspect très important pour la jeune fille. C'est à partir de cette expérience qu'elle se met à grandir, et cela se constate dans la manière qu'elle a de s'adresser à Sophie. Nous sommes loin des premières lettres où elle confessait mi-gênée mi-amusée toute son inexpérience dans le domaine mondain. Ici, Cécile parle à son amie comme si elle s'adressait à une enfant, ou du moins à quelqu'un de moins expérimentée qu'elle. Elle déclare d'ailleurs à la fin de sa lettre que l'amitié qu'elle partage avec Sophie relève d'une amitié d'enfant. La jeune fille compare les sentiments qu'elle éprouve envers son amie avec ceux qu'elle ressent pour Merteuil et Danceny, qu'elle dit être d'une tout autre nature. Comme nous l'avions expliqué précédemment dans ce chapitre, Cécile a tendance à placer la Marquise dans la même catégorie que Danceny. Ce détail est loin d'être anodin, même si elle justifie cette différence de statut par le caractère moins enfantin de leurs relations. Plus que d'évoluer elle-même, c'est donc la manière dont elle voit la libertine qui évolue. Cette dernière, qui portait déjà les casquettes d'amie, de modèle et de confidente, devient désormais l'objet d'un amour qui dépasse le simple cadre de l'amitié. De la même manière, lorsque sa mère découvre les lettres de sa correspondance avec le Chevalier Danceny (à cause de Merteuil), c'est avant tout la Marquise qu'elle souhaite prévenir (« Je ne t'écirai pas plus longuement, parce que je veux avoir le temps d'écrire à Mme de Merteuil, et aussi à Danceny<sup>123</sup> »), mettant l'emphasis sur la libertine de la même manière que ce qu'elle avait fait dans sa lettre XIV.

Cet évènement, si on peut le considérer comme une manœuvre insensée de la part de Merteuil qui est, rappelons-le, censée apprécier la jeune fille, constitue en réalité une nouvelle étape qui participe à son initiation de libertine. Même si la Marquise ne lui fait jamais part explicitement de sa volonté de faire d'elle une libertine, nous le comprenons grâce à ses métaphores ou ses tournures de phrases. Par exemple, dans cette lettre qu'elle adresse à Valmont, elle dit :

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 158.

[...] tout cela devait lui rendre le coup plus sensible, et je suis persuadée que, plus elle aura souffert, plus elle sera pressée de s'en dédommager à la première occasion. Il est bon, d'ailleurs, d'accoutumer aux grands événements quelqu'un qu'on destine aux grandes aventures<sup>124</sup>.

Au fur et à mesure que Merteuil ourdit ses machinations, elle éprouve de plus en plus de tendresse envers la jeune fille. Elle lui trouve de nouveau des qualités qui laissent présager qu'elle sera une libertine redoutable. Cécile ne le fait évidemment pas exprès, mais il ne manque à ses atouts que les enseignements de la Marquise pour que celle-ci soit fin prête. La relation entre Merteuil et Cécile est, à ce moment-là, à son comble. La Marquise trouve en la jeune fille toutes les qualités et envisage sérieusement d'en faire son élève. Cependant, c'est à partir de cet instant que ce lien va se dégrader. En effet, grâce aux manigances de Merteuil, Cécile est envoyée chez Mme de Rosemonde à la campagne, là où séjourne Valmont. L'objectif de la Marquise est clair : elle souhaiterait que le Vicomte amène la jeune fille à la débauche et à la dépravation. Si le présent chapitre s'intéresse avant tout à la relation que la libertine entretient avec les deux adolescents, il semble néanmoins important de revenir ponctuellement sur les liens que ces derniers ont avec Valmont. En effet, nous constatons que cela va directement affecter leur relation avec la Marquise. En ce qui concerne Cécile, par exemple, le changement de « mentor » qui suit son arrivée à la campagne va s'avérer être désastreux pour elle. C'est à partir de ce moment que le regard posé par Merteuil sur elle va changer et que le lien qui existe entre les deux femmes va se transformer. Comme nous venons de le mentionner, la Marquise est encore complètement sous le charme de l'adolescente, mais il convient de marquer le moment à partir duquel cela va peu à peu se transformer. Nous tenterons donc à partir de maintenant de pointer les différents éléments du comportement de la jeune fille qui pourraient déplaire à Merteuil et comprendre en quoi ils justifient ce revirement de situation.

La jeune Cécile tombe directement sous le charme de Valmont : il est adroit, complaisant, extraordinaire. L'avis qu'émet sa mère à son sujet lui importe peu puisque Danceny lui a assuré qu'elle pouvait totalement lui faire confiance. D'ailleurs, Valmont se charge de réduire l'estime que la jeune fille pouvait encore avoir pour sa mère en lui rappelant le « peu de confiance » qu'elle lui témoigne dans le but que cette dernière lui

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 162.

désobéisse et subtilise la clé de sa chambre. Pour finir de convaincre Cécile, le libertin lui rappelle que ces supercheries serviront à la rapprocher de Danceny, chose à laquelle elle ne peut résister. Valmont est bien conscient de l'influence qu'a le jeune garçon sur elle et n'hésite pas à s'en servir pour arriver à ses fins. Lorsque Cécile refuse de lui donner un peu d'amour en échange de tout ce qu'il fait pour son couple, le Vicomte écrit directement à Danceny pour qu'il la fasse changer d'avis. La jeune fille, prête à tout pour satisfaire l'homme qu'elle aime, ne peut lui résister. C'est parce qu'il lui écrit qu'elle est la seule dépositaire de son bonheur qu'elle cède à ses demandes. : « puisque tout le monde le veut, il faut bien que j'y consente aussi<sup>125</sup>. » Selon Rousseau, la femme est faite pour plaire à l'homme : elle doit faire ce qui est en son pouvoir pour se rendre agréable auprès de lui et ne doit surtout pas le provoquer. Cécile ne se permet effectivement jamais de faire quoique ce soit qui pourrait déplaire à son amant et si ce dernier a la moindre inquiétude quant aux sentiments qu'elle lui porte, elle s'empresse de le rassurer. La jeune fille n'hésite pas à se mettre dans des situations très délicates, justement pour répondre aux attentes du Chevalier. Ce faisant, elle endosse un rôle plutôt actif dans la relation, tandis que Danceny reste passif la plupart du temps, se contentant de mettre des coups de pression réguliers à Cécile, lui intimant de faire ce qu'il lui demande. En veillant au bon déroulement de leur correspondance, la jeune fille prend complètement en charge leur relation. Or, cette dynamique ne coïncide pas avec une autre théorie de Rousseau. En effet, si la femme doit satisfaire l'homme, ce n'est pas pour autant qu'elle doit revêtir le rôle actif dans la relation. Lorsque le philosophe évoque le fait que « L'un doit être actif et fort, l'autre passif et faible ; il faut nécessairement que l'un veuille et puisse, il suffit que l'autre résiste peu<sup>126</sup> » c'est évidemment l'homme qui doit, pour lui, endosser ce premier rôle et non la femme. En ce sens, aucun des deux jeunes amoureux ne remplit le rôle qui leur est imposé par la société : « l'audace d'un sexe et la timidité de l'autre » évoqués par Rousseau semblent interchangés dans le roman. Pas totalement néanmoins puisque, si Cécile agit finalement de cette manière, c'est pour répondre aux attentes de Danceny comme elle est supposée faire.

Alors qu'il avait déjà émis un avis négatif à propos de la jeune fille à Merteuil, Valmont commence à apprécier Cécile lorsqu'elle se montre complaisante avec lui,

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 516.

lorsqu'elle ne lui oppose plus aucune résistance. Le discours qu'il tient à propos d'elle change du tout au tout, et il explique que « mieux traité par [sa] tendre Dévotion, et par conséquent moins occupé d'elle, [il avait] remarqué que la petite Volanges était en effet fort jolie<sup>127</sup> ». Cécile ne représente finalement pour le libertin qu'une proie de plus à ajouter à son palmarès et, puisqu'elle se montre de plus en plus conciliante, la conquérir ne devrait pas trop lui poser de problèmes. Le libertin est tellement sûr d'avoir réussi à séduire la jeune fille qu'il est persuadé qu'elle éprouve des sentiments pour lui, et c'est le fait qu'il la pense si sentimentale qui le fait chavirer. Tout comme le Vicomte apprécie le sentimentalisme de Tourvel, il aime se savoir aimé par une jeune fille. En effet, lorsqu'il utilise la clé nouvellement obtenue pour se rendre dans la chambre de Cécile et la violer, il décrit la scène à Merteuil en mentionnant l'amour que Cécile lui porte :

Elle avait pourtant à combattre l'amour, et l'amour soutenu par la pudeur ou la honte, et fortifié surtout par l'humeur que j'avais donnée, et dont on avait beaucoup pris. L'occasion était seule ; mais elle était là, toujours offerte, toujours présente, et l'Amour était absent<sup>128</sup>.

À la suite de cet épisode, la jeune fille s'inquiète immédiatement des répercussions que cela pourrait avoir sur sa relation avec Danceny. Elle regrette de ne pas avoir pu plus se défendre contre Valmont et est, quelque part, consciente de l'emprise que le libertin a eu sur elle. La manière dont elle réagit est néanmoins interpellante puisqu'elle écrit à Merteuil avec un certain fatalisme que « S'il est toujours aussi difficile que ça de se défendre, il faut bien y être accoutumée<sup>129</sup> ! », prouvant de cette manière que les jeunes filles sont très tôt conscientes des injustices liées à leur sexe et du peu de choses qu'elles peuvent alors faire pour y remédier. Cécile décide néanmoins d'empêcher qu'un tel événement se reproduise en fermant sa porte. En ne voulant pas se soumettre au libertin, la jeune fille ne respecte pas ce qu'on attend d'elle à l'époque. Comme l'explique Rousseau :

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ses désirs et veuille ou non les satisfaire, elle le repousse et se défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conséquent avec le même succès. Pour que l'attaquant

---

<sup>127</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 264.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 270.

soit victorieux, il faut que l'attaqué le permette ou l'ordonne ; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'agresseur d'user de force<sup>130</sup> !

Les femmes devraient donc se refuser aux hommes, ou du moins toujours le faire dans un premier temps. Ne pas se donner au Vicomte est presque fatale pour la jeune fille puisque cet épisode provoque la colère de cet homme dont les désirs ne sont pas satisfaits. Le manque de docilité dont elle fait preuve n'est pas acceptable, une tendance qui se remarque d'ailleurs à travers tout le roman, dans toutes les relations qu'elle peut entretenir avec les autres personnages. Fortement agacé par le comportement de la jeune fille, et vexé qu'une femme (une enfant même) puisse lui résister, Valmont la considère à nouveau comme ridicule et enfantine.

Le Vicomte n'est d'ailleurs pas le seul à être énervé puisque la Marquise, quand elle apprend ce que Cécile a fait, lui adresse des mots durs. Elle n'hésite pas à railler sa « pupille » dans un discours qui nous laisse apercevoir une Merteuil qui perd pied, qui se fait beaucoup moins subtile qu'auparavant. Cela se constate dans les propos qu'elle tient à la jeune fille et qui sont contradictoires avec ceux qu'elle a pu lui tenir auparavant : alors qu'elle lui expliquait qu'une fois mariée elle devrait faire une croix sur son amour pour le Chevalier, elle lui assure désormais que son mariage lui apportera plus de liberté. Merteuil lui reproche même de vouloir garder sa sagesse pour un amant qui ne sait pas en abuser, reprochant par la même occasion au Chevalier le manque d'initiative dont il fait preuve. Ce que Merteuil reproche à Cécile ce n'est pas, comme Valmont, le manque de docilité dont elle fait preuve, mais de ne pas laisser libre court à ses passions. En refusant de s'offrir une nouvelle fois au libertin, Cécile refuse de céder aux passions qui l'envahissent, qui lui donnent envie de savoir tant de choses sur les relations sexuelles et qui rendaient Merteuil si fière d'elle. Le discours moralisateur que lui tient la Marquise ne sert pas simplement à culpabiliser la jeune fille pour que son plan puisse continuer sans encombre, elle est réellement déçue de son comportement alors qu'elle commençait à vouloir faire de Cécile une libertine. La Marquise lui rappelle par la même occasion de soigner le style enfantin avec lequel elle dit tout ce qu'elle pense, une manière d'écrire qui n'est pas sans rappeler la rhétorique utilisée par les non libertins, et que l'on peut donc rapprocher d'un certain sentimentalisme. Tout chez la jeune fille déçoit désormais Merteuil. Sa manière de penser, d'agir et d'écrire ne sont plus conformes à l'image d'une

---

<sup>130</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Op. cit., p. 518.



potentielle future libertine et la Marquise abandonne l'idée de conduire Cécile vers cette voie. Lorsqu'elle partage sa déception à Valmont, elle lui explique clairement ce qui l'a déçu dans le comportement de Cécile et pourquoi elle ne voit plus en elle quelqu'un qui serait digne de prendre sa relève :

Je me désintéresse entièrement sur son compte. J'avais eu quelque envie d'en faire au moins une intrigante subalterne, et de la prendre pour jouer *les seconds* sous moi ; mais je vois qu'il n'y a pas d'étoffe ; elle a une sottise ingénuité qui n'a pas cédé même au spécifique que vous avez employé, lequel pourtant n'en manque guère ; et c'est selon moi, la maladie la plus dangereuse que femme puisse avoir. Elle dénote, surtout, une faiblesse de caractère presque toujours incurable et qui s'oppose à tout ; de sorte que, tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue, nous n'en ferions qu'une femme facile. Or, je ne connais rien de si plat que cette facilité de bêtise, qui se rend sans savoir ni comment ni pourquoi, uniquement parce qu'on l'attaque et qu'elle ne sait pas résister. Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir<sup>131</sup>.

Cet extrait est très important pour notre analyse puisqu'il nous permet de comprendre ce qui, aux yeux de Merteuil, compte réellement pour une future libertine et pourquoi elle se désintéresse de Cécile, alors que Valmont lui porte justement de plus en plus d'intérêt. Le plus important aux yeux de Merteuil, la qualité principale que devrait posséder une future libertine, est la passion qu'elle devrait ressentir. Cécile en possède, la Marquise le reconnaît, et cela la mènera à explorer les terrains inconnus du sexe, mais cela n'est pas suffisant. En effet, si la jeune fille se laisse aller à ses passions, ce sera uniquement pour satisfaire à la demande des hommes et non pour satisfaire ses propres plaisirs. Ce comportement est à l'opposé de celui de Merteuil qui initie les relations, ou en prend les rênes. En réalité, en se laissant aller au sentimentalisme, Cécile se rapproche de plus en plus des « femmes à sentiments » et se comporte comme l'attend la société. Elle performe de plus en plus le genre féminin, ce que la Marquise ne peut évidemment pas tolérer. Tous les espoirs qu'elle avait placés dans la jeune fille, tous les efforts qu'elle avait faits pour la guider n'auront servi à rien puisque la petite ne veut que le bonheur de son amant. Nous avons, de plus, relevé dans le chapitre précédent qu'il ne devait pas être courant pour la libertine de rencontrer des femmes qui répondent à ses critères. Le fait

---

<sup>131</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 303.

qu'elle ait, pour une fois, rencontré quelqu'un à qui elle voulait tout enseigner, auprès de qui elle voulait se confier renforce sa déception.

Cécile est alors laissée à un autre « mentor » qui n'attend pas d'elle la même chose que la Marquise. Valmont se décrit comme le maître qui fait tout son possible pour accélérer l'éducation de son écolière dont les talents la rendent aussi savante que lui. Maintenant qu'il la possède, Valmont apprécie le caractère de la jeune fille : le « contraste entre la candeur naïve avec le langage de l'effronterie<sup>132</sup> » plait à présent énormément au Vicomte qui trouvait cela extrêmement agaçant il y a peu. Cependant, la Marquise se permet de railler Valmont parce que, s'il possède effectivement le corps de la jeune fille, il n'est pas celui qui occupe son cœur et sa tête. Merteuil ne se moque pas simplement de son ami à cause de cet espèce de défi permanent qui existe entre eux, mais aussi parce qu'elle a bien compris ce qui se tramait dans la tête de la jeune fille. En effet, tout ce à quoi pense Cécile en ayant des relations avec Valmont est de plaire encore d'avantage à Danceny grâce à ce que le libertin lui aura enseigné parce que, comme nous l'avons souligné plus tôt, c'est tout ce qu'elle désire tirer de cette relation avec le libertin. Elle laisse donc libre cours à ses passions avec le Vicomte, mais se montre toujours aussi sentimentale envers le Chevalier, et c'est précisément cela que lui reprochait la Marquise. Selon la libertine, les passions sont importantes, mais les sentiments (ou du moins le manque de sentiments) le sont d'autant plus. Valmont ne semble pas s'apercevoir que sa victoire n'est, en réalité, que partielle. Tout ce qui l'intéresse est de voir en Cécile une jeune fille douée pour le sexe grâce à lui : « et puis croyez-moi, une fois sortie de mes mains, les principes que je lui donne, ne s'en développeront pas moins ; et je prédis que la timide écolière prendra bientôt un essor propre à faire honneur à son maître<sup>133</sup>. » Alors que Merteuil était attentive aux diverses caractéristiques qui aurait pu amener Cécile à duper facilement les hommes pour satisfaire son propre plaisir, moyennant évidemment un enseignement de la part de la libertine, Valmont est uniquement séduit par sa capacité à enseigner les choses du sexe à son élève pour qu'elle puisse satisfaire son propre plaisir, et celui des autres hommes, à l'avenir.

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 317.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 329.

## 1.2.Éducation masculine pour une jeune fille

Pour clôturer cette partie dédiée à la jeune Cécile de Volanges, nous voudrions revenir un instant sur le type d'éducation que Merteuil souhaitait, lorsqu'elle avait encore de l'intérêt pour elle, donner à la jeune fille. En la faisant devenir libertine, la Marquise allait forcément lui inculquer les valeurs qu'elle considère comme essentielles. Ces valeurs, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sont généralement considérées comme masculines par la société du XVIII<sup>e</sup> et servent, avant toute chose, à procurer une certaine liberté que la condition de femme qui suit les rôles genrés ne lui aurait pas permis. Une manière de penser qui va complètement à l'encontre de ce que Rousseau préconise comme éducation pour les jeunes filles. Dans son ouvrage, il revient précisément sur la question d'élever les femmes comme on élève les hommes et il écrit ceci :

Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ! Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; et c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres [...] la femme vaut mieux comme femme et moins comme homme ; partout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage ; partout où elle veut usurper les nôtres, elle reste au-dessous de nous<sup>134</sup>.

Selon le philosophe, ce serait donc en suivant une éducation typiquement féminine que les femmes parviendraient à avoir du pouvoir sur les hommes. Si elles étaient, au contraire, éduquées comme des hommes, alors elles perdraient toute la domination qu'elles pourraient exercer. Nous pourrions nous demander qui des deux a raison : quel type d'éducation et de comportement permet aux femmes du roman d'obtenir plus de liberté ? Pour répondre à cette question, il faut que nous nous penchions sur les conséquences subies par les deux femmes pour avoir suivi un comportement plus typiquement féminin ou masculin. Cécile, au lieu de suivre les préceptes enseignés par la Marquise, finit par prioriser le bonheur de Danceny au sien, les sentiments à la passion et se montre docile envers Valmont, respectant de cette manière le comportement que l'on attendrait d'une femme à l'époque. Remplir ce rôle ne la mènera nulle part et ne lui permettra aucunement d'acquérir un quelconque pouvoir sur les hommes : la jeune fille tombe enceinte, fait une fausse couche, et décide d'elle-même de retourner au couvent

---

<sup>134</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Op. cit., p. 524.

pour expier ses péchés et s'éloigner de cette société qui n'a fait que profiter d'elle. Le résultat n'est pas plus convainquant pour Merteuil qui, ayant suivi scrupuleusement les principes qu'elle a érigés pour sa vie jusqu'à la fin du roman, finit défigurée par la vérole et méprisée de tous. Il semblerait que, quel que soit le chemin emprunté par les deux femmes, elles ne peuvent échapper à un sort peu enviable.

## **2. Danceny et les libertins**

### **2.1. Un sentimentalisme au masculin**

Si nous avons précédemment constaté que la relation entre Merteuil et Cécile commençait sur une note positive et se terminait de manière plus négative, celle qui existe entre la libertine et Danceny suit le chemin inverse. En effet, la première impression que Merteuil a du Chevalier n'est pas vraiment positive, et ce sentiment négatif ne va faire que s'intensifier jusqu'au moment où elle changera d'opinion sur lui. Dans un premier temps, la Marquise n'est pas directement confrontée à Danceny. Le jeune garçon ne fait, en premier lieu, pas partie de son plan puisqu'elle comptait sur Valmont pour charmer la jeune fille. Parce que ses plans doivent changer à cause du refus du Vicomte et que Cécile développe rapidement des sentiments pour le Chevalier, Merteuil envisage alors de l'utiliser pour exécuter son plan. C'est donc grâce aux confidences de la jeune fille qu'elle entend parler de Danceny, même si elle a également l'occasion de le croiser lors de repas mondains, et qu'elle commence à se faire une opinion sur lui. Les premières impressions qu'elle a de lui sont assez semblables à celles qu'elle a de l'adolescente : elle le considère comme un jeune homme qui n'est pas encore formé, facilement impressionnable : « Lui-même, quoique très amoureux, a encore la timidité de son âge, et n'ose pas trop le lui apprendre. Tous deux sont en adoration vis-à-vis de moi<sup>135</sup>. » Tandis qu'elle vante dans ses premières lettres les nombreuses qualités de Cécile, les mots qu'elle emploie pour décrire le jeune homme contrastent avec toutes ces éloges. Dans l'une des lettres que Merteuil envoie à Valmont, elle décrit le Chevalier de la manière suivante :

Mais figurez-vous qu'il est si sot encore, qu'il n'en a seulement pas obtenu un baiser. Ce garçon-là fait pourtant de forts jolis vers ! Mon Dieu ! que ces gens d'esprit sont bêtes ! Celui-ci ne l'est point qu'il ne m'embarrasse ; car enfin, pour lui, je ne peux pas le

---

<sup>135</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 70.

conduire. C'est à présent que vous me seriez bien utile. Vous êtes assez lié avec Danceny pour avoir sa confiance, et s'il vous la donne une fois, nous irions grand train<sup>136</sup>.

En lisant l'extrait, nous nous rendons tout de suite compte du fait que la Marquise est agacée par le jeune homme et qu'elle ne voit pas du tout en lui un futur libertin, comme c'était le cas pour Cécile. Pourtant, le jeune homme présente des qualités qui devraient plaire à Merteuil : Danceny est quelqu'un de cultivé qui manie adroitement la langue. Son érudition n'est pas sans laisser penser à celle que la Marquise s'est elle-même constituée à travers les livres, et l'art de la plume est indispensable à la libertine pour écrire ses lettres et pour manipuler autrui grâce à la langue. Améliorer sa manière d'écrire est d'ailleurs un conseil qu'elle a donné à la jeune Cécile. La libertine est consciente des capacités de Danceny, mais la formule ironique et paradoxale qu'elle utilise pour le décrire (celle d'un homme d'esprit bête) montre que ces dernières ne sont pas suffisantes pour compenser sa lenteur, le manque d'initiative dont il fait preuve et surtout son sentimentalisme. Alors que la Marquise félicite les progrès faits par sa protégée, elle déplore l'inaction du Chevalier: « le jeune homme est si Céladon, que, si nous ne l'aidons pas, il lui faudra tant de temps pour vaincre les plus légers obstacles, qu'il ne nous laissera pas celui d'effectuer notre projet<sup>137</sup> ». Elle va donc même jusqu'à le qualifier de Céladon qui désigne, comme nous pouvons le lire dans le CNRTL, un « Amoureux fidèle, sentimental et généralement platonique<sup>138</sup> », une description qui est à l'opposé des valeurs qu'elle préconise pour être un bon libertin. La Marquise est gênée par l'inexpérience de Danceny, qui serait à même de compromettre son plan :

Je ne connais personne de si bête en amour, et je me reproche de plus en plus les bontés que nous avons pour lui. Savez-vous que j'ai pensé être compromise par rapport à lui ? et que ce soit en pure perte ! Oh ! je m'en vengerai, je le promets<sup>139</sup>.

Pourtant, Cécile fait également preuve d'inexpérience à ses débuts, mais celle-ci semble moins blâmée par la libertine. Il convient dès lors de se demander ce qui, dans le comportement de Danceny, est plus à même d'énervier la Marquise. Selon nous, c'est le sentimentalisme mentionné précédemment qui est en cause. Alors qu'elle soulignait chez

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>137</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 140.

<sup>138</sup> Céladon, CNRTL: <https://www.cnrtl.fr/definition/c%C3%A9ladon>

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 146.

Cécile une absence de sentiment et mettait en avant les passions qu'éprouvait la jeune fille, elle ne voit en Danceny qu'un grand sentimental qui ne semble pas éprouver la moindre trace de sensation, de sensualité, et donc de désir sexuel. C'est cette opposition entre un être sentimental et un être animé de passions qui permettrait de repérer les potentiels futurs libertins. De plus, ce qui est intéressant de constater dans l'optique de ce travail, est que la vision que Merteuil a des deux jeunes gens va à l'encontre de la doxa genrée de l'époque selon laquelle les femmes seraient plus sentimentales que les hommes. Cette dimension sera approfondie dans le troisième chapitre de ce mémoire, lorsque nous évoquerons le cas de Mme de Rosemonde et de sa vision genrée de l'amour. À cause de ce sentimentalisme, les plans de Merteuil n'avancent pas comme elle le voudrait. Elle a besoin de quelqu'un qui arriverait à faire passer Danceny du côté des sensations pour qu'il se montre plus entreprenant avec Cécile et arrête de ruiner les efforts que fait cette dernière:

Celle-ci a fait, de son côté, tout ce que j'attendais d'elle : scrupules évanouis, nouveaux serments d'aimer toujours, etc., etc., elle s'est enfin exécutée de bonne grâce : mais le sot de Danceny n'a pas passé d'une ligne le point où il était auparavant. Oh ! l'on peut se brouiller avec celui-là ; les accommodements ne sont pas dangereux<sup>140</sup>.

L'image qu'elle a de Danceny est si négative qu'elle va même jusqu'à penser que la « petite », comme elle l'appelle, invente des événements qui ne se sont pas produits et qui auraient pu prouver la hardiesse dont pourrait faire preuve le Chevalier (« Je parierai qu'elle se vante, ou qu'elle l'excuse ; je m'en suis même assurée<sup>141</sup> »). Il est vrai que, dans le privé avec Cécile, Danceny ne se montre pas vraiment entreprenant. Comme nous l'avions déjà évoqué dans la première partie de ce chapitre, les lettres qu'il envoie à la jeune fille témoignent soit de son manque de maturité, soit de son manque de considération pour la gent féminine. Son discours est oppressant, culpabilisant et, bien qu'il soit conscient de la position dans laquelle se trouve Cécile, il la fait totalement passer pour la mauvaise personne de l'histoire.

Quoi ! votre ami souffre et vous ne faites rien pour le secourir ! Il ne vous demande qu'un mot, et vous le lui refusez ! et vous voulez qu'il se contente

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>141</sup> *Ibid.*

d'un sentiment si faible, dont vous craignez encore de lui réitérer les assurances<sup>142</sup> !

Le comportement que Danceny adopte vis-à-vis de Cécile est, en réalité, assez étonnant au vu de son caractère. En effet, nous aurions pu penser qu'en tant que grand sentimental, Danceny aurait facilement compris la situation dans laquelle Cécile se trouvait et aurait eu plus de bienveillance à son égard. Pourtant, malgré le fait qu'il possède une qualité généralement associée aux femmes, il ne semble pas être plus compréhensif. Le sentimentalisme dont il fait preuve ne lui donne aucun outil pour comprendre la situation dans laquelle est Cécile parce que sa réalité de femme ne correspond tout simplement pas à celle du Chevalier. Il ne se montre satisfait que lorsqu'elle lui a apporté ce qu'il attendait d'elle et, même si son ton devient immédiatement plus doux, l'attitude qu'il adopte envers elle ne change pas et il lui demande de faire plus d'efforts à l'avenir :

Dites-moi, ma Cécile, quand votre Maman a été rentrée [...] quand vous ne pouviez plus me consoler par l'assurance de votre amour, du refus que vous faisiez de m'en donner des preuves, n'avez-vous donc senti aucun regret ? ne vous vous-êtes pas dit : un baiser l'eut rendu plus heureux, et c'est moi qui lui ai ravi ce bonheur ? Promettez-moi, mon aimable amie, qu'à la première occasion vous serez moins sévère<sup>143</sup>.

C'est grâce aux conversations que le jeune homme entretient avec Valmont (nouvellement devenu son confident) que nous pouvons savoir ce qu'il pense réellement des femmes, de l'amour et comprendre pourquoi il agit de cette manière avec Cécile. Parce qu'il fait totalement confiance au Vicomte, l'adolescent lui conte tout de cette histoire qui ne devait être connue que des principaux concernés et de la Marquise (« il m'a trouvé enfin une façon de penser si conforme à la sienne, que dans l'enchantement où il était de ma candeur, il m'a tout dit, et m'a juré une amitié sans réserve<sup>144</sup> ») et de ce qui se passe dans sa tête. Nous allons nous attarder un instant sur la lettre que le libertin envoie à Merteuil, et dans laquelle il relate les dires du jeune homme.

D'abord, il m'a paru que son système était qu'une demoiselle mérite beaucoup plus de ménagement qu'une femme, comme ayant plus à perdre. Il

---

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 152.

trouve, surtout, que rien ne peut justifier un homme de mettre une fille dans la nécessité de l'épouser ou de vivre déshonorée, quand la fille est infiniment plus riche que l'homme, comme dans le cas où il se trouve. La sécurité de la mère, la candeur de la fille, tout l'intimide et l'arrête. L'embarras ne serait point de combattre ses raisonnements, quelque vrais qu'ils soient. Avec un peu d'adresse et aidé par la passion, on les aurait bientôt détruits ; d'autant plus qu'ils prêtent au ridicule et qu'on aurait pour soi l'autorité de l'usage<sup>145</sup>.

Nous comprenons grâce à cet extrait que, bien qu'il ne tienne pas tellement compte des risques encourus par Cécile dans cette relation, le jeune homme reste conscient des convenances, ce qui l'empêche par exemple de provoquer en présence les baisers qu'il demande dans ses lettres. Valmont considère d'ailleurs ces craintes comme étant ridicules, ce qui ne paraît pas étonnant de la part du libertin qui n'a jamais vraiment eu à se soucier de son image. Il aurait été intéressant de voir de quelle manière aurait réagi Merteuil face à ces arguments. D'après ce que nous avons vu du personnage, elle aurait tout de même essayé de démonter les arguments de Danceny pour assurer la pérennité de ses projets. Néanmoins, il est fort à parier qu'elle n'aurait pas considéré ces craintes de la même manière que Valmont, y étant elle-même confrontée.

Mais ce qui m'empêche qu'il n'y ait de prise sur lui, c'est qu'il se trouve heureux comme il est. En effet, si les premiers amours paraissent, en général, plus honnêtes, et comme on dit plus purs ; s'ils sont au moins plus lents dans leur marche, ce n'est pas, comme on le pense, délicatesse ou timidité, c'est que le cœur, étonné par un sentiment, s'arrête pour ainsi dire à chaque pas, pour jouir du charme qu'il éprouve, et que ce charme est si puissant sur un cœur neuf, qu'il l'occupe au point de lui faire oublier tout autre plaisir. Cela est si vrai, qu'un libertin amoureux, si libertin peut l'être, devient de ce moment moins pressé de jouir ; et qu'enfin, entre la conduite de Danceny avec la petite Volanges, et la mienne avec la prude Mme de Tourvel, il n'y a que la différence du plus ou moins<sup>146</sup>.

Si l'on suit le raisonnement de Valmont, il aurait suffi de réveiller les passions du Chevalier pour que ce dernier passe de l'extase amoureuse pure à la recherche de plaisirs sensuels, si seulement il ne trouvait pas sa situation agréable. Ici, le Vicomte émet un avis personnel sur le sentiment amoureux (en le faisant passer comme une vérité générale,

---

<sup>145</sup> *Ibid.*

<sup>146</sup> *Ibid.*



comme il le faisait pour expliquer le comportement des femmes) qui semble plutôt pointu pour quelqu'un qui n'est censé que le feindre et non le ressentir. Il est évident que, pour pouvoir feindre quelque chose, il faut le connaître par cœur. Mais les connaissances de Valmont ne dépassent-elles pas le simple cadre de l'imitation ? Le Vicomte s'identifie en quelque sorte à ce jeune garçon qui découvre ses sentiments parce qu'il est en train de tomber amoureux de la Présidente de Tourvel. L'exemple plus général des libertins qu'il reprend pour se demander s'ils sont capables de développer de tels sentiments ne sert qu'à camoufler ses propres interrogations. En effet, il ne peut pas se permettre de se poser ce genre de questions clairement devant Merteuil, qui trouverait là une autre raison de le railler. Partir du cas de Danceny semble être une alternative plus sûre pour lui.

Il aurait fallu, pour échauffer notre jeune homme, plus d'obstacles qu'il n'en a rencontré ; surtout qu'il eût besoin de plus de mystères, car le mystère mène à l'audace. Je ne suis pas éloigné de croire que vous nous avez nui en le servant si bien ; votre conduite eût été excellente avec un homme *usagé*, qui n'eût eu que des désirs ; mais vous auriez pu prévoir que pour un jeune homme, honnête et amoureux, le plus grand prix des faveurs est d'être la preuve de l'amour ; et que par conséquent, plus il serait sûr d'être aimé, moins il serait entreprenant. Que faire à présent ? Je n'en sais rien ; mais je n'espère pas que la petite soit prise avant le mariage, et nous en serons pour nos frais ; j'en suis fâché, mais je n'y vois pas de remède<sup>147</sup>.

Le Vicomte reproche à Merteuil d'avoir agi avec le Chevalier comme elle l'aurait fait avec un homme qui n'aurait eu que des « désirs », ce que l'on peut rapprocher des passions que nous venons d'évoquer. Le Vicomte, en revanche, est conscient d'une certaine manière du sentimentalisme dont pourraient faire preuve les jeunes hommes qui ne rechercheraient, finalement que la preuve de l'amour que leur porte leur bienaimée. Une théorie qui se vérifie facilement avec Danceny, qui prend soin de demander à Cécile dans beaucoup de ses lettres que celle-ci le rassure sur les sentiments qu'elle éprouve.

L'importance que le jeune homme porte aux sentiments se constate d'ailleurs lorsque la correspondance qu'il entretient avec Cécile est découverte. En effet, il explique, dans sa lettre à Mme de Volanges, que ce sont les sentiments qu'il porte pour sa fille qui ont été le moteur de toute chose et qui l'ont poussé à agir de la sorte. Il insiste également

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 153.

sur le côté involontaire et spontané de ces sentiments sincères (raison pour laquelle elle ne devrait pas lui en tenir rigueur) et sur le fait que c'est sa propre fille qui les lui a inspirés, rejetant de cette manière la faute sur Cécile. D'ailleurs, il ne se prive pas de demander à sa bienaimée ce qu'elle aurait pu faire pour qu'ils se retrouvent dans une telle situation : « qui a pu nous trahir ? sur qui tombent vos soupçons ? auriez-vous commis quelque imprudence<sup>148</sup> ? » Selon Danceny, ce sont également les sentiments qu'ils se portent mutuellement qui leur permettront de surmonter cette épreuve ou, du moins, « de leur donner le courage de les supporter<sup>149</sup> ». Si Cécile ne lui accorde pas cet amour, cette confiance aveugle, ils seront perdus : « à présent, ma Cécile, si vous m'aimez, si vous plaignez mon malheur, si, comme je l'espère, vous partagez mes regrets, refuserez-vous votre confiance à un homme qui sera notre ange tutélaire<sup>150</sup> ? » En réalité, avec ce discours, Danceny met en avant les qualités que Cécile devrait posséder : être sentimentale, ne se laisser guider que par ses sentiments. Plus que de simplement la culpabiliser pour la situation qu'ils sont en train de vivre, le Chevalier lui montre également qu'elle ne remplit pas son rôle. Le rappel est constant et, si elle n'agit pas comme il en a décidé, alors elle ne l'aime pas vraiment : « Si ces raisons ne vous ramènent pas, ma Cécile, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime, vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez<sup>151</sup>. » Bien que moins emportée par les sentiments que le jeune homme, Cécile reste tout de même attentive à ce que le bonheur de Danceny passe avant le sien et, très peinée par la situation, elle rappelle à son jeune amant qu'elle aussi l'aime, et que c'est pour cette raison qu'elle accepte ce qu'il a fait et ce qu'il lui propose de faire ensuite. Néanmoins, le besoin d'être rassuré par rapport à l'amour que lui porte Cécile est tel que le Chevalier en vient à tenir un discours auto-convainquant, prouvant de cette manière les théories de Valmont selon lesquelles les jeunes hommes ont simplement besoin d'avoir la preuve de l'amour qu'on leur porte :

Qu'il m'est affreux de causer votre malheur ! sans moi, vous seriez heureuse et tranquille. Me pardonnez-vous ? dites ! ah ! dites que vous me pardonnez ; dites-moi aussi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours. J'ai besoin que vous me le répétiez. Ce n'est pas que j'en doute : mais il me

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>149</sup> *Ibid.*

<sup>150</sup> *Ibid.*, pp. 170 à 171.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 187.

semble que plus on en est sûr, plus il est doux de se l'entendre dire. Vous m'aimez n'est-ce pas ? oui, vous m'aimez de toute votre âme<sup>152</sup>.

Cette situation rend Cécile mal à l'aise et elle confie à son amie Sophie que, contrairement aux autres personnes qu'elle fréquente, elle ne peut plus se livrer complètement au Chevalier ou lui dire ce qu'elle pense réellement. Cela n'a rien d'étonnant puisque Danceny se permet de commander de plus en plus la jeune fille au moyen de la culpabilisation. Cécile n'est, quelque part, plus maître de cette relation où elle doit se contenter de dire ce qui ferait plaisir à lire au Chevalier pour le rendre heureux. Le discours du Chevalier se fait de plus en plus sentimental, de plus en plus personnel, et s'il parle d'autre chose que de lui-même, c'est pour dire que l'absence de Cécile lui est insupportable. La manière qu'il a d'écrire ressemble plutôt à une sorte de journal intime dans lequel il exprimerait ses états d'âme qui, contrairement aux lettres des autres personnages, ne font plus du tout avancer l'intrigue et sont uniquement autocentrées.

Il nous semble intéressant, à ce stade de notre travail, de revenir un instant sur l'article de Tristan Florenne et de faire deux remarques. La première est que, dans son article, Florenne classe Danceny parmi les personnages qui utilisent une rhétorique des passions. Une catégorisation qui semble, au premier abord, pertinente, puisque le jeune homme écrit effectivement tout ce qu'il pense et ressent. Néanmoins, d'après les analyses que nous venons de réaliser, la « passion » est une caractéristique purement libertine qui s'oppose aux « sentimentalisme » dont font preuve les non libertins. Le terme de « passion » semble dès lors incorrect pour qualifier Danceny, qui se trouve clairement dans le côté des sentimentaux. Ainsi, pour éviter toute confusion, nous emploierons les termes de « rhétorique des libertins » et de « rhétorique des non libertins » dans la suite de nos analyses. Nous en venons donc à notre deuxième remarque, qui vient nuancer quelque peu les propos de Florenne. Il explique, en effet, que le roman peut se scinder en deux parties et que, dans la première partie, « Entre les deux catégories de personnages, les êtres rhétoriques et les êtres non rhétoriques, s'instaure donc, dès le début du roman, un rapport d'inégalité et de subordination<sup>153</sup> ». Ce rapport de subordination vient du fait que les libertins sont actifs et les autres passifs. Dans la seconde partie du roman, en revanche, Florenne affirme que la rhétorique des libertins s'efface peu à peu (en témoigne

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 186.

<sup>153</sup> FLORENNE, Tristan, « Les figures de l'amour dans les *Liaisons dangereuses* », *Op. cit.*, p. 50.

le cas de Valmont que nous avons déjà mentionné précédemment qui passe d'une rhétorique libertine à une rhétorique non libertine) et que « là où a été perdue la rhétorique du libertinage et là où il n'y avait pas de rhétorique, est advenue la rhétorique de la passion, - et tous les personnages se retrouvent sur le même plan<sup>154</sup>. » Cependant, peut-on réellement considérer que Danceny se trouve sur le même plan que Cécile, par exemple ? Les deux possèdent effectivement une « subordination proprement sophistique<sup>155</sup> », comme l'appelle Florenne, qui les soumet aux décisions des libertins. Mais Danceny, à travers ce discours rhétorique non libertin, complètement sentimental, est également en train de soumettre Cécile à son autorité. Comme nous l'explique l'article, les libertins utilisent toutes les techniques de la rhétorique pour persuader. Si le Chevalier n'utilise pas exactement ce genre de procédé, on peut tout de même trouver quelques similitudes. Florenne explique que « tout se passe dans l'ordre de l'apparence et non pas de la réalité, de la vraisemblance et non pas de la vérité : il ne s'agit jamais de produire un discours vrai, mais toujours de susciter une opinion<sup>156</sup>. » Sans complètement nier les sentiments que Danceny porte à Cécile et les qualifier de faux, nous pouvons tout de même affirmer que les lettres qu'il lui envoie n'ont, en réalité, pas d'autre but que de la persuader : la persuader qu'elle ne l'aime pas assez et que, si elle avait vraiment des sentiments pour lui, elle ferait tout ce qui est en son pouvoir pour leur permettre de vivre cet amour. Ce que fait le Chevalier, peut-être inconsciemment, c'est de reprendre un discours qui serait, pour l'époque, typiquement féminin afin de faire culpabiliser Mlle de Volanges qui n'aurait pas d'autre choix que de faire ce qu'il attend d'elle. Ce qui la mènera finalement à sa perte est de faire confiance à Valmont sur la demande de Danceny : « que sont devenus, surtout, vos sentiments si tendres, et qui vous rendaient si ingénieuse pour trouver les moyens de nous voir tous les jours<sup>157</sup> ? » La manière d'agir de Danceny n'est peut-être pas la même que celle des libertins, mais il arrive aux mêmes « fins séductrices » que ses mentors. Nous l'avons déjà évoqué, mais le jeune homme possède, de plus, selon la Marquise, une belle plume. Une plume qui serait donc un outil bien avantageux pour séduire Cécile. La rhétorique employée par Danceny serait une sorte de mélange entre les deux rhétoriques évoquées par Florenne, une « technique maîtrisée qui vise à la séduction

---

<sup>154</sup> *Ibid.*

<sup>155</sup> *Ibid.*

<sup>156</sup> *Ibid.* p. 51.

<sup>157</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 212.

par la persuasion, et aussi un art de communiquer, de “ bien dire”<sup>158</sup> », mais aussi un discours qui laisse place aux sentiments auxquels Cécile ne peut résister.

## 2.2.Revirement de situation

Danceny connaît également, comme c'était le cas pour Cécile, un changement de mentor. Dès que Merteuil se désintéresse de Cécile, c'est de Danceny qu'elle s'occupe et dont elle devient la confidente. Un revirement de situation assez soudain qu'elle explique à Valmont de manière plutôt candide : « À présent Vicomte, devinez le successeur ; je vous le donne en cent. Mais bon ! ne sais-je pas que vous ne devinez jamais rien ? hé bien, c'est Danceny<sup>159</sup> ! » Ce brusque changement est dû aux nouvelles qualités que la Marquise trouve au jeune homme, qualités qui sont même désormais trop précieuses pour les gâcher auprès de Cécile : « Ce serait bien dommage que tant d'esprit et de délicatesse allassent se sacrifier et s'abrutir auprès de cette petite imbécile de Volanges<sup>160</sup> ! » Ce qui semble étrange avec les dires de la libertine est que les qualités qu'elle trouve chez ce nouvel élève ne correspondent pas avec celles qui la faisait apprécier Cécile : l'esprit et la délicatesse ne renvoient pas vraiment à l'image d'un potentiel libertin. La jeune fille aurait-elle à ce point déçu la libertine pour qu'elle change complètement le discours qu'elle avait non seulement sur elle, mais aussi sur le Chevalier ? Ou bien, agacée de voir son ancienne pupille être désormais l'élève de Valmont, Merteuil aurait décidé de prendre Danceny sous son aile ? Pour le moment, ce sont les seules hypothèses que nous pouvons avancer, mais rien n'indique clairement pourquoi elle agit de la sorte. Ce qui est certain est que ce comportement déplait, forcément, à Valmont, qui se moque de la nouvelle lubie de son amie et prend un malin plaisir à essayer de renforcer l'amour que les deux jeunes gens se portent. Toujours dans cette ironie que nous lui connaissons désormais si bien, le Vicomte explique à Merteuil qu'il n'hésite pas à directement dicter à la petite les lettres qu'elle enverra à Danceny : « Que n'aurai-je pas fait pour ce Danceny ? J'aurais été à la fois son ami, son confident, son rival et sa maîtresse<sup>161</sup> ! » Il nous semble intéressant de mettre en évidence la situation particulière dans laquelle se trouvent à présent les personnages. En effet, il s'agit d'une sorte de miroir où chacun des libertins hérite de l'ancien élève de l'autre, élève qu'ils raillaient autrefois, pour se moquer ouvertement de

---

<sup>158</sup> FLORENNE, Tristan, « Les figures de l'amour dans les *Liaisons dangereuses* », *Op. cit.*, p. 50.

<sup>159</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 326.

<sup>160</sup> *Ibid.*

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 332.

la situation dans laquelle se trouve l'autre. Selon nous, cette situation miroir permet de mettre encore plus efficacement en avant la fin que subiront chacun des personnages, qui, comme nous le développerons dans le chapitre suivant, est bien moindre tendre pour les femmes que pour les hommes du roman.

Avec cette amitié nouvelle entre la Marquise et Danceny, le bonheur de ce dernier ne dépend plus entièrement des mots doux que lui accorde Cécile. Merteuil revêt directement une dimension importante dans la vie du jeune homme, alors même qu'ils ne sont pas encore amants. La présence simultanée de sentiments éprouvés pour la Marquise et pour Cécile donne d'ailleurs comme résultat une fin de lettre assez particulière où le jeune homme se contredit presque :

Je crois à votre amour, à votre constance. Ah ! je serais trop malheureux si j'en doutais. Mais tant d'obstacles ! et toujours renouvelés ! Mon amie, je suis triste, bien triste. Il me semble que ce départ de Mme de Merteuil ait renouvelé en moi le sentiment de tous les malheurs. Adieu, ma Cécile ; adieu, ma bien-aimée. Songez que votre Amant s'afflige, et que vous pouvez seule lui rendre le bonheur<sup>162</sup>.

Danceny, alors que Merteuil n'est que sa confidente, se montre directement sentimental avec elle, ce qu'elle lui fait d'ailleurs remarquer immédiatement : le « ton de cajolerie » qu'il emploie n'est pas celui de l'amitié, mais de l'amour. Mais cet amour pourrait, en réalité, bien servir à la libertine. En effet, elle écrit à Valmont quelques lettres plus loin en ce qui concerne Danceny :

J'ai surtout celui de croire que l'écolier, le doux Danceny, uniquement occupé de moi, me sacrifiant, sans s'en faire un mérite, une première passion, avant même qu'elle ait été satisfaite, et m'aimant enfin comme on aime à son âge, pourrait, malgré ses vingt ans, travailler plus efficacement que vous à mon bonheur et à mes plaisirs<sup>163</sup>.

Cependant, lorsqu'elle avoue tout cela au Vicomte, ses dires donnent plus une impression de provocation. En effet, c'est à ce moment-là du roman que la relation entre le Vicomte et la Marquise se dégrade considérablement et que les deux cherchent constamment à se provoquer. Il nous semble plus juste d'éloigner l'hypothèse selon laquelle Danceny prodiguerait effectivement du plaisir à Merteuil au profit de celle qui

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, pp. 334 à 335.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 366.

voudrait que la libertine cherche simplement à provoquer son ami, et sait exactement comment s'y prendre. Les lettres qu'elle envoie à Danceny nous confortent d'ailleurs dans cette idée. Elle lui écrit effectivement à quel point elle est peinée de voir que la présence de Cécile à Paris, et le fait que Danceny puisse la voir, fait oublier au jeune garçon la présence de la Marquise. Un ton selon nous assez provocateur qui n'a pour but que d'éloigner les deux jeunes amants pour se venger de Valmont, mais aussi de cette jeune fille qui l'a tant déçue. Danceny plonge tête baissée dans ce piège et se laisse complètement emporter par ses sentiments dans des lettres qu'il adresse à la libertine à la suite de leurs ébats et utilise les mêmes tournures qu'il employait avec Cécile : l'amour qu'il lui porte représente tout pour lui, son bonheur entier, et il ne faudrait pas qu'elle l'ignore. Merteuil n'en a que faire en réalité de Danceny, ce qu'elle veut en prenant le Chevalier comme amant c'est se venger de Valmont (quoi de pire que d'être remplacé par quelqu'un qui était un élève incapable alors que l'on a tellement envie de reprendre une relation avec celle qu'on aime ?), et elle ne prend même pas la peine de répondre à ses lettres. Il serait d'ailleurs étonnant que, au vu du sentimentalisme dont Danceny fait preuve, la libertine l'apprécie réellement. Ce garçon n'est que le reflet de son ancien mentor, un homme qui ne se conforme pas aux stéréotypes de son genre, ce que Merteuil trouve méprisable.

### Chapitre III : Madame de Rosemonde

Bien que le personnage de Mme de Rosemonde soit évoqué à plusieurs reprises dans les deux premières parties du roman, elle ne prend part aux correspondances que dans la troisième partie des *Liaisons*. En effet, c'est grâce aux lettres qu'elle échange avec Tourvel qu'elle s'intègre complètement aux intrigues, y joue un rôle important, et ne fait plus simplement partie du décor dépeint par les personnes qui séjournent chez elles. Il nous a tout de suite semblé intéressant de nous pencher sur ce personnage à cause de la position particulière qu'il occupe. En effet, Mme de Rosemonde est une vieille dame sans enfants, respectée par ses pairs, vivant seule dans une grande demeure à la campagne. En théorie loin de Paris et des affres des libertins, elle se retrouve malgré elle mêlée à leurs histoires lorsque Valmont, son neveu et seul héritier, profite d'un séjour chez elle pour charmer la Présidente de Tourvel. Dès lors, Mme de Rosemonde devient la confidente de Tourvel et l'aide à faire le point sur tout ce qui lui est arrivé ces derniers mois. Ce faisant, elle lui prodigue de nombreux conseils sur la manière de se comporter en société et d'appréhender l'amour de son point de vue de femme plus âgée. Elle joue également un rôle non négligeable à la toute fin du roman lorsque l'on apprend le sort qui est réservé aux différents personnages.

À travers ses lettres, il nous est possible de dégager les caractéristiques qui font de Mme de Rosemonde quelqu'un de particulier et d'observer comment elle s'éloigne, ou non, des stéréotypes attribués, à cette époque, aux femmes plus âgées. Parce que la quantité de lettres que nous avons de Mme de Rosemonde est moindre que celle des autres personnages, qui commencent leurs correspondances dès le début du roman, ce chapitre sera plus court que les précédents. Selon nous, il est néanmoins nécessaire d'attribuer à cette vieille dame un chapitre entier, et de ne pas simplement intercaler nos observations dans nos analyses précédentes. Certains sujets évoqués ici seront directement en lien avec des topiques déjà abordés, mais ils nous permettront de nourrir nos analyses précédentes et parfois même de les clarifier. Les analyses et commentaires réalisés dans ce chapitre se baseront principalement sur les lettres que Rosemonde et Tourvel s'envoient puisque c'est dans celles-ci que nous retrouvons le plus de conseils et qu'il nous est le plus aisé de comprendre les valeurs et la manière de penser de Rosemonde. Nous ne nous pencherons pas plus que nécessaire sur le personnage de Tourvel, si ce n'est pour nous



aider à comprendre les lettres de sa vieille amie. Les commentaires que nous avons déjà émis sur la Présidente nous seront, par ailleurs, également utiles dans cette entreprise.

Pour aborder le sujet des vieilles femmes au XVIII<sup>e</sup> siècle, il nous a semblé intéressant de ne pas seulement nous pencher sur des travaux qui traiteraient de la manière dont elles étaient représentées et considérées à l'époque, mais aussi de nous servir d'ouvrages plus récents qui traitent de l'archétype de la sorcière. Nous nous aiderons donc beaucoup, dans ce chapitre, du livre de Mona Chollet, *Sorcières*<sup>164</sup>. Celui-ci nous permettra d'évoquer ponctuellement cette figure qui sied particulièrement au personnage de Rosemonde, même si, comme nous le verrons, quelques écarts sont tout de même à noter. Il nous permettra également de constater si le fait de correspondre à cette figure de sorcière est valorisé ou non dans le roman. Dans son ouvrage, la journaliste revient sur trois types de femmes que les siècles de chasse aux sorcières ont tenté de supprimer et qui sont encore aujourd'hui censurés : la femme indépendante, la femme sans enfant et la vieille femme. Ce faisant, elle explore l'histoire des sorcières et l'impact que celles-ci ont eu en en relevant les différentes caractéristiques.

## **1. Représentation de la vieillesse**

Les deux libertins sont les seuls personnages du roman à tenir un discours sur la vieillesse, et plus spécifiquement sur la vieillesse féminine. Lorsqu'il explique à Merteuil que Tourvel s'est trouvé une nouvelle confidente, Valmont écrit que « plus les femmes vieillissent, et plus elles deviennent rêches et sévères<sup>165</sup> ». Une première description qui nous interpelle directement puisque nous y reconnaissons là un archétype féminin que M. Chollet envisage dans son livre et qu'elle décrit comme étant malheureusement toujours d'actualité, celui de la mégère. La manière négative dont le Vicomte dépeint les femmes plus âgées correspond bien avec le seuil de tolérance assez bas que l'on possède vis-à-vis de ces dernières. En effet, comme l'explique Chollet, « une femme sûre d'elle, qui affirme ses opinions, ses désirs et ses refus, passe très vite pour une harpie, une mégère<sup>166</sup> ». En considérant Rosemonde de la sorte, Valmont sape complètement l'autorité et le bon sens dont elle pourrait faire preuve. La vieille femme, et plus particulièrement les conseils

---

<sup>164</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Éditions La Découverte, Paris, 2018, 240 p.

<sup>165</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 314.

<sup>166</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, *Op. cit.*, p. 154.

qu'elle pourrait prodiguer à la Présidente, représentent effectivement une menace : « la femme ménopausée, au comportement et à la parole parfois plus libres qu'auparavant, est devenue un fléau dont il fallait se débarrasser<sup>167</sup>. » Merteuil, qui n'est pas d'accord avec cette constatation, prend le temps d'expliquer à son ami qu'il existe en réalité deux types de vieilles dames et que sa réflexion n'est pas assez précise. Lorsqu'elles perdent les atouts de la jeunesse, elles doivent abandonner des plaisirs auxquels elles tenaient encore, ce qui provoque en elles une rage considérable. C'est cette rage qui, dans un premier temps, les rend « bégueules et acariâtres<sup>168</sup> ». Néanmoins, après ce stade de leur existence, les vieilles femmes se scindent en deux catégories. D'un côté, il y a celles qui n'avaient pour elles que cette fraîcheur et cette jeunesse et qui se retrouvent donc totalement démunies. Parce qu'elles n'avaient pas forgé de réflexion propre au fil des années, elles ne peuvent pas se montrer sévères, « elles répètent, sans le comprendre et indifféremment, tout ce qu'elles entendent dire, et restent elles-mêmes absolument nulles<sup>169</sup>. » D'un autre côté, il y a des femmes qui possédaient, dans leur jeunesse, autre chose que leur beauté : du caractère. Ces femmes, moins nombreuses que celles de la première catégorie mais beaucoup plus respectables, peuvent utiliser leur esprit à la place de leur physique perdu et sont donc généralement plus gaies et possèdent un jugement très sain. L'âge n'est pas un fardeau pour elles parce qu'il leur permet justement d'augmenter le charme qui accompagne leur bonté et leur enjouement. Grâce à cela, elles parviennent à trouver une seconde jeunesse qui leur permet d'être toujours aimées par ceux qui les entourent. Après cette description, Merteuil s'arrête de peur que Valmont ne tombe amoureux de sa vieille tante, ce qui nous indique que Mme de Rosemonde appartient à cette seconde catégorie.

L'image que la vieille dame renvoie est donc plutôt positive, même auprès d'une libertine. Il nous suffit, de plus, de voir comment la Présidente de Tourvel et Mme de Volanges s'adressent à leur amie pour comprendre qu'elles ont une grande admiration pour elle et qu'elles la considèrent comme une sorte de modèle à suivre. Il est vrai que Mme de Rosemonde, du haut de ses quatre-vingt-quatre ans, possède une expérience inégalable que même les libertins, pourtant moins dupes que les autres personnages, n'ont pas. De plus, même si elle souffre de petits problèmes de santé, elle est loin de donner

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, p.37.

<sup>168</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 322.

<sup>169</sup> *Ibid.*

l'image d'une vieille dame sénile. Au contraire, elle se rend compte de la situation dans laquelle elle se trouve et s'en amuse presque :

C'était le désir et l'espoir de pouvoir vous répondre moi-même, qui me faisait différer chaque jour, et vous voyez qu'encore aujourd'hui, je suis obligée d'emprunter la main de ma Femme de chambre. Mon malheureux rhumatisme m'a repris, il s'est niché cette fois sus le bras droit, et je suis absolument manchotte. Voilà ce que c'est, jeune et fraîche comme vous êtes, d'avoir une si vieille amie ! on souffre de ses incommodités<sup>170</sup>.

Ce qui est étonnant avec ce personnage c'est qu'il ne correspond pas vraiment à la représentation que l'on se faisait des vieilles dames au XVIII<sup>e</sup>. Pour comprendre la manière dont celles-ci étaient dépeintes à l'époque, nous nous sommes aidée de l'article de Caroline Schuster Cordone, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne »<sup>171</sup>. Dans ce texte, l'historienne de l'art observe la manière dont les vieilles femmes étaient représentées en littérature et en peinture, tant au niveau de leur physique, que des stéréotypes moraux qu'on leur attribuait. Comme l'explique Cordone, la vieille dame du XVIII<sup>e</sup> souffre de « préjugés souvent négatifs à son égard qui culminent dans la figure de la sorcière<sup>172</sup>. » L'éducation que recevaient les femmes était uniquement tournée vers la famille et tout ce qui leur était inculqué leur était utile pour devenir de bonnes mères et épouses. Les qualités qu'on leur attribuait étaient dès lors en relation avec cet objectif de vie : beauté, fertilité, jeunesse... D'ailleurs, nous retrouvons une remarque à ce propos dans l'*Émile*. Rousseau explique effectivement que :

Le mâle n'est mâle qu'un certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse ; tout la rappelle sans cesse à son sexe, et, pour en bien remplir les fonctions, il faut une constitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant sa grossesse, il lui faut du repos dans ses couches, il lui faut une vie molle et sédentaire pour allaiter ses enfants, il lui faut pour les élever de la patience et de la douceur, un zèle, une affection qui ne rebute [...] <sup>173</sup>

Nous constatons dans cet extrait que le philosophe ne considère même plus les personnes âgées comme de vraies femmes, puisque ce qui leur donnerait ce titre se

---

<sup>170</sup> *Ibid.*, p.319.

<sup>171</sup> CORDONE, Caroline Schuster, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne », in *Recherches féministes*, 2013, 26(2), pp. 71 à 88.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>173</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Op. cit., p. 520.

rattache uniquement à la procréation et la maternité. En vieillissant, les femmes perdent tous leurs atouts, leur valeur, et doivent trouver une nouvelle manière de s'intégrer dans cette société au sein de laquelle elles n'ont plus aucune utilité.

Comme ses rôles d'épouse, d'amante et de mère sont liés à la jeunesse de son corps, elle n'a que très peu de solutions de rechange et d'autres rôles positifs à jouer. Elle peut encore œuvrer au service des autres – en tant que mère âgée, nourrice ou veuve –, mais même ces fonctions apparemment inoffensives sont souvent interprétées négativement<sup>174</sup>.

Endosser le rôle de mère plus âgée est exclu pour Mme de Rosemonde qui n'a jamais eu d'enfant : elle est seule, indépendante et gère son domaine sans l'aide d'un homme à ses côtés. Cela ne l'empêche pourtant pas de jouer un rôle plutôt maternel vis-à-vis des autres, notamment de la Présidente de Tourvel qui lui écrit : « Ayez pour moi les bontés maternelles ; je les implore<sup>175</sup> » ou « ô mon indulgente mère<sup>176</sup> ». Mme de Rosemonde se définit d'ailleurs elle-même comme l'amie, la sœur et la mère de la dévote. Les liens qu'elle entretient avec les femmes qui l'entourent sont donc extrêmement importants, ce qui pourrait nous sembler étrange au premier abord si l'on rattache la vieille dame à la figure de la sorcière. En effet, M. Chollet explique dans son livre, en reprenant les idées de Pam Grossman, que la sorcière est le seul archétype féminin qui n'est pas déterminé par les liens qu'il pourrait entretenir avec les autres. Si l'on suit ce point de vue, l'archétype de la sorcière serait celui d'une « femme qui tient debout toute seule », ce qui irait donc à l'encontre de la représentation des femmes du XVIII<sup>e</sup>. Parmi tous les autres archétypes féminins qui, au contraire, se définissent par leurs relations (la pute, la vierge, l'épouse...) nous retrouvons celui de la mère. En revêtant un rôle maternel, Rosemonde échapperait ainsi à la figure de la sorcière, mais s'enfoncerait dès lors dans un archétype dépeint comme beaucoup moins flatteur. M. Chollet nuance néanmoins les propos de Grossman en précisant que l'autonomie que pourrait acquérir les femmes ne vient pas de l'absence de lien, mais de « la possibilité de nouer des liens

---

<sup>174</sup> CORDONE, Caroline Schuster, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne », *Op. cit.*, p. 72.

<sup>175</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 287.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 309.

qui respectent notre intégrité, notre libre arbitre, qui favorisent notre épanouissement au lieu de l'entraver<sup>177</sup> ».

Le fait qu'elle soit au service des autres n'est pas du tout dépeint de manière négative comme le voudraient les mœurs de l'époque. Au contraire, elle est pleine de sagesse et partage tout son savoir avec les personnes qui lui sont chères afin de les guider dans ce qui est, selon elle, la bonne direction. Elle est en partie au courant des manèges qui se passent sous son toit et les observe sans jamais intervenir. C'est seulement lorsque la Présidente de Tourvel se confie pour la première fois à propos de l'amour qu'elle ressent pour Valmont que Mme de Rosemonde se permet de donner son avis. Loin d'être dupe, elle se contente de répondre : « vous ne m'avez rien ou presque appris par votre Lettre<sup>178</sup>. » Elle comprend aussi aisément, sans que Tourvel ait à le nommer, pour qui la Présidente éprouve des sentiments. Contrairement au sort que lui réserve son époque et la représentation que l'on se fait habituellement d'une sorcière vivant seule et de manière reculée, Rosemonde n'est pas totalement exclue de la société : elle est bien au courant des événements qui se passent autour d'elle et y joue même parfois un rôle déterminant. Dès le début de son ouvrage, M. Chollet mentionne l'impression que lui avait laissée une sorcière d'un roman de son enfance. Une « femme d'envergure » donc qui menait une vie retirée, mais possédait un rapport à la société « à la fois distant et impliqué<sup>179</sup> » comme c'est également le cas pour Rosemonde.

En réalité, l'image que renvoie la matriarche est plus semblable à celle qu'ont les hommes de son âge à l'époque. Cordone explique en effet que, contrairement à ceux des vieilles femmes, les portraits que l'on fait alors des hommes âgés « soulignent l'accomplissement du modèle en évoquant sa vieillesse, certes, mais aussi sa sagesse<sup>180</sup>. » Le bon sens de Mme de Rosemonde n'échappe pas à Tourvel, qui lui exprime, dans la première lettre qu'elle lui envoie, les « sentiments de vénération » qu'elle éprouve pour elle. La Présidente va même jusqu'à qualifier sa vieille amie d'« Ange tutélaire qui [la] sauvera de la honte<sup>181</sup> » ce qui, pour une femme si croyante, n'est pas anodin. Que Mme

---

<sup>177</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, *Op. cit.*, p. 70.

<sup>178</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 290.

<sup>179</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, *Op. cit.*, p. 10.

<sup>180</sup> CORDONE, Caroline Schuster, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne », *Op. cit.*, p. 72.

<sup>181</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p.289.

de Rosemonde endosse un rôle attribué typiquement aux hommes n'est pourtant pas une anomalie par rapport à ce que les femmes devaient être au XVIII<sup>e</sup>. Ce qui l'est, en revanche, c'est que Mme de Rosemonde conserve son statut de femme alors que son comportement devrait l'amener, comme l'explique Cordone dans son article, à subir une masculinisation. Une idée venue tout droit du Moyen-Âge et de la Renaissance qui veut que « le vieillissement féminin mène à une altération sexuelle conduisant à une lente masculinisation<sup>182</sup> », une virilisation qui « correspond à l'idéal de l'époque d'une femme libérée des vices naturels de son sexe<sup>183</sup>. » M. Chollet évoque également cette masculinisation dans son livre en expliquant que le veuvage ou le célibat permet normalement à la sorcière de transgresser « son genre féminin » puisqu'il lui confère une « facilité de mouvement qui, dans l'ordre social, est un apanage masculin<sup>184</sup>. »

## 2. Un discours ambigu

Le fait qu'elle ne respecte pas ce rôle traditionnel de vieille femme devrait amener Mme de Rosemonde à avoir deux réactions possibles face aux femmes qui ne suivent pas non plus ce schéma traditionnel : les encourager à suivre le même chemin ou, au contraire, se faire plus dure et sévère pour qu'elles ne commettent pas les mêmes erreurs qu'elle. Pour comprendre la position qu'adopte Mme de Rosemonde face à ces questions, il convient d'observer la manière dont elle agit avec la Présidente de Tourvel. Lorsqu'elle correspond avec elle et qu'elle apprend ce qui s'est passé entre cette dernière et le Vicomte, son discours n'est, dans un premier temps, pas du tout culpabilisant. Elle lui rappelle en effet que, si jamais elle en venait à tomber dans les bras du Vicomte, elle aurait au moins essayé de résister autant qu'elle le pouvait et que ce simple fait devrait suffire à la consoler. Elle va même plus loin en lui disant que son âme ressortira plus pure de cette épreuve. Cependant, Mme de Rosemonde est claire en ce qui concerne le sexe féminin : il ne doit prendre aucun risque. Elle rappelle à son amie que s'éloigner du Vicomte était la bonne décision à prendre « humainement parlant » et elle lui conseille également de ne pas trop s'inquiéter des peines futures que cette histoire pourrait lui causer : « elles devraient subsister toujours et dans leur entier, vous n'en sentiriez pas

---

<sup>182</sup> CORDONE, Caroline Schuster, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne », *Op. cit.*, p. 73.

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, *Op. cit.* p. 70. Chollet reprend les mots de Armelle Le Bras-Chopard dans *Les Putains du Diable*.

moins qu'elles seraient encore plus faciles à supporter que les remords du crime et le mépris de soi-même<sup>185</sup>. » Il semblerait donc que la vieille femme soit favorable à l'amour et qu'elle ne blâme pas les personnes qui l'éprouvent, mais que celui-ci ne doit en rien entacher la réputation d'une femme. Parce qu'elle est consciente du caractère naturel et incontrôlable d'un tel sentiment, elle s'est retenue d'intervenir plus tôt dans les affaires de la Présidente. Tourvel, complètement aveuglée par l'amour, n'aurait de toute façon pas suivi les conseils prodigués par sa vieille amie :

Inutilement vous aurais-je parlé plus tôt avec cette apparente sévérité : l'amour est un sentiment indépendant, que la prudence peut faire éviter, mais qu'elle ne saurait vaincre ; et qui, une fois né, ne meurt que de sa belle mort ou du défaut absolu d'espoir. C'est ce dernier cas, dans lequel vous êtes, qui me rend le courage et le droit de vous dire librement mon avis<sup>186</sup>.

Le discours qu'elle tient à propos de Valmont n'est pas du tout du même acabit. Elle est consciente des défauts de son neveu, et ne les nie absolument pas. Selon elle, ce dernier « réunit beaucoup de qualités louables à beaucoup d'agréments » et il « n'est ni sans danger vis-à-vis des femmes, ni sans tort vis-à-vis d'elles, et met presque un prix égal à les séduire et à les perdre<sup>187</sup>. » Néanmoins, ce qu'elle sait à propos du Vicomte ne semble pas vraiment l'affecter et elle se contente, comme les autres femmes, de remarquer le mauvais comportement d'un homme sans pouvoir publiquement le critiquer. Dans le cas de Rosemonde, il semblerait même qu'elle n'ait même pas spécialement envie de le faire : elle se permet de faire des comptes rendus de l'état de son neveu à Tourvel en lui faisant part de ses inquiétudes. Tout ce qui s'est passé entre Valmont et la Présidente semble avoir profité à Mme de Rosemonde puisqu'elle confie à son amie : « Considérez à présent, ma chère Belle, qu'au lieu de tant de dangers que vous auriez eu à courir, vous aurez, outre le repos de votre conscience et votre propre tranquillité, la satisfaction d'avoir été la principale cause de l'heureux retour de Valmont<sup>188</sup>. » Mme de Rosemonde fait passer les épreuves endurées par son amie au second plan, trop heureuse d'avoir pu retrouver son neveu pendant quelque temps.

La manière dont elle se comporte avec Tourvel montre que Mme de Rosemonde est toujours bien consciente de la réalité dans laquelle vit son sexe et de ce que les femmes

---

<sup>185</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p.363.

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 364.

<sup>187</sup> *Ibid.*

<sup>188</sup> *Ibid.*

peuvent se permettre de faire ou non. Il est évident que si la Présidente était allée trop loin, son amie aurait totalement condamné son acte. L'attitude de Mme de Rosemonde, même si nous ne pouvons pas la qualifier d'extrêmement sévère puisqu'elle est consciente de ce que les femmes peuvent faire par amour, se rapproche de celle d'un mentor qui se doit d'être irréprochable. Parce que la vieille dame ne rentre plus dans les carcans de la société et que sa place dans cette dernière est sans cesse menacée parce qu'elle est une femme, elle veille à ce que les autres ne fassent pas trop d'erreurs qui pourraient leur être fatales.

### **3. Le *care* dans les relations amoureuses**

Un autre élément intéressant dans le discours de Mme de Rosemonde est l'exposé qu'elle fait de l'amour et de la différence qu'il y a entre celui qui est éprouvé par une femme et celui qui est éprouvé par un homme. Elle explique que les femmes se laissent plus facilement emporter par ce sentiment qui, bien qu'il leur apporte beaucoup de bonheur, apporte également son lot d'infortunes. Beaucoup d'entre elles, trop enivrées par l'amour, agissent de manière inconsidérée et courent effectivement au désastre. C'est pour cette raison que Mme de Rosemonde se montre si douce envers Tourvel, qui a échappé de justesse à la catastrophe. L'amour, lorsqu'il est ressenti par les femmes, est la cause de tous les désastres, alors qu'il n'en n'est rien quand c'est un homme qui éprouve un tel sentiment. En effet, les hommes ne se laissent pas emporter inconsciemment parce qu'ils sont généralement incapables d'apprécier les femmes qu'ils possèdent à leur juste valeur. Il existe bien quelques exceptions mais « parmi ceux-là même, combien savent encore se mettre à l'unisson de notre cœur<sup>189</sup> ! » Les hommes connaissent l'ivresse du sentiment amoureux, mais ne mettent pas autant d'effort (voire aucune effort), contrairement aux femmes, à procurer à l'autre des « soins tendres et continus ».

Sans aller jusqu'à poser un regard complètement anachronique sur cette œuvre, il nous est permis de mettre en relation les propos tenus par Mme de Rosemonde avec un terme plus contemporain, celui du *care*. Cette notion, très importante en étude de genre, peut en effet nous permettre d'envisager les idées de Rosemonde sous un nouvel œil. L'ouvrage

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 372.



*Introduction aux études de genre*, que nous utiliserons principalement pour théoriser cette notion, définit le *care* de la manière suivante :

Terme anglophone qui renvoie à tout travail de soin et d'accompagnement (matériel et psychologique) des enfants, personnes âgées et adultes ayant besoin d'assistance, quelles que soient ses conditions de réalisation (travail bénévole ou rémunéré, réalisé par un.e membre de la famille, un.e proche ou quelqu'un.e d'extérieur)<sup>190</sup>.

Le terme de *care* est principalement employé pour se référer au secteur professionnel et désigne un petit ensemble de métiers aux contours mal définis. Néanmoins, le terme de *care* peut également revêtir, dans certains de ses usages, une dimension plus normative. Cette dimension « découle des réflexions philosophiques sur l'éthique du *care*, qui renvoie dans ce sens à une attention prêtée à autrui<sup>191</sup> ». Les métiers du *care* sont le plus souvent exercés par des femmes à cause de l'analogie qui existe entre les compétences requises pour le travail du *care* et les valeurs généralement associées aux femmes dans leur sphère privées comme le soin, le dévouement, le charme et la séduction. Dans son optique plus philosophique de la notion de *care*, Arlie Hochschild la décrit comme un véritable travail émotionnel qui ne reçoit pourtant aucune reconnaissance.

À travers l'assimilation des compétences professionnelles des femmes à des qualités « naturelles » associées à leur rôle dans la sphère privée se joue un processus de négation de ces compétences comme des qualifications, redevables d'une reconnaissance professionnelles et économiques<sup>192</sup>.

La notion semble pertinente pour expliquer les propos que tient Mme de Rosemonde, même s'il n'est pas question de sphère professionnelle mais de sphère privée. Et encore, nous avons vu précédemment que l'éducation que l'on donnait aux femmes issues de l'aristocratie et de la bourgeoisie aisée de l'époque leur servait uniquement à fonder et entretenir une famille, ce qui représente alors pour elles la seule profession qu'elles puissent réellement exercer. Car, oui, ne pouvons effectivement traiter que de deux classes sociales dans notre mémoire, la bourgeoisie et la noblesse, ce qui a forcément un impact sur nos analyses. En effet, si nous avions eu un panel de personnages

---

<sup>190</sup> BERENI, L., CHAUVIN, S., JAUNAIT A., REVILLARD, A., *Introduction aux études de genre*, Op. cit., p. 242.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 249.

plus large, venant de classes sociales plus pauvres par exemple, il est certain que nos observations auraient été plus diversifiées et qu'il nous aurait été permis de mettre en comparaison les différentes analyses entre elles. Quoiqu'il en soit, nous devons nous contenter de ce que le roman nous offre : deux classes sociales qui méritent tout de même que l'on s'intéresse à elles et qui nous permettent déjà d'aborder de nombreux sujets. L'amour que ces femmes ressentent pour leur époux donc, et la manière dont elles le témoignent, pourraient faire partie intégrante de cette dimension « professionnelle ». Elena Pulcini, dans son article « Donner le care »<sup>193</sup>, s'est intéressée à la manière dont a été appréhendé le *care* au fil des siècles et la cristallisation qu'ont connue les caractéristiques de cette notion au XVIII<sup>e</sup> siècle. Si le *care* représente aujourd'hui un enjeu important des études de genre, cela n'a pas toujours été le cas. Pulcini explique en effet que :

La réflexion féministe contemporaine a bien montré, à partir du texte fondateur de Carol Gilligan, *In a Different Voice* [2008], qu'il s'agit d'une dimension sous-estimée par la pensée occidentale moderne qui, dans sa trajectoire dominante, s'est distinctement tournée vers d'autres thématiques, comme la liberté et les droits, l'égalité et la justice<sup>194</sup>.

Elle revient sur le cas de Rousseau qui reste l'exemple le plus intéressant de cette modernité, puisqu'il « propose une mise en valeur inédite du care, tout en lui conférant une fonction réductrice puisque, justement, il le confine à la sphère privée et aux femmes<sup>195</sup>. » L'auteur de l'article explique que Rousseau partage le rôle des sexes en deux sphères : la sphère publique réservée aux hommes, et la privée réservée aux femmes. De cette manière, la femme acquiert un statut de sujet qu'elle ne possédait effectivement pas auparavant. Cependant, en limitant le rôle de la femme à la figure maternelle et son champs d'action à la sphère privée, Rousseau a également participé à ériger cette image en un pilier de la modernité. De la même manière qu'il mettait en avant le besoin d'éduquer les filles, Rousseau propose un discours qui, s'il n'est pas conforme aux attentes que nous pourrions avoir aujourd'hui vis-à-vis du statut que devrait avoir la femme, reste une avancée pour l'époque :

---

<sup>193</sup> PULCINI, Elena, « Donner le care », in *Revue du MAUSS*, 2012/1 n° 39, pp. 49 à 66.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>195</sup> *Ibid.*

En réalisant sa soi-disant vocation naturelle, la femme devient un sujet de care par excellence, qui agit au sein de la sphère privée en administrant sagement et maternellement les sentiments et en se consacrant corps et âme à autrui afin que ce dernier puisse agir dans sa fonction publique de citoyen en donnant le meilleur de lui-même<sup>196</sup>.

Pulcini indique que le bonheur de l'homme, c'est-à-dire du sujet dominant qui assume sa fonction publique, est ce qui est avant toute chose cherché par les femmes. Pour ce faire, elles vont donc mettre en avant le *care*, défini dans l'article comme « une synthèse d'altruisme, de dépendance et d'affectivité ». La réflexion que se fait Rosemonde sur l'amour est en totale adéquation avec les idées de l'époque puisqu'elle explique à Tourvel que « L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure<sup>197</sup>. » Lorsque nous nous penchons sur l' *Émile*, et plus particulièrement sur le chapitre du livre cinq sur l'éducation des femmes que nous avons déjà évoqué à plusieurs reprises dans les chapitres précédents, nous remarquons que le philosophe semble donner une explication à l'origine du *care*, même si cela n'est évidemment pas son intention. En mentionnant les caractéristiques propres aux femmes et aux hommes, il explique qu'il existe « une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les désirs qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci du bon plaisir de l'autre<sup>198</sup> ». L'explication du *care*, à l'époque, rejoindrait donc complètement celle d'aujourd'hui, qui attribuerait à la femmes des qualités naturelles dues à son sexe, ce qui nous prouve que les théories émises par Rousseau ont bien traversé les siècles pour marquer profondément notre manière actuelle de voir et de penser le *care*.

Mme de Rosemonde explique que ses réflexions sont « peu remarquées » malgré l'importance qu'elles tiennent dans les relations humaines. En réalité, celles-ci témoignent de l'observation minutieuse que la vieille dame a réalisée durant toute sa vie du comportement des hommes et des femmes en société. Grâce à la description que Rosemonde fait à la Présidente de ce phénomène, nous comprenons rapidement que c'est la manière d'aimer des femmes qu'elle valorise le plus, même si cela peut leur apporter beaucoup d'ennuis. Elle en parle presque de manière affectueuse en le décrivant comme

---

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>197</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, *Op. cit.*, p. 372.

<sup>198</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, *Op. cit.*, p. 518.

« sentiment profond » qui crée chez les femmes des « sollicitudes délicates », « des sois tendres » envers leur époux.

Jusqu'à présent, nous avons envisagé le *care* comme la qualité des épouses, mais il convient de rappeler que, dans le cas de Tourvel, cette qualité est associée à l'adultère. De nouveau, Rosemonde se prononce sur cette question et la perception qu'elle en a varie en fonction de qui commet la tromperie. Elle explique que l'amour fait naître un « goût de l'exclusif », qui empêche normalement toute infidélité. Chez les femmes, il est provoqué par le fait qu'elles ne peuvent pas penser à une autre personne qu'à celui qu'elles aiment, et que toutes leurs attentions sont donc tournées vers lui. Les hommes, au contraire, ne seraient fidèles que par peur de diminuer leur bonheur en le partageant avec plusieurs femmes. Rosemonde remarque qu'il existe bien des exceptions, mais celles-ci ne représentent pas la même chose pour les deux sexes. Chez les hommes, l'infidélité est sans conséquence et n'est pas perçue par l'opinion publique comme une inconstance. En revanche, pour les femmes, l'infidélité est pratiquée par des dépravées qui en viennent à faire honte au sexe tout entier. Mme de Rosemonde ne semble pas simplement décrire un fait de société qui voudrait que l'infidélité soit plus sévèrement punie chez les femmes que chez les hommes, mais le penser personnellement. En effet, elle explique ensuite à la Présidente de Tourvel qu'elle se devait de lui donner ces informations pour lui faire comprendre que le bonheur parfait n'existe pas, même si l'amour aurait parfois tendance à nous le faire croire. Si Rosemonde n'a pas pu empêcher Tourvel de tomber amoureuse, puisque, comme nous l'avons vu, c'est un sentiment incontrôlable, elle peut néanmoins l'avertir du danger qu'elle court si elle continue à se laisser porter par des illusions. Pour reprendre les mots de la vieille dame : « Dans les maux sans remèdes, les conseils ne peuvent plus porter que sur le régime<sup>199</sup>. » En faisant de l'infidélité féminine un tort plus punissable que l'infidélité commise par les hommes, Rosemonde suit une autre idée émise par Rousseau. En effet, ce dernier considère également que l'infidélité est un acte qui reste punissable quelle qu'en soit la cause, mais qu'il l'est bien plus lorsqu'il est commis par une femme. La différence avec l'avis émis par la vieille dame est que, selon elle, c'est parce que la femme fait honte à son sexe

---

<sup>199</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 373.

qu'elle doit être punie, alors que pour Rousseau c'est le fait de trahir sa famille qui est impardonnable :

Mais la femme fidèle fait plus, elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature, en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité<sup>200</sup>.

Cette notion du *care* nous permet également de revenir un instant sur le cas de Danceny et Cécile. Nous avons expliqué dans le chapitre précédent que Danceny était plus sentimental et que Cécile, au contraire, se tournait plus vers les sensations. Nous pourrions penser que le sentimentalisme du Chevalier, comme dans le cas de Tourvel, le pousserait à ne vouloir que le bonheur de la personne qu'il aime. Cependant, nous avons également mis en évidence le fait que ce sentimentalisme ne permettait pas à Danceny d'avoir plus d'égard pour la position dans laquelle il mettait Cécile pour les dangers qu'il lui faisait encourir. Le Chevalier se montre insistant et n'est réellement satisfait que lorsque la jeune fille lui a donné ce qu'il voulait, même si cela risque de compromettre son image. En d'autres termes, le jeune homme ne cherche que son bonheur personnel, tandis que Cécile est prête à tout pour satisfaire son amoureux. Il semblerait que la réflexion de Mme de Rosemonde s'applique également à ce couple, et qu'elle soit vraie peu importe si c'est l'homme qui se montre le plus sentimental. Toutes les femmes non libertines du roman s'assurent avant toute chose du bonheur de la personne qu'elles aiment, tandis que les hommes n'ont pas ce genre de préoccupation. La Présidente de Tourvel l'avoue : « placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidée pour ce dernier parti<sup>201</sup>. » Cette décision lui procure une grande joie, comme nous pouvons le voir dans la phrase suivante : « Valmont est heureux ; et tout disparaît devant cette idée, ou plutôt elle change tout en plaisir<sup>202</sup>. »

Tous ces conseils sont les derniers que Mme de Rosemonde donne à la Présidente. Après la lettre CXXX, Tourvel continue d'écrire à son amie sans recevoir de réponse de sa part. Même lorsqu'elle lui demande directement des conseils et qu'elle ne se contente pas de raconter des événements, Rosemonde ne répond rien. Cette dernière disait vouloir endosser le rôle de mère pour Tourvel, mais elle l'abandonne au moment où elle a

---

<sup>200</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Op. cit., p. 521.

<sup>201</sup> LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Op. cit., p. 367.

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 368.

certainement le plus besoin d'elle. Il est vrai qu'elle agit de manière conforme à ses principes et que, après avoir écouté les erreurs commises par Tourvel, elle ne l'a pas jugée et s'est contentée de la prévenir de ce qui aurait pu lui arriver, de la féliciter de ne pas être allée jusqu'au point de non-retour. La position de confidente, et surtout de conseillère, qu'elle adoptait vis-à-vis de son amie semble dès lors assez particulière et il convient de se demander ce qui a pu amener la vieille dame à abandonner ce rôle. Il est vrai qu'elle a évoqué à plusieurs l'état dans lequel pouvait mettre l'amour et l'incapacité à faire raisonner les personnes qui l'éprouvent. Peut-être a-t-elle senti que Tourvel ne pouvait plus être ramenée à la raison et qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle. Dans la première lettre que la Présidente envoie à Rosemonde après avoir reçu ses conseils, elle écrit :

Oui, si les hommes sont tels que vous le dites, il faut les fuir, ils sont haïssables ; mais qu'alors Valmont est loin de leur ressembler ! S'il a comme eux cette violence de passion, que vous nommez emportement, combien n'est-elle pas surpassée en lui par l'excès de délicatesse ! ô mon amie ! vous me parlez de partager mes peines, jouissez donc de mon bonheur ; je le dois à l'amour, et de combien encore l'objet en augmente le prix ! Vous aimez votre neveu, dites-vous, peut-être avec faiblesse ? Ah ! si vous le connaissiez comme moi ! je l'aime avec idolâtrie, et bien moins encore qu'il ne le mérite. Il a pu sans doute être entraîné dans quelques erreurs, il en convient lui-même ; mais qui jamais connu comme lui le véritable amour ? Que puis-je vous dire de plus, il le ressent tel qu'il l'inspire<sup>203</sup>.

Dans cet extrait, la Présidente est en train de passer au-dessus des conseils prodigués par Mme de Rosemonde. Cette dernière lui a en effet expliqué comment étaient les hommes, tous les hommes, et pourtant Tourvel voit encore en Valmont une exception. De plus, la « délicatesse » dont il ferait preuve et qui le distinguerait des autres renvoie directement aux qualités féminines, et non masculines évoquées par Rosemonde. Tourvel évoque ensuite l'amour qu'elle ressent et invite son amie à s'en réjouir pour elle. Pourtant, sa confidente l'avait bien avertie des désillusions que pouvait provoquer ce sentiment et de la méfiance qu'il fallait avoir pour ce « bonheur parfait » qui n'existe pas. Enfin, Tourvel insinue que Rosemonde connaît moins son propre neveu qu'elle, ce qui semble assez étonnant vu la justesse des observations que son amie fait sur les mœurs de son temps, qui prouvent qu'elle ne se laisse pas facilement berner par les images. Au contraire, elle est consciente des torts de Valmont (et l'a expliqué précédemment) mais

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, pp. 376 à 377.

choisit sciemment de continuer à aimer son héritier pour ce qu'il est. Dans la dernière lettre que la Présidente envoie à Rosemonde, elle lui demande de l'oublier et de ne pas lui répondre. Déchirée par le chagrin et la honte, Tourvel préfère en effet se reclure. Mme de Volanges tiendra bien au courant Mme de Rosemonde de l'état de santé de leur amie, mais la vieille dame ne répondra pas non plus à ses lettres.

#### **4. Sauver les réputations**

À la fin du roman, Mme de Rosemonde représente une sorte de juge qui décide du sort de nombreux personnages. L'exemple le plus marquant est sans doute celui de Danceny qui ne recevra presque aucune punition alors qu'il a commis un meurtre. Dans un premier temps, Mme de Rosemonde cherche bien à se venger de l'assassin de son neveu, mais la demande qu'elle fait au Magistrat est refusée pour que la réputation du Vicomte ne soit pas entachée par cette histoire. De plus, Mme de Rosemonde arrive encore à trouver son neveu admirable d'avoir pardonné à Danceny son acte. Merteuil, en revanche, est tout de suite blâmée par la vieille dame qui exprime toute la honte qu'elle ressent d'appartenir au même sexe qu'elle : « Monsieur, il ne reste plus qu'à pleurer et qu'à se taire. On regrette de vivre encore, quand on apprend de pareilles horreurs ; on rougit d'être femme, quand on en voit une capable de semblables excès<sup>204</sup>. » Des propos qui nous confirment d'ailleurs que Mme de Rosemonde ne se contentait pas d'exposer ce qu'elle avait pu apprendre sur les hommes et les femmes au fil des années, mais qu'elle est d'accord avec ces observations : parce que Merteuil s'est comportée comme une dépravée, Rosemonde est vouée, ainsi que tout son sexe, à être humiliée par ces actes.

Les torts que peuvent avoir Danceny et Valmont n'ont, au contraire, aucun impact. Rosemonde est consciente du comportement inapproprié de son neveu (« Malgré ses torts, que je suis forcée de reconnaître<sup>205</sup> »), mais ne veut pas lui en tenir rigueur parce qu'il est un membre de sa famille auquel elle tient et qu'elle doit protéger, même après sa mort. En ce qui concerne Danceny, elle lui fait part de sa décision de ne pas ébruiter l'affaire pour ne pas lui infliger plus de peine. La seule chose qu'elle condamne tout de même est le comportement qu'il a eu envers Cécile. Elle le rend en effet responsable de ce qui leur est arrivé : « celui qui le premier tente de séduire un cœur encore honnête et

---

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 458.

<sup>205</sup> *Ibid.*

simple se rend par là même le premier fauteur de sa corruption, et on ne doit être à jamais comptable des excès et des égarements qui la suivent<sup>206</sup>. » En protégeant Cécile, c'est avant tout Mme de Volanges, une femme exemplaire selon les dires de la vieille dame, que Rosemonde cherche avant tout à épargner. Ce qui semble étrange est que, dans le cas de Danceny et Cécile, Mme de Rosemonde blâme le Chevalier d'avoir attisé les passions de Cécile alors que, dans le cas de Tourvel et Valmont, ce sont les sentiments de la Présidente qui sont la cause de tous leurs malheurs. Il semblerait que c'est avant tout parce que cette dernière ait essayé de trouver son bonheur en dehors du mariage que son comportement est à ce point inadmissible. En aimant Valmont, il est vrai qu'elle ne remplit pas correctement son rôle d'épouse, chose qu'elle devrait principalement veiller à faire. C'est en tout cas un principe que Rosemonde énonce à Danceny dans une lettre :

Si vous permettez à mon âge une réflexion qu'on ne fait guère au vôtre, c'est que, si on est éclairé sur son véritable bonheur, on ne le chercherait jamais hors des bornes prescrites par les Lois et la Religion<sup>207</sup>.

Il est intéressant de souligner que, si la Religion joue un rôle considérable dans ses dires, la Loi est tout aussi importante. Par « Loi », nous serions tentés de voir, non pas l'actuelle loi mise en place à l'époque, mais cette loi tacite qui détermine la conduite que les femmes doivent adopter et les punitions que la société elle-même, indépendamment de tout système juridique, peut se permettre d'infliger. L'infraction de Merteuil est considérée comme tellement grave que non seulement elle ne lui permet aucune rédemption, mais elle permet en plus d'acquitter tous les hommes qui ont fait partie de son entourage : Danceny, Valmont, et même Prévan qui avait pourtant été condamné, s'en tirent sans que leur réputation soit entachée. Valmont est mort, certes, mais sa mort est presque dépeinte comme chevaleresque, héroïque, face aux atrocités commises par la libertine. Cette Loi peut également punir les hommes comme en témoigne le cas de Prévan qui est, dans un premier temps, arrêté pour le viol de Merteuil. Mais ses limites sont néanmoins beaucoup plus flexibles lorsqu'il s'agit d'un homme, ce qui permet aux libertins d'agir de la manière dont ils le font. C'est pour cette raison que Valmont ne subit aucune punition : son comportement, qui lui vient de la nature des hommes, n'est pas considéré comme assez punissable par l'opinion publique. Cela ne veut pas dire que ce

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 459.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 458.



genre de comportement est approuvé par tout le monde : Mme de Volanges réproouve Valmont dans ses lettres mais elle ne peut simplement pas se permettre de le critiquer publiquement ou de le punir pour ses actes. Valmont, parce qu'il est habile et ingénieux, parvient à jouer avec les limites de cette Loi et à toujours s'en sortir. Nous constatons d'ailleurs que Prévan, qui représente une sorte de sous-Valmont bien moins adroit, est dans un premier temps condamné pour le viol de Merteuil, ce qui prouve bien qu'on ne peut pas braver impunément cette Loi, malgré l'extrême indulgence dont elle fait preuve pour les hommes.

## **5. Madame de Rosemonde et l'ambiguïté du féminisme**

Maintenant que nous avons terminé d'analyser le personnage de Rosemonde et de mettre en avant ses particularités, il convient de tenter de répondre à la question suivante : est-ce que l'on peut la considérer comme une féministe avant l'heure ? Il ne s'agit pas ici de chercher à faire correspondre la vieille dame à un quelconque courant féministe contemporain, mais de se demander si, pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, les réflexions qu'elle se fait témoignent d'un début de conscience féministe. Après tout, nous l'avons évoqué précédemment dans nos analyses : elle ne correspond pas entièrement à la représentation des femmes âgées de l'époque et son discours est parfois plus libérateur que ce qu'il ne devrait être si elle respectait les normes de son temps. Avec ce que nous avons mis en avant dans ce chapitre, il nous est possible de dégager deux hypothèses, qui, en réalité, peuvent très bien se confondre en une conclusion nuancée : Mme de Rosemonde participe à préfigurer les théories féministes sur le *care* ou bien elle subit malgré elle les principes de ces théories.

Lors de la première lecture du roman, nous avons été tentée de nous en tenir seulement aux dires de la vieille dame. En effet, elle explique à Mme de Tourvel que les théories qu'elle expose, bien qu'elles façonnent la société, passent inaperçues. Le fait qu'elle ait elle-même décidé de les théoriser et d'en faire part à son amie pourrait être perçu comme une évocation timide des inégalités qui se sont produites autour d'elle durant toute sa vie dans le cadre du *care*. Cette hypothèse est d'ailleurs appuyée par le discours plus libéré par rapport aux mœurs de l'époque qu'elle tient à certains moments à son amie. Force est de constater pourtant que, l'impact du *care* est bien présent chez les non libertines des *Liaisons* sans qu'elles ne s'en rendent forcément compte. Ce « devoir *care* » s'incarne

d'ailleurs parfaitement dans les personnages de Cécile et Tourvel, persuadée de devoir s'occuper de l'homme qu'elles aiment et de répondre à tous ses désirs. Mme de Rosemonde possède bien des idées assez innovantes et émancipatrices en ce qui concerne les femmes, mais elle reste tout de même conditionnée par les mœurs de l'époque dans laquelle elle vit. De plus, comme le rappelle M. Chollet lorsqu'elle évoque le comportement adopté par beaucoup de femmes lors des chasses aux sorcières :

[...] toutes les femmes, même celles qui n'ont jamais été accusées, ont subi les effets de la chasse aux sorcières. La mise en scène publique des supplices, puissant instrument de terreur et de discipline collective, leur intimait de se montrer discrètes, dociles, soumises, de ne pas faire de vagues. En outre, elles ont dû acquiescer d'une manière ou d'une autre la conviction qu'elles incarnaient le mal ; elles ont dû se persuader de leur culpabilité et de leur noirceur profonde<sup>208</sup>.

Il n'est évidemment pas question, dans ce roman, de chasses aux sorcières traumatisantes qui auraient rendu Rosemonde plus docile, ou du moins absolument rien ne l'indique. Mais nous sommes tout de même tentée de rapprocher ces chasses avec les punitions infligées aux femmes si elles ne respectaient pas les règles de bienséances de leur époque. Rosemonde a sûrement été, durant sa vie, le témoin d'un nombre incalculable de châtiments attribués aux femmes, ce qui expliquerait pourquoi elle conseille tout de même vivement à Tourvel de ne pas se laisser emporter par ses sentiments pour Valmont. De la même manière que les chasses aux sorcières ont laissé des traces dans la conception de ce que devraient être des femmes et dans le comportement que ces dernières devaient adopter, la manière dont ont été traitées les femmes déviantes à l'époque de Rosemonde a très certainement dû forger le discours que la vieille dame tient par moments aux plus jeunes générations. Même si Mme de Rosemonde était un esprit totalement novateur, elle ne pourrait pas se permettre de le montrer pleinement au risque d'être condamnée elle-même au bûcher que représente alors l'opinion publique. Ce formatage se constate non seulement dans les dires de la vieille dame, mais également dans les actes qu'elle pose. L'attitude qu'elle adopte à la fin du roman vis-à-vis des autres personnages, et la différence flagrante de traitement qu'elle fait entre les hommes et les femmes correspond bien plus au comportement que pourrait avoir une femme à cette époque, une femme plus âgée de surcroît. Si nous avons pu voir grâce à nos précédentes analyses que les discours tenus par les différents personnages

---

<sup>208</sup> CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Op. cit., p. 23.

étaient extrêmement importants, ce sont les actes de la fin du roman, en particulier ceux de Mme de Rosemonde qui scellent le sort des personnages. L'ambiguïté que l'on retrouve chez Mme de Rosemonde tient en réalité de la présence simultanée entre un discours que l'on ne s'attendrait pas à entendre de la bouche d'une vieille dame, et des actions qui, au contraire, convergent plus dans le sens des mœurs de cette époque. Il semblerait que, tout comme les autres personnages du roman, Mme de Rosemonde n'échappe pas à la fatalité genrée qui caractérise la fin de cette œuvre.

## Conclusion

À travers ce mémoire, nous avons cherché à voir ce que le genre pouvait avoir comme impact sur les différents personnages que nous retrouvons dans les *Liaisons*. Deux objectifs étaient donc poursuivis : saisir en quoi les différents personnages pouvaient s'éloigner de leur genre et nous aider de théories récentes en études de genre pour comprendre la dynamique qui régissait certains couples.

Merteuil est sans doute le personnage qui possède le rapport le plus ambigu au genre. En effet, elle souhaite s'extraire de la féminité imposée aux femmes à l'époque pour s'en créer une nouvelle, qui se fonderait sur des caractéristiques qui étaient alors considérées comme typiquement masculines. Ce faisant, elle ne rejette néanmoins pas son propre statut de femme, même si elle éprouve une grande haine envers les « femmes à sentiments » qui suivent les doctrines qui les oppriment. L'ouvrage de Judith Butler, associé à la troisième vague de féminisme, nous a, entre autres, permis de réaliser ces observations. Cette nouvelle féminité est pour elle un moyen d'obtenir plus de libertés, puisqu'elle reprend et fait sienne des caractéristiques masculines valorisées par la société. Malheureusement, nous nous rendons compte à la lecture de ce roman que, pour la Marquise, agir de la sorte ne lui apporte en définitive aucun bénéfice : c'est justement parce qu'elle revêt un comportement masculin jugé inacceptable pour une femme qu'elle finit par être exclue d'une société dont elle essayait de se jouer. À l'inverse, nous avons constaté que Valmont, grâce à l'amour qu'il porte petit à petit à la Présidente de Tourvel, commençait à posséder un côté sentimental que l'on attribue généralement, à l'époque, aux femmes. Lui aussi revêt donc des qualités typiquement féminines, mais ces dernières ne changent en rien l'emprise qu'il a sur Merteuil : le Vicomte reste un homme malgré tout et ce statut fait qu'il n'est pas jugé si durement par la société, même s'il a tendance parfois à s'éloigner de son stéréotype de genre. Nous avons pu déterminer le type de relation que les deux libertins entretiennent grâce à la hiérarchie qui se dégageait de l'opposition binaire qu'il représentait, en suivant ce que Joan W. Scott disait à ce propos.

En ce qui concerne les jeunes amoureux que les libertins décident de prendre en charge, nous avons remarqué que les rôles genrés de l'époque sont interchangés : Cécile est celle qui est le plus attirée par les passions et possède le rôle actif de la relation, tandis que Danceny se montre beaucoup plus sentimental et passif. Cet échange n'est néanmoins

pas total puisque le côté sentimental du Chevalier ne lui permet pas de compatir à la situation dans laquelle se trouve la jeune fille. En effet, en tant qu'homme, il n'est pas confronté à ce genre de problèmes. De plus, en prenant en charge la relation, Cécile ne fait que satisfaire son amoureux, comme le préconise l'enseignement de l'époque. Malgré un attrait pour des caractéristiques plus typiquement masculines, la jeune fille est malgré elle conditionnée par les mœurs du XVIII<sup>e</sup>, dont nous avons pu prendre conscience grâce à Rousseau. Même la libertine n'arrivera pas totalement à la défaire de ce conditionnement, ce qui la décevra énormément. La relation que les deux jeunes amoureux entretiennent avec les libertins est également importante. Là où Cécile est perçue comme prometteuse par Merteuil parce qu'elle s'éloigne de son stéréotype de genre, comme la libertine le faisait à son âge, elle est appréciée par Valmont seulement lorsqu'elle endosse le rôle plus typiquement féminin, soumis au désir des hommes, que la société attend d'elle. Pour ce qui est de Danceny, il est apprécié par le Vicomte parce que celui-ci peut s'identifier à lui et à son côté sentimental. Cela permet également au libertin de faire des réflexions sur l'amour qu'il éprouve pour Tourvel, sous couvert de l'amour que le Chevalier porte à Cécile. Nous avons brièvement abordé cette identification dans notre mémoire, même s'il est vrai qu'elle aurait pu faire l'objet d'un développement plus conséquent. La Marquise considère, en revanche, pauvrement le jeune homme parce qu'il est également conforme à l'image des « femmes à sentiments », comme l'est le Vicomte.

Le dernier personnage sur lequel nous nous sommes penchée dans ce travail, Mme de Rosemonde, nous a permis plusieurs choses. La première a été d'aborder un type de personne très particulier et les représentations qui lui sont associées (celui de la vieille dame), et de la rapprocher d'une figure qui a traversé les siècles pour arriver jusqu'à nos jours : la figure de la sorcière. Sur ce point, le livre *Sorcières* de Mona Chollet nous a beaucoup inspiré. La deuxième chose pour laquelle le personnage de Mme de Rosemonde nous a été utile a été de mettre en relation sa vision de la société du XVIII<sup>e</sup>, et du rôle que la femme y joue, avec des théories plus contemporaines en études de genre : les théories du *care*. Nous avons pu, grâce à cet apport, revenir un instant sur la relation entre Danceny et Cécile, Valmont et Tourvel pour mieux les comprendre et en dégager des similitudes. Nous avons enfin pu aborder plus amplement la fin que subissaient les personnages du roman grâce au rôle important que la vieille dame y joue. Il nous a été permis de dégager

un élément qui vient clôturer nos analyses: quel que soit le genre que performent les personnages ou l'écart à la norme genrée du XVIII<sup>e</sup> qu'ils effectuent à certains moments, personne n'échappe au statut d'homme et de femme qu'ils possèdent et à la valorisation des hommes qui s'en suit.

Une question que nous pourrions nous poser à présent est de savoir quel type de morale Laclos voulait véhiculer avec son œuvre. Nous avons effectivement mentionné dans l'introduction le fait que cela ne représenterait pas la focus de nos analyses, mais nous pouvons néanmoins aborder le sujet dans cette conclusion, en guise de petit prolongement. L'auteur désire-t-il effectivement prouver que les femmes n'échappent pas à leur sort et qu'il est donc inutile pour elles de tenter de gagner une quelconque émancipation ? Ou veut-il, au contraire, dénoncer la norme de son époque qui représente pour lui une injustice ? Selon nous, il s'agirait plutôt de la seconde option. Laclos est un vrai féministe, de nombreux travaux le prouvent. Il existe pourtant un débat dans lequel on doute du féminisme de Merteuil, ce qui remettrait en cause les intentions de l'auteur. Il nous semble, comme nous l'avons mentionné précédemment, que la Marquise n'est pas féministe, ou alors ce serait un féminisme bien sévère que Laclos voudrait dépeindre dans son livre. Mais que Merteuil ne soit pas féministe n'est pas une preuve qui démontrerait que Laclos était pour la norme genrée de son époque. Les *Liaisons* ne dénoncent pas le désir des femmes de se dégager de la norme genrée du XVIII<sup>e</sup>, mais tentent justement de prouver que la société a tort de réprimer ces envies et que, ce faisant, elle ne laisse aucun échappatoire aux femmes alors qu'elle donne une liberté presque totale aux hommes. Cette réflexion mériterait qu'on lui dédie de plus amples analyses. Analyses qui pourraient néanmoins se baser, en partie, sur les observations que nous avons réalisées dans ce mémoire.



## Bibliographie

### Bibliographie primaire :

LACLOS (Choderlos de), Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Éditions Gallimard, Collection Folio classique, 1972, 498 p.

### Bibliographie secondaire :

BASTIDE (de), Jean-François, *La Petite Maison*, Édition Gallimard, Collection Folio Classique, 1995, 217 p.

BERENI, L., CHAUVIN, S., JAUNAIT A., REVILLARD, A., *Introduction aux études de genre*, De Boeck Supérieur, 3<sup>e</sup> édition, 2020, 431 p.

BONTE, Barbara, *L'émancipation de la femme au cours de la Révolution française*, Université de Gand, 2015, 75 p, [disponible en ligne] URL : <https://unsansculotte.files.wordpress.com/2016/01/barbara-bonte-femmes-recc81vo-ds-la-littecc81rature.pdf>

BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte Poche, Routledge, 2006 (1990), 294 p.

CHOLLET, Mona, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Éditions La Découverte, Paris, 2012, 293 p.

CHOLLET, Mona, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Éditions La Découverte, Paris, 2018, 240 p.

CORDONE, Caroline Schuster, « Les perceptions et les enjeux de la vieillesse féminine dans l'art à l'aube de l'époque moderne », in *Recherches féministes*, 2013, pp. 71 à 88, [disponible en ligne] URL : <https://doi.org/10.7202/1022772ar>

CRÉBILLON (Jolyot de), Claude-Prosper, *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, G-F Flammarion, 1985, 302 p.

DAGORN, Johanna, « Les trois vagues féministes – une construction sociale ancrée dans une histoire. », in *Diversité : ville école intégration*, CNDP, 2011, 8 p., [en ligne] URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02053657>



FLORENNE, Tristan, *Les figures de l'amour dans les Liaisons dangereuses*, in *Littérature*, n°60, 1986. Corps empêché, corps énoncé, pp. 48 à 55, [en ligne] URL : [https://www.persee.fr/doc/litt\\_0047-4800\\_1985\\_num\\_60\\_4\\_1447](https://www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1985_num_60_4_1447) (consulté le 29/12/2021).

HARVEY, Karen, « Le Siècle du sexe ? Genre, corps et sexualité au dix-huitième siècle (vers 1650-1850) », in *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°31, p. 207 à 238, mis en ligne le 31 mai 2010 [en ligne] URL : [https://journals.openedition.org/clio/9683#xd\\_co\\_f=NTQ1Y2YzYzgtOTU0Yy00ZTdJLWJjMzAtMzkwZTVhMGU2YzNj~](https://journals.openedition.org/clio/9683#xd_co_f=NTQ1Y2YzYzgtOTU0Yy00ZTdJLWJjMzAtMzkwZTVhMGU2YzNj~) (page consultée le 29/12/2021).

JATON, Anne Marie, *Libertinage féminin, libertinage dangereux*, in *Laclos et le libertinage, 1782-1982 : actes du colloque du bicentenaire des "Liaisons dangereuses"*, 1983, pp. 151 à 162.

LÉPINARD, Éléonore, LIEBER, Marylène, *Les théories en études de genre*, Éditions La Découverte, Paris, 2020, 127 p.

PAPPAS, John, « Le moralisme des Liaisons dangereuses », in *Dix-huitième Siècle*, n°2, 1970, pp. 265 à 296, [en ligne] URL : [https://www.persee.fr/doc/dhs\\_0070-6760\\_1970\\_num\\_2\\_1\\_929](https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1970_num_2_1_929) (consulté le 05/04/2022).

PULCINI, Elena, « Donner le care », in *Revue du MAUSS*, 2012/1 n° 39, pp. 49 à 66, [disponible en ligne] URL : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2012-1-page-49.htm> (consultée le 29/06/2022).

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, GF Flammarion, Paris, 2009, 848 p.

SCOTT, J.W., « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », in *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard, « À venir », 2012 [1986], pp. 125 à 153, [en ligne] URL : [https://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1988\\_num\\_37\\_1\\_1759](https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759) (consulté le 22/12/2021).

TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraire », in *Communications*, n°8, 1966, Recherches sémiologiques : l'analyse structurale du récit, pp. 125 à 151 [en ligne] URL : [https://www.persee.fr/doc/comm\\_0588-8018\\_1966\\_num\\_8\\_1\\_1120](https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_8_1_1120) (consulté le 08/03/2022).

VALON, Philippe, « La Marquise de Merteuil : l'échec d'une sublimation ? », in *Revue française de psychanalyse*, 2005/5, vol. 69, pp. 1629 à 1634, [en ligne] URL : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1629.htm>

(consulté le 22/12/2021).

VERSINI, Laurent, *Laclos et la tradition. Essai sur les sources et la technique des LIAISONS DANGEREUSES*, Paris, Librairie Klincksieck, 1968, 792 p.

WEST, Candace, ZIMMERMAN, Don van H., *Faire le genre*, in *Nouvelles Questions féministes*, vol. 28, n°3, p.34-61, 2009, 128 p.

*Les libertins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, in *Universalis*, [en ligne] URL : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/libertins/2-les-libertins-du-xviii-e-siecle/>

(consulté le 14/12/2021).



## Table des matières

Remerciements .....	1
Introduction .....	3
Chapitre I : Merteuil et Valmont .....	7
1. La hiérarchie entre Merteuil et Valmont .....	8
2. Le regard posé par Merteuil sur Tourvel .....	14
3. Une représentation des deux sexes .....	17
3.1. La représentation des hommes et de femmes par Valmont.....	19
3.2. La représentation des hommes et des femmes par Merteuil .....	21
4. Merteuil et le rapport au genre .....	28
4.1. Performer le genre masculin et féminin .....	28
4.2. Rejet de la féminité ou des « femmes à sentiments » ?.....	32
4.3. Paradoxe de la relation entre Merteuil et Valmont .....	36
5. L’amour de Valmont, « homme à sentiments ».....	38
Chapitre II : Les libertins et leurs « disciples » .....	43
1. Cécile et les libertins.....	44
1.1. Amour et désamour d’une potentielle libertine .....	44
1.2. Éducation masculine pour une jeune fille .....	64
2. Danceny et les libertins.....	65
2.1. Un sentimentalisme au masculin.....	65
2.2. Revirement de situation.....	74
Chapitre III : Madame de Rosemonde.....	77
1. Représentation de la vieillesse.....	78
2. Un discours ambigu .....	83
3. Le <i>care</i> dans les relations amoureuses .....	85

4. Sauver les réputations.....	92
5. Madame de Rosemonde et l'ambiguïté du féminisme .....	94
Conclusion.....	97
Bibliographie .....	101